

GEORGE MADAL
**LA TENDRE
DÉFAITE**



1, RUE GAZAN, PARIS

30 F

c92846

George MADAL

LA TENDRE DÉFAITE



COLLECTION STELLA
ÉDITIONS DE MONTSOURIS
1 • RUE GAZAN • PARIS • XIV

COPIES OF THE

A TENDRE

DEFAITE



THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS

La Tendre Défaite

I

« — Vois-tu, la vie n'est pas si méchante que certains se plaisent à le répéter, puisque, grâce à la Providence, notre aventure se termine par un mariage, à la façon d'un joli conte de fées...

« — Claude..., murmura Raymonde, en levant vers celui qui était son mari depuis quelques heures un regard lourd de tendresse.

« — Je te ferai oublier les heures mauvaises, continua-t-il de sa voix grave et persuasive, je me consacrerai à ton bonheur...

« Trop émue pour répondre, pour prononcer même une parole, en proie à l'émotion intense qui la pénétrait, l'envahissait toute, elle ferma à demi ses paupières, puis, très doucement, dans le soir qui tombait, sous un ciel que le crépuscule éteignait progressivement, elle se blottit entre les bras de son mari, et tous deux échangèrent un long baiser d'amour... »

Lydia, d'un geste las, ferma le livre dont elle venait

de terminer le dernier chapitre et, ayant posé le volume sur une petite table de jardin, à portée de sa main, elle passa machinalement les doigts sur ses cheveux blonds qui ressemblaient à une coulée d'or...

Elle était étendue sur une chaise longue, au milieu de la pelouse, la tête calée par des coussins, et la mineur de son pauvre corps immobile, la joliesse de ses traits fins, la pâleur triste de son visage résigné, nimbaient la jeune fille d'un charme étrange et mélancolique.

Soudain, les feuilles des arbres, que pas un souffle d'air n'avait agitées durant cette journée torride, se mirent à frissonner, et la douceur apaisante d'un vent léger vint tempérer l'atmosphère de cette lourde après-midi d'un mois de juillet exceptionnellement chaud.

— Tu n'as besoin de rien, ma chérie? Tu te sens bien?

Elle tourna la tête, leva les yeux et aperçut à la fenêtre du salon sa mère, M^{me} de Molève, qui, accoudée à la barre d'appui, interrogeait sa fille d'une voix légèrement anxieuse.

Lydia tenta un louable effort pour donner à sa physionomie une expression de gaieté, mais le sourire qui, un instant, éclaira sa figure, fut trop accentué pour être tout à fait sincère. Elle répliqua d'une voix douce, qui s'efforçait de donner le change :

— Oui, maman, tout va très bien.

Rassurée, la silhouette disparut. Quelques instants, la jeune fille laissa son regard errer au hasard du ciel où, de-ci de-là, flottaient des nuages dérisoires; puis soudain, comme une fois de plus son esprit s'en allait à la dérive, elle fut tirée de sa rêverie par des cris et des aboiements joyeux qui, brutalement, déchirèrent le silence.

Là-bas, au bout de l'allée, Michelle, sa cadette de deux ans, accourait en gambadant, accompagnée de *Faton*, un superbe lévrier russe qui sautait de droite et de gauche en des bonds furieux et désordonnés.

— Tiens, Lydia, je t'ai rapporté des fraises. Je les ai cueillies chez le père Louis; elles sont épatantes, tu verras.

Puis, s'adressant au lévrier, qui continuait à s'agiter avec exubérance, elle dit :

— Veux-tu rester un peu tranquille!... Tu n'espères pas, mon garçon, que je vais te donner des fraises!

— Tu es gentille, Michelle, répliqua l'ainée en flattant de la main la tête de Faton, qui se calma sous la caresse de la jeune fille.

— Excellentes..., continua-t-elle quand elle eut porté les fruits à ses lèvres.

— Oh! j'oubliais..., reprit la plus jeune. Quelle caboche de linotte je fais!... J'ai rencontré M. l'abbé Herpin, il m'a dit qu'il passerait te voir vers six heures; il s'excuse pour hier, il n'a pas pu venir : une Américaine avait à lui parler. Voilà, j'ai fait la commission... Papa n'est pas rentré?

— Non, il est sorti avec Lucien.

Michelle éclata de rire :

— Tant mieux! Ce brave jeune homme ne pourra pas me dire des choses aimables en bafouillant.

— Ecoute, tu n'es pas raisonnable, dit Lydia d'une voix gentiment grondeuse, tu te moques toujours de ce pauvre garçon. Il est très intelligent, tu sais. Papa répète toujours qu'il a beaucoup de valeur, que c'est un secrétaire qui lui rend de grands services... Ce n'est pas sa faute s'il est timide.

— Ce n'est pas ma faute non plus s'il me fait rire. Physiquement, il est plutôt sympathique... Mais pourquoi rougit-il sans cesse? Pourquoi n'achève-t-il jamais ses phrases?... Et puis pourquoi a-t-il toujours des nœuds de cravates mal faits?

— Il n'est pas riche, ma petite Michelle. Ses parents ont été ruinés. A présent, leur situation s'améliore. Mais si papa ne l'avait pas pris comme secrétaire... Il faut l'excuser, il n'est pas heureux...

— Oh! toi, il te gobe...

— Moi, tu sais, à présent...

Et la jeune fille étendue esquissa un léger haussement d'épaules qui disait sa résignation et son désenchantement. Il y eut un silence un peu pénible. Alors Michelle se pencha vers sa sœur, l'embrassa avec tendresse :

— Je t'aime bien, ma grande Lydia!

— Moi aussi, ma chérie...

Et, désireuse de ne pas attrister sa cadette, l'ainée changea brusquement de conversation :

— Que vas-tu faire, à présent?

— J'ai un match de tennis chez les Lorilleux, avec Etienne de Raisec; ce jeune prétentieux affirme qu'il me battra 6-0. C'est une blague! Je suis très capable de l'avoir avec mes balles coupées, ma spécialité... Il a un service très raide, ça c'est vrai. Mais il fait continuel-

lement des doubles fautes... Ah! je suis en retard : je me trotte! Le temps de passer ma robe, mes chaussures, de prendre ma raquette... Au revoir, à tout à l'heure! Je te raconterai les péripéties de la lutte. Tu te rends compte, si je pouvais le battre, ce que ça me ferait plaisir!

Et, suivie du chien, elle partit en courant, heureuse de vivre, de dépenser sa jeune énergie.

Lydia la suivit des yeux, la vit grimper en trombe les marches du perron, puis, après un instant d'hésitation, elle prit une revue de mode qui, ayant glissé de la table, se trouvait sur l'herbe et se mit à la feuilleter distraitement. Des robes pour l'été, de larges capelines qui garantissaient du soleil, des turbans qui ceignaient le front et que la mode, cette année-là, imposait aux femmes élégantes, des costumes de bain multicolores : tout cela ne présentait pas beaucoup d'intérêt, ne parvenait guère à distraire la jeune fille... Elle tournait les pages doucement, avec un rythme régulier, sans que l'idée lui vînt de s'attarder devant une gravure, un croquis, ou de lire les articles qui décrivaient les toilettes, les expliquaient et les commentaient en termes prétentieux et ridicules.

Tout à coup, dans le silence, s'éleva une voix conduite de façon un peu inexperte, mais dont le timbre assez pur ne manquait pas d'une certaine émotion.

Du salon, où, assise devant le piano, elle s'accompagnait, M^{me} de Molève entonnait une romance : *l'Anneau d'argent*. Lydia, dès qu'elle entendit les premières paroles de l'émouvant poème, sentit s'accroître encore la pâleur naturelle de son visage, le magazine qu'elle feuilletait lui échappa des mains, glissa sur l'herbe, ses paupières aux longs cils soyeux se fermèrent lentement, tandis qu'un grand frisson parcourait douloureusement son pauvre corps immobile...

*Le cher anneau d'argent que vous m'avez donné
Garde en son cercle étroit les promesses encloses...*

Comme ils lui faisaient mal, les beaux vers de Rosemonde Gérard, que si souvent autrefois elle avait entendu chanter, du temps où elle était heureuse, alors que la vie lui offrait déjà toutes les prémices du bonheur, que l'avenir semblait se profiler devant elle à la façon d'une route bien nette, bien droite, sur laquelle

on aspire à s'élancer au clair matin d'une journée de promenade!

... De tant de souvenirs receleur obstiné...

Oh! oui, le passé lui remontait au cerveau, l'intoxiquait d'une mélancolie navrante, et à cette heure, la vision des jours évanouis se dressait avec une telle acuité que la jeune fille hésitait, ne savait plus, perdait la notion du temps... Bientôt le présent ne fut plus qu'une anticipation. Et, une fois de plus, sur l'écran de sa mémoire se déroula le film tragique.

Albi,... c'est là où elle habite, dans un gai faubourg de la ville, non loin de l'usine importante que dirige son père. La maison — une villa plutôt, car elle est au milieu d'un grand jardin, presque un parc — se dresse, entourée d'arbres centenaires, gracieuse et blanche, sous ses tuiles rouges. Lydia est heureuse... Jeune fille sportive, elle monte à cheval, joue au tennis, pratique la natation. Elle s'intéresse aux arts et, ayant de sérieuses dispositions pour la peinture, elle a pris des leçons d'aquarelle, ce qui lui permet de reproduire avec assez de bonheur des fleurs, un paysage champêtre ou quelque coin vieillot de la cité pittoresque. Un certain coucher de soleil lui a même valu les félicitations de M. Jérôme, un ami de son père, un artiste de valeur qui s'est forgé un joli nom comme portraitiste. Quand elle lui a demandé son avis, il a pris l'œuvre de la jeune fille, l'a posée bien en évidence sur le chevalet et, s'étant reculé de quelques pas pour mieux juger l'ensemble, il est demeuré un long moment immobile, les deux mains dans les poches, les sourcils froncés et dardant, sur le papier colorié, de petits yeux vrilleurs et sévères.

Pendant cet examen, Lydia ne s'est pas sentie très rassurée. On peut blaguer M. Jérôme, son costume qui le fait ressembler à un rapin de convention, et surtout sa cravate lavallière qui s'étale comme un grand papillon, mais on apprécie son talent, la pertinence de son jugement et sa sincérité un peu brutale. Celui-là ne mâche pas les mots, ne se perd jamais en d'inutiles périphrases.

Aussi Lydia a-t-elle éprouvé une impression de soulagement d'abord et de légitime fierté ensuite en écoutant l'artiste s'écrier d'une bonne grosse voix sympathique :

— Sapristi! ce n'est pas mal du tout!... Ça se tient,...

bien en place, un soleil véritable, alors que je craignais une pastille trempée dans de la gelée de groseille.

Et, dans sa chambre de jeune fille, le tableau soigneusement encadré est accroché au mur, à côté de la glace où se trouvent les invitations. Albi est une ville gaie. On se reçoit beaucoup, et comme Lydia danse admirablement, son père et sa mère l'accompagnent au bal. Et elle ne demeure pas longtemps sur sa chaise tandis que l'orchestre ou le piano prélude à une valse ou à un tango ! Les jeunes gens sont aimables, bien élevés, qui l'emportent au rythme de la musique. L'un d'eux, Roger de Muselier, semble trouver sa compagnie particulièrement agréable. Fils d'un châtelain de la contrée, il est grand, brun, distingué, avec une belle carrure de sportif. Intelligent, d'ailleurs, ayant une façon personnelle de s'exprimer, cachant sous une fantaisie aimable un sens très profond des réalités, on éprouve à ses côtés une impression de sécurité, de quiétude, comme en présence du pilote solide et affectueux avec lequel il serait doux de s'embarquer pour la traversée de l'existence.

Les deux jeunes gens ont des goûts semblables. Au hasard des conversations, ils parlent de l'avenir, échangent leurs impressions. Différents sujets sont effleurés, et un jour, à propos du mariage éventuel d'une relation commune, ils ont glissé vers les confidences, esquissé leur conception du foyer, de la vie à deux : un amour profond, une estime mutuelle, une confiance absolue et la présence joyeuse d'enfants blonds et roses...

Puis tous deux se sont regardés, et il y eut un long silence.

Perspicace, la mère de Lydia a interrogé sa fille.

Rien n'est officiel, on réfléchit encore, mais enfin il est de plus en plus probable que le jour n'est plus éloigné où le père du jeune homme viendra poser à M. et M^{me} de Molève une certaine question dont il connaît d'avance la réponse.

Entre les deux familles, les relations se resserrent. On s'invite de plus en plus fréquemment. On excursionne en automobile. Justement, Roger, ce matin, a téléphoné. Demain dimanche, il viendra avec sa nouvelle voiture — une puissante torpédo — prendre Lydia, Michelle, M. et M^{me} de Molève. Ils iront déjeuner tous ensemble dans une auberge ouverte récemment et dont le patron connaît une certaine recette pour accommoder les truites. La jeune fille est ravie. Pourvu qu'il fasse beau ! Quelle robe mettra-t-elle ? Son costume de sport ?

Non, tout de même, il n'est pas assez habillé... Son tailleur gris avec un corsage bleu?... Oui, naturellement. Mais pourvu qu'il ne pleuve pas, et précisément, ce soir, le ciel est couvert.

Le lendemain, après une nuit durant laquelle des rafales d'eau n'avaient cessé de tomber, la journée s'annonce splendide. Le soleil éclabousse la ville... Comme Lydia est heureuse! Roger arrive à l'heure, très fier de montrer sa nouvelle automobile.

— Elle est douce, admirablement suspendue, et l'on file, vous allez voir! dit-il.

On se prépare, on monte dans la voiture : M^{me} et M. de Molève occupent les places du fond; Lydia s'assoit en avant, à côté de Roger... Et Michelle? Où donc est Michelle? En retard, bien entendu! Sans doute est-elle grimpée en toute hâte dans sa chambre pour se remettre un brin de poudre, le raccord de la dernière heure! Enfin la voici qui arrive en courant, tout essoufflée d'avoir descendu l'escalier quatre à quatre.

— Je m'excuse, dit-elle : j'avais oublié mon mouchoir.

On lui répond par un éclat de rire, personne n'est dupe de l'excuse invoquée. Et c'est le départ, la caresse grisante du vent, les arbres qui, de chaque côté de la route, ont l'air de se sauver en une course folle. Les kilomètres succèdent aux kilomètres. Le paysage devient plus sauvage. Actionnée, stimulée par un chauffeur orgueilleux de sa récente acquisition, la torpédo roule, s'emballe, bondit, comme ivre de vitesse.

Cependant Lydia est un peu inquiète. Il faut être prudent, ne pas exagérer. La route forme des lacets; les tournants en épingle à cheveux se succèdent.

— Attention! murmure-t-elle à son voisin.

— Peureuse! lui répond-il en riant...

La jeune fille remarque les dents blanches de Roger qui, follement, en manière de plaisanterie, pour taquiner sa future femme, obéissant à une idée puérile, appuie sur l'accélérateur. Toute la nuit il a plu, la route est détrempée, propice aux dérapages...

Brusquement un choc terrible, Lydia pousse un cri, puis plus rien : le vide, le néant...

Mais pourquoi donc, dans sa pauvre tête douloureuse, des cloches carillonnent-elles à toute volée? D'où vient cette odeur sucrée, fade, où elle distingue comme un relent désagréable de pomme et qui l'étouffe, lui pénètre dans la gorge, dans les poumons, aussitôt qu'elle

tente un effort pénible pour reprendre son souffle, aspirer une bouffée d'air pur? Et ce bruit épouvantable qui brise les oreilles et suggère l'impression d'un train fou qui brûle une gare à toute vapeur, dans un grondement effroyable de ferraille et de tonnerre. Elle veut ouvrir les yeux, esquisser un mouvement, mais ses paupières demeurent closes obstinément, ses pieds et ses mains chaussés et gantés de plomb. Puis elle prend contact avec la réalité... Que se passe-t-il?... Elle est couchée dans une chambre toute ripolinée, et, à côté de son lit, elle aperçoit une jeune religieuse aux grands yeux sombres, à la physionomie douce, et dont le sourire très pur rappelle à Lydia certains visages extatiques qui ornent parfois les images de première communion...

Elle veut parler, demander des explications, mais d'un geste la religieuse l'arrête, lui impose silence.

— Il faut vous reposer, essayer de dormir...

Mais, voyant l'agitation de la jeune fille, la muette supplication de son regard fiévreux, elle se penche sur le lit et, à mi-voix, elle ajoute :

— Vous avez eu un accident d'automobile,... un accident très grave,... mais à présent cela va beaucoup mieux. Seulement il est nécessaire que vous soyez bien sage, que vous demeuriez immobile, car vous avez subi une opération qui a d'ailleurs parfaitement réussi.

Lydia pense tout de suite à ses parents, à sa sœur, à Roger, mais ses forces l'abandonnent, elle se sent soudainement si fatiguée, si lasse, qu'elle perd la notion de ce qui l'entoure pour sombrer dans un vague sommeil...

Le soir même, son père, sa mère et Michelle, le bras en écharpe pour soutenir son poignet foulé, viennent l'embrasser, prendre de ses nouvelles.

M. de Molève affecte une gaieté factice, sa voix a ce ton faussement désinvolte que l'on emploie pour parler aux malades. Mais Lydia le devine nerveux, préoccupé, et rien que la façon dont il mord sa moustache trahit son inquiétude. Sa femme ne dit pas quatre mots. Son visage, où elle s'efforce d'imprimer un sourire figé, a pris une teinte jaune de vieil ivoire, ses yeux sont cernés, et, malgré le jour tamisé, comme elle paraît vieillie subitement!... Quant à Michelle, à qui on a dû faire la leçon, elle refoule héroïquement une grosse envie de pleurer, elle s'efforce, elle aussi, de donner le change et, avec courage, pour rassurer son aînée, elle esquisse une ou deux grimaces, se risque à tenter quelques pitreries, mais tout cela manque de naturel, et pas un instant

Lydia n'est dupe de la comédie qu'on lui joue. Elle sent confusément que chacun s'ingénie à lui dissimuler la vérité. Peut-être va-t-elle mourir; pourtant, si elle se trouvait à la dernière extrémité, si l'heure avait sonné d'envisager le grand voyage, ses parents auraient voulu qu'au chevet de leur fille se trouvât la silhouette apaisante du prêtre qui pardonne et console...

Une autre idée lui traverse l'esprit :

— Roger? dit-elle d'une voix faible, mais anxieusement interrogative.

— Il a été blessé très gravement, réplique M. de Molève, qui devient tout pâle.

Trois semaines plus tard, elle apprend ce que le médecin avait exigé qu'on lui dissimulât. Très doucement, avec des réticences, des phrases qu'on n'achève pas, de prudentes précautions oratoires, sa mère lui raconte la mort tragique de Roger, tué net, sur le coup, dans l'effroyable accident.

Sa première douleur!

Les jours passent, deviennent des semaines; puis, comme elle s'étonne de sentir une persistante paralysie annihiler son pauvre corps, que le chirurgien interrogé se retranche dans de vagues explications, Lydia brusquement s'inquiète, pose des questions de plus en plus précises.

Espère-t-on la guérir? Demeurera-t-elle infirme toute sa vie?

Naturellement, ce sont deshaussements d'épaules, des bras qui se lèvent au ciel en signe de protestation. Elle guérira, c'est certain, mais elle doit se montrer patiente, être courageuse et surtout demeurer calme... Cependant, il lui faudra peut-être subir une nouvelle opération. Hélas! la seconde intervention n'a pas plus de succès que la première, et, sous les encouragements prodigués pour relever un moral chancelant, la jeune fille sent bien que l'inquiétude commence à poindre.

Les mois s'écoulent. Un nouveau chirurgien est consulté qui, à son tour, exerce son talent sur Lydia... Une fois encore, c'est un échec, ou presque. A peine une très légère amélioration dans l'état de la pauvre infirme qui parvient à remuer un peu sa colonne vertébrale, mais au prix de quels efforts et de quelles souffrances!

Et depuis trois longues années elle traîne une pauvre vie, lourde de regrets, avec dans son cerveau le douloureux souvenir d'un passé clair et la perspective navrante d'un avenir éternellement sombre.

... Là-bas, dans le salon, le piano demeurait silencieux ; depuis longtemps déjà la chanson évocatrice s'était tue ; M^{me} de Molève avait regagné sa chambre où, assise devant sa table, elle écrivait une lettre, cependant que Lydia continuait de glisser mélancoliquement au fil de ses rêveries.

— Alors, ma chère enfant ?

La jeune fille tressaillit, bien que la voix qui l'avait interpellée fût douce. Elle ouvrit les yeux et reconnut la soutane, le fin visage, les cheveux d'argent de l'abbé Herpin qui la regardait avec un paisible sourire de beau vieillard aimable.

II

— Deux paires, dit Philippe Dumiège en abattant ses cartes.

Pierre Rollet esquissa un sourire :

— Un peu faible, mon vieux ! répliqua-t-il.

Et à son tour il annonça son jeu :

— Full aux dames par les valets.

Serge Villardon prit un temps, puis, très calme :

— Désolé, mais j'ai un carré de rois...

Robert Listrac, qui venait d'allumer sa pipe, hocha la tête d'un air approbateur et, tout en exhalant une bouffée de fumée, il s'écria, de sa bonne grosse voix sympathique :

— Bravo ! tu as gagné.

Brusquement, d'un geste nerveux, Rollet se leva et, jetant les cartes sur la table, les traits crispés en une expression de colère, il articula sur un ton désagréable et lourd de sous-entendus :

— Décidément, je ne joue plus, tu as trop de chance ! Il n'y a rien à faire contre un homme aussi veinard que toi !

Il y eut un silence. Serge Villardon, on le sentait bien, on le devinait aisément aux lueurs inquiétantes qui passaient dans son beau regard clair, commençait à être las des allusions désagréables de son collègue.

Visiblement, sa provision de patience s'épuisait, et durant une seconde on eut l'impression qu'il allait répliquer vertement que cette étouffante soirée risquait de se terminer par une méchante dispute, peut-être même une mauvaise algarade.

Cependant son visage se détendit, ses lèvres se pinçèrent en une expression vaguement méprisante. Il ramassa les cartes éparées sur la table, les rassembla, les battit avec un calme impressionnant et, s'adressant aux autres qui étaient demeurés assis, il demanda :

— Nous continuons ?

Ils ne jouaient pas depuis trois minutes que la voix de Pierre Rollet s'éleva, plus persifleuse, plus provocante que jamais :

— Vous avez de l'audace, Messieurs, de jouer avec Villardon ! D'avance vous avez perdu ! On ne se heurte pas impunément à un adversaire qui a pour lui la chance et qui sait l'aider...

— Tu es stupide ! répondit Philippe Dumiège.

Il allait continuer de parler, quand Serge Villardon lui imposa silence.

— Tu permets ? dit-il.

Et, s'adressant cette fois à Pierre Rollet, il ajouta :

— On ne t'a jamais dit que tu étais un imbécile ?

— Non, jamais.

— Eh bien ! c'est un oubli regrettable ; je le répare : Rollet, tu es un imbécile !

— Mais je ne permettrai jamais...

— Je me moque de ton autorisation ! Depuis une heure, tu m'échauffes les oreilles. Nous n'éprouvons aucune sympathie l'un pour l'autre. Nous n'y pouvons rien : c'est ainsi. Mais nous aurions pu, au moins, nous ignorer, être corrects. Il faut bien que nous vivions ensemble, hélas ! Tu m'es indifférent, Rollet, tandis que moi, je sens que tu me hais !

— Continue : tu t'amuses ! dit l'autre avec un ricusement, tandis qu'il croisait les bras sur sa poitrine.

— J'ai précisément l'intention de continuer. Il faut aller jusqu'au bout, à présent. Et c'est devant nos camarades que je te pose une question à laquelle je te prie de me répondre franchement : Qu'as-tu à me reprocher, Rollet ?

— Soit, répliqua celui-ci, tu as peut-être raison : mieux vaut parler carrément. Ce que je te reproche ? C'est de m'avoir mouchardé à la direction. Il y a six ans que je suis ici, j'avais droit à un changement, et, à

cause de toi, ma mutation a été refusée. Je devais descendre vers la plaine...

— Tu es fou! Jamais je n'ai parlé de toi à la direction, jamais, et si tu demeures encore ici, c'est ta faute, Rollet!

— Ma faute?

— Oui, ta faute, et puisque tu veux la vérité, je vais te la dire. Tu n'as pas obtenu la mutation à laquelle tu avais droit, en principe, parce que tu bois, tu bois trop, tu t'enivres. De quelle autorité veux-tu faire preuve devant les indigènes quand ils te voient ne pas tenir debout? Aux colonies, l'alcool est doublement néfaste... Je regrette de te parler comme je le fais en ce moment, mais tu m'y as obligé.

— Tu es un sale menteur! C'est toi qui m'as mou-chardé.

— Mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, à moi?... Au contraire, j'aurais préféré te voir partir, ne serait-ce que pour être débarrassé de ta présence!

— Oh! Villardon, tu me crois donc bien bête?... Tu t'imagines un peu naïvement que je ne vois pas clair dans ton jeu. Pourquoi ne voulais-tu pas que j'aille vers la plaine, à la coupe 47? C'est d'une simplicité enfantine. Cette place, si je l'avais occupée, n'aurait plus été vacante, et il est nécessaire qu'elle le demeure pour que, l'année prochaine, M. Serge Villardon puisse s'y installer!

— Rollet, tu es un misérable! Je suis incapable d'une action aussi vile, aussi lâche. Tu sais parfaitement que l'année prochaine je resterai ici. Il n'y a que quatre ans que j'ai quitté la France; or, tu n'ignores pas qu'il faut un minimum de cinq années pour obtenir une mutation.

— Oui, mais il y a des exceptions pour ceux qui savent se faire valoir.

— Je te le répète : tu es un imbécile!

Rollet, que la rage gagnait peu à peu, devint rouge, ses poings se crispèrent, il fit un geste comme pour s'élancer vers son adversaire qui, brusquement, se leva pour faire face à l'attaque imminente. Alors Philippe Dumière intervint :

— Du calme, voyons! Vous n'allez pas vous battre, ce serait ridicule!

Mais, sans rien entendre, dressés l'un contre l'autre, les deux hommes déjà se mesuraient du regard, et il était bien évident qu'il suffirait d'une phrase, d'un mot

malheureux, pour que les antagonistes se jetassent l'un sur l'autre, en une mêlée farouche.

— Je suis un imbécile, peut-être, reprit Rollet, dont les yeux se striaient de fibrilles rougeâtres et que la colère faisait grimacer, mais du moins je suis honnête, moi !

— Que dis-tu?...

— Je suis honnête ! répéta Rollet.

Et, dans un hurlement rageur, il ajouta :

— Mon père aussi était un honnête homme, et je connais un individu qui aurait de la peine à se montrer aussi affirmatif.

— C'est une insinuation absurde, prononça Listrac, qui jusqu'alors avait gardé le silence.

— Absurde ? reprit Rollet, pas tant que ça... Je ne suis pas le fils d'un escroc, moi, et M. Villardon ne pourrait peut-être pas en dire autant.

Immédiatement, Philippe Dumière et Robert Listrac s'interposèrent, persuadés cette fois que les adversaires allaient en venir aux mains.

Mais Serge Villardon, dont le visage soudain s'était comme plâtré d'un masque blafard, n'avait pas réagi ainsi que les trois autres le prévoyaient.

Il avait bien esquissé un geste pour s'élancer, mais soudain, se maîtrisant, la main qui se levait déjà pour souffleter le visage de l'insulteur retomba inerte le long de son corps, tandis que Rollet, qui s'attendait à l'attaque, les poings dressés et prêts à la riposte, demeura tout surpris, dans une attitude de défense inutile et un peu ridicule.

Profitant de cette accalmie à laquelle il était loin de s'attendre, Listrac, d'une voix encore plus tonitruante qu'à l'ordinaire, prit la parole :

— Nom d'un chien ! dit-il, allez-vous rester tranquilles, oui ou non ? Dans ce coin maudit d'Indochine où nous vivons, vous trouvez sans doute que l'existence est trop gaie ? Ce n'est pas assez de cette solitude atroce, loin de notre pays, de notre famille, ce n'est pas assez de ce climat épuisant qui nous ronge les nerfs, de cette humidité torride qui empêche de respirer, ce n'est pas assez des dangers de la forêt vierge, ce n'est pas assez de ces indigènes étranges qui au fond nous détestent, ce n'est pas assez de tous ces dangers, de ce cafard qui monte au cerveau et menace de nous rendre fous ? Non, n'est-ce pas, il vous faut mieux, il vous faut plus encore : il vous paraît indispensable qu'entre

nous, Européens, se dressent de mesquines jalousies!

— Listrac a raison, approuva Philippe Dumiège.

— Bravo pour ton discours! répliqua Rollet, qui, de nouveau, se mit à ricaner de façon ironique. Du moins tes paroles présentent un avantage sérieux : elles évitent à M. Villardon la peine de livrer une bataille qu'il ne paraissait pas très désireux d'engager.

— Rollet, cette fois, en voilà assez! Tu vas ficher le camp tout de suite! dit brutalement Listrac. Jamais tu ne nous feras croire que Serge est un pleutre. Cent fois, mille fois peut-être, il nous a montré son courage, et si tu te souviens du jour où...

Il n'eut pas le temps de continuer sa phrase, car, devant cette nouvelle insulte, cette accusation de lâcheté, Villardon, après un infructueux effort pour recouvrer un sang-froid qui lui échappait complètement, avait écarté Dumiège d'une poussée brutale et s'était élancé sur Rollet.

Alors, parmi les cris, les trépignements, la bousculade, ce fut une rude mêlée où les poings crispés martelaient les visages, où les deux adversaires se portaient de furieux coups avec une force que la colère décuplait.

En vain Listrac et Dumiège s'efforçaient-ils de maîtriser les combattants. Ils étaient impuissants à les calmer, à les séparer. De-ci de-là, ils recevaient quelques horions qui les frappaient au hasard, comme des balles perdues. Et, sous le poids écrasant de cette nuit torride, dans cette modeste cabane qui tenait et de la hutte par un toit donnant l'illusion d'être en chaume, et du fortin par les cloisons formées de troncs d'arbres empilés, c'était un spectacle à la fois hallucinant et tragique que ces quatre hommes enchevêtrés les uns dans les autres et dont les ombres mouvantes, projetées sur le mur par la lueur bleuâtre de lampes à pétrole, s'agrandissaient fantastiquement et semblaient dessiner on ne savait trop quelle étrange danse macabre...

Soudain, durement atteint à la mâchoire, Rollet chancela et, donnant l'impression d'une poupée de chiffon qui s'affaisse, il vacilla sur lui-même et s'écroula.

— Bien fait! ne put s'empêcher de murmurer Dumiège entre ses dents.

— Viens, nous allons te reconduire chez toi, dans ta case, dit Listrac, qui craignait que le combat ne reprit.

Si le vaincu gisait à terre, le vainqueur n'était pas indemne. Son nez saignait; sa paupière gauche, qui commençait à enfler, se teintait d'un cercle noirâtre. Il

haletait, visiblement épuisé. Ses deux amis le prirent chacun par un bras, et les trois hommes, à pas lents, franchirent la porte sans plus s'occuper de Rollet qui, parvenu enfin à se relever, tanguait et zigzaguait à la façon d'un ivrogne abruti d'alcool.

La case où habitait Villardon se trouvait à cinquante mètres plus loin, adossée à la forêt. Devant l'entrée où l'on accédait par un escalier de bois, le domestique de Serge, un boy annamite, attendait, immobile, et contemplait les arrivants de son regard inexpressif et mystérieux.

Sans doute, son oreille primitive ayant perçu un bruit de pas, était-il descendu pour offrir ses services.

Listrac le congédia :

— Rentre, Ti-Nam; nous nous occuperons de ton maître.

Sans répondre, l'indigène s'inclina et parut s'évanouir, tant son départ fut rapide et silencieux.

— Comment te sens-tu? demanda Dumiège à Villardon, qui passait une serviette humide sur son visage tuméfié.

La pièce de faibles dimensions où vivait Serge, et dans laquelle il venait de pénétrer avec ses deux compagnons, ne comportait qu'un bien modeste mobilier : un lit étroit, presque une couchette de soldat, protégé par une moustiquaire, quelques sièges en rotin, une méchante table recouverte de livres, de papiers, une sorte d'armoire lourde, mais solide, et dans l'angle une toilette très simple. Au mur, quelques photographies rappelaient à l'exilé la douceur d'un passé lointain.

— Ecoute, dit à son tour Listrac, tu as tort de prendre au sérieux les réflexions absurdes de Rollet. Tu sais combien il est haineux, comme il te jalouse... Et puis il boit, tu l'as dit toi-même. Enfin tu as assez d'estime pour nous, mon vieux, qui sommes tes amis, pour conserver l'absolue certitude que nous ne croyons pas un seul mot des bêtises de tout à l'heure. C'est un sale menteur, et voilà tout!

— Parbleu, naturellement! répliqua Dumiège, et tu as fait trop d'honneur à ce pauvre poivrot en te battant contre lui.

Serge avait, d'un mouvement brusque, jeté sa serviette. Son regard clair, qui luisait entre des cils longs et noirs, contemplait le mur, et sans répondre, figé en une totale immobilité, il semblait réfléchir, peser le pour et le contre, comme si une alternative difficile à

résoudre venait subitement de se poser en son esprit.

Devant l'attitude de son camarade, Listrac, qui craignait de se montrer indiscret, esquissait déjà un geste pour se retirer, quand Villardon, se décidant tout à coup, dit d'une voix un peu lasse :

— Restez... Si, j'y tiens; il faut que je vous parle... Vous avez le droit de savoir... Asseyez-vous...

Les deux hommes, un peu surpris, obéirent à l'invitation sans ajouter un mot.

— Vous êtes mes amis, commença Serge, je vous dois la vérité... Rollet, tout à l'heure, n'a pas menti... Mon père a commis une vilaine action.

— Nous ne te demandons rien, interrompit Dumiège, un peu gêné. Tous, plus ou moins, nous avons nos secrets. Vois-tu, pour tenir dans ce maudit pays, pour ne pas se sauver et reprendre le premier bateau en partance pour la France, il faut avoir besoin de beaucoup d'argent... ou de beaucoup d'oubli.

— Oui, dit à son tour Listrac, pour venir ici, le courage est nécessaire... Si encore il était possible d'oublier ses souvenirs en franchissant l'Océan, de les laisser à la porte comme une marchandise prohibée...

Puis, ayant poussé un soupir, il continua :

— Villardon, tu n'as pas besoin d'obéir à un scrupule exagéré. Nous ne te demandons pas de confidences... Nous t'aimons, nous savons que tu es un chic type; le reste...

Il avait prononcé ces paroles très simplement, sans élever la voix.

— Mais oui, mon vieux, à quoi bon? Cela te fera de la peine... Laisse dormir le passé.

Mais Villardon secoua la tête :

— Non, dit-il, je préfère que vous sachiez... Les allusions de Rollet, ses accusations sont insupportables. Je veux parler, je ne puis plus me taire!

— Comme tu voudras, répliqua Listrac, cependant que Dumiège haussait doucement ses larges épaules en signe d'acquiescement.

— Mon père, commença Villardon, demeuré veuf quatre ans après ma naissance, habitait une ville de province dont le nom importe peu... C'était un brave homme, mais, soit qu'il eût de nature un caractère faible, soit plutôt que sa santé précaire influençât son état moral, je l'ai toujours connu triste, inquiet et d'une rare indolence. Il possédait une usine qui fabriquait de la teinture pour le lin. L'affaire, importante à ses débuts,

périclita bientôt petit à petit. Il fallut renvoyer des ouvriers, se contenter de bénéfices qui, chaque année, allaient s'amenuisant. Un jour, mon père eut peur. De ses yeux dessillés, il contemplait la catastrophe imminente. Six cent mille francs, cette somme lui était indispensable. Au lieu d'essayer de se la procurer par un emprunt quelconque, ou grâce à l'appui d'un commanditaire ou d'un associé, il perdit complètement la tête. Il escompta une traite sur laquelle il avait imité la signature d'un de ses clients. Ainsi il gagnait trois mois, et durant ce laps de temps il aurait la possibilité — du moins le pensait-il naïvement — de se procurer la somme.

Un instant Villardon ferma les yeux, garda le silence. Allait-il trouver la force de continuer cette pénible confession? Enfin, en un sursaut de volonté, il reprit :

— Non seulement malhonnête, le procédé était encore puéril. A la suite d'un incident banal, tout fut découvert. Le client dont mon père avait imité la signature aurait pu déposer une plainte : faux et usage de faux ; c'est le bague... Il ne le fit pas. Une lettre au procureur de la République ne lui aurait pas fait recouvrer son argent ! J'allai le remercier... A-t-il cru que j'étais au courant de la fausse signature, en un mot, m'a-t-il soupçonné d'être le complice de mon père ? Je l'ai toujours pensé, bien que l'on m'ait affirmé le contraire. Je tenais donc doublement à rembourser : d'abord je devais cet argent, ensuite je voulais prouver à ce monsieur ma parfaite bonne foi. Seulement, six cents billets, où les trouver ? Mon père mourut bientôt de chagrin. Je ne possédais plus un sou. Il aurait fallu que je fusse bien présomptueux pour espérer une place où, du jour au lendemain, on me couvrirait d'or. Des parents ? Je n'en ai plus beaucoup, et ceux qui me restaient n'avaient ni la possibilité ni peut-être le désir de venir à mon secours. Ce fut alors que, tout à fait par hasard, j'ai entendu parler de la *Prospection Indochinoise*, une société qui exploitait du bois. Ses coupes avaient lieu en pleine forêt vierge. Un climat terrible. Une vie rude. Mais on payait largement : cent cinquante mille francs par an. Je n'avais pas le choix. J'ai fait une demande, elle fut acceptée... Voilà mon histoire, ce que j'avais à vous dire. A présent, comment Rollet a-t-il connu la faute de mon père ? Une indiscretion, probablement... J'ai économisé l'argent, j'ai une partie de la somme que

mon père a dilapidée ; lors de mes vacances, dans quatre mois, j'irai rembourser mon créancier...

— Et tu ne reviendras plus, tu resteras en France, dit Listrac avec une nuance de regret dans la voix, et tu auras raison...

Un instant il s'arrêta de parler, puis :

— Oh ! oui, nous les méritons bien, nos cent cinquante billets !

— Si, je reviendrai : il me faut rembourser la totalité, et je n'ai plus rien là-bas !

— On a toujours quelque chose, dit à son tour Dumière : on a le passé, on a la terre natale...

— Oui, répliqua Listrac avec vivacité, mais il faut être fou pour penser à cela, surtout ici, ... ça fait trop mal...

Et pourtant ce fut la claire vision d'un coin de terre française qui se profila en la mémoire de chacun d'eux.

Dumière revit la capitale, où il était né, ... la perspective splendide de l'avenue des Champs-Élysées, les quais, Notre-Dame, la blancheur du Sacré-Cœur qui veille sur la grande ville, et le bois de Boulogne, où il faisait si bon flâner, aux premières belles journées d'avril, dans la blondeur naissante du printemps de Paris...

Listrac évoqua tout de suite un modeste village des environs de Toulon, d'où l'on apercevait au loin le bleu de la mer qui se perdait dans celui du ciel, la place publique avec sa fontaine au menu filet d'eau, la petite maison blanche où il venait en été, où s'étaient écoulées tant d'heureuses vacances, où si souvent il avait entendu tinter l'angélus, par les beaux midis de juillet...

Villardon, lui, songeait à la ville où si longtemps il avait vécu. Il revoyait la cathédrale Sainte-Cécile, l'église Saint-Saloi, le palais de Justice et les maisons de jadis qui portent allégrement sur leurs toitures le poids de tant de siècles. Tout cela formait dans l'esprit du jeune homme comme une toile de fond très douce à contempler ; mais, en relief, au premier plan, se détachait la silhouette gracieuse d'une jeune fille aux cheveux d'or. Serge la revoyait, comme six ans auparavant, sur le court de tennis où, à la fois sportive et poétique, elle renvoyait les balles, courait de droite et de gauche et semblait véritablement danser dans la lumière...

— Nous allons te souhaiter une bonne nuit, mon vieux, dit Listrac en se levant.

— Oui, bonsoir, Villardon, prononça Dumière.

Les trois hommes se serrèrent la main.

Demeuré seul, Serge alluma une cigarette, puis avec lenteur il se dirigea vers la table où, parmi les papiers, se trouvaient, très simplement encadrés, les portraits de son père et de sa mère. Longuement, il contempla le visage aimé de ceux qui n'étaient plus. Enfin il vint s'asseoir sur son lit et, de son portefeuille, il sortit une petite photographie qui représentait une jeune fille souriante, tenant une raquette à la main. Des minutes et des minutes, il regarda l'image juvénile...

— Non, ce n'est plus possible..., dit-il soudain.

Et sa voix qui tremblait eut un accent d'indicible tristesse dans le silence de la nuit trop chaude.

III

— Alors, ma chère enfant, Michelle vous avait-elle annoncé ma venue?

— Oui, Monsieur l'abbé.

— Je comptais vous voir hier, ainsi qu'il était convenu, dit l'ecclésiastique en s'asseyant, mais j'ai eu la visite inattendue d'une New-Yorkaise, M^{me} Smithton, une dame très originale, mais bien charmante et qui possède un cœur d'or. Hier, vers cinq heures et demie, alors que j'achevais d'arracher mes radis, avant de venir vous voir, l'Américaine a fait irruption, sans crier gare, dans le petit jardin du presbytère. « Monsieur l'abbé, m'a-t-elle dit, Saint-Firmin est magnifique! — Je n'en ai jamais douté, Madame, ai-je répliqué, un peu éberlué, les mains pleines de terre et ne sachant trop quelle contenance prendre au milieu de mes radis en déroute. — Il y a un an, m'a-t-elle expliqué, durant une promenade, j'ai pénétré dans la petite église. J'ai vu la statue de saint Firmin, je l'ai trouvée bien sympathique. Je lui ai demandé une faveur. Il m'a exaucée, il a été si gentil! Je suis ici pour saint Firmin, à qui je dois une visite de remerciement. Je sors de l'église, la visite est faite; à présent c'est à vous à qui je veux parler. — Mon Dieu, Madame, je suis en train de jardiner. — Oui,

je vois : vous faites venir les radis. Très beaux, ces légumes ; je les achète ! — Mais, Madame, mes radis ne sont pas à vendre. — Tant pis. Il faut que je bavarde avec vous un long moment... » Nous avons gagné le salon du presbytère. Et là, elle m'a dit : « Pas très neuve, l'église où habite saint Firmin,... toute délabrée. — La paroisse n'est pas très riche, et pour réparer le clocher, notamment, il faudrait beaucoup d'argent... — Je viens pour en apporter, justement... » J'avoue que j'ai eu comme un éblouissement, ma petite Lydia. Vous le savez, mon clocher n'est pas grand, mais j'aime mon clocher, comme a dit, ou à peu près, le poète.

« Alors l'Américaine a sorti un chéquier et a inscrit un chiffre tellement important que le rouge m'en est monté au visage. Mon clocher ! Et puis, tout à coup, j'ai pensé aux familles nécessiteuses de la paroisse, à la mère Mathieu et ses quatre enfants qui vont avoir besoin de vêtements pour l'hiver, au vieux père Portal et à sa femme qui ne peuvent plus guère travailler, et aux autres, à tous les autres, et je me suis dit qu'une bonne partie de cet argent serait peut-être mieux employée si je la distribuais aux malheureux, et que saint Firmin lui-même... Mais, d'un autre côté, la plus élémentaire loyauté m'obligeait à consulter la généreuse donatrice sur l'emploi que je comptais faire de son présent. D'ailleurs, je n'eus pas à me lancer dans de longues explications : ma cause fut rapidement plaidée et gagnée.

« Bien vite, je fus interrompu par l'Américaine qui s'écria :

« — Il fallait le dire tout de suite ! Je signe un nouveau chèque pour les pauvres gens...

« Puis nous continuâmes à bavarder pendant une heure, après quoi elle me quitta en me promettant de revenir dans deux mois. Et voilà, ma petite Lydia, pourquoi je ne suis pas venu hier... Vous dirai-je, maintenant, la joie que m'a causée cette visite véritablement inopinée... Votre chère maman est là ? »

— Oui, Monsieur l'abbé ; il n'y a pas longtemps elle devait être dans le salon, car je l'ai entendue chanter.

— Et votre papa ?

— Il n'est pas encore rentré, il est parti avec Lucien. Tiens, justement, le voici...

En effet, une automobile s'arrêtait devant la grille, et M. de Molève, au volant, ayant aperçu l'abbé Herpin, lui adressait de la main un geste amical. Il descendit et s'approcha.

— Comment allez-vous? demanda-t-il en serrant la main de l'ecclésiastique.

— Très bien, je vous remercie.

Et, avec un bon sourire, le curé ajouta :

— Je suis même particulièrement bien, aujourd'hui.

— Je vous en félicite. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Le prêtre jeta sur M. de Molève un regard un peu surpris.

— Est-ce que, par hasard, vous auriez des ennuis?

— Oui, je l'avoue : je suis fatigué,... des menaces de grèves,... des difficultés...

Et, se tournant vers son secrétaire qui se tenait derrière lui, il dit encore, comme s'il eût voulu prendre le jeune homme à témoin :

— Oui, cela ne marche pas exactement selon nos goûts.

Mais, désireux sans doute, à présent qu'il était chez lui, d'oublier le souci des affaires, il se pencha sur sa fille, l'embrassa affectueusement, tandis que Lucien Mithouard saluait l'abbé Herpin.

— Puis-je aller présenter mes respects à M^{me} de Molève? demanda l'ecclésiastique; après quoi, je reviendrai voir Lydia.

— Bien entendu, Monsieur l'abbé. Et d'ailleurs vous resterez à dîner avec nous : ce sera votre pénitence, dit M. de Molève, qui cherchait à créer une atmosphère de gaieté.

— Alors, Monsieur, répliqua l'abbé en entrant dans le jeu, permettez-moi de vous répondre par une chanson enfantine :

*La pénitence est douce,
Miron-ton, miron-ton, miron-taine...*

Quelques minutes plus tard, dans le salon, le prêtre achevait de raconter la visite de la généreuse Américaine, et comme M. et M^{me} de Molève le félicitaient, il ajouta, après un moment de silence :

— Mais ce n'est pas tout. M^{me} Smithton, comme je viens de vous le dire, avait adressé une prière à saint Firmin. Il s'agissait de la guérison de son fils, un jeune homme de vingt-sept ans, qui, à la suite d'un accident d'avion, se trouvait paralysé. Vous vous imaginez bien que, tout de suite, j'ai pensé à Lydia. J'ai demandé des détails et, malgré mon ignorance en médecine, je ne

suis pas loin de croire que, dans les deux cas, il s'agissait d'une lésion similaire de la moelle épinière. Or, ce jeune homme est actuellement guéri. Il a été soigné par un jeune médecin dont j'ai tout de suite pris le nom et l'adresse...

— Vous pensez combien nous vous en sommes reconnaissants, mon mari et moi, répondit M^{me} de Molève, mais, hélas! je crois qu'il est sage de ne pas trop se leurrer.

— Oui, c'est vrai, nous avons vu tant et tant de médecins, et les opérations tentées ont donné de si décevants résultats!

— Il ne s'agit pas d'intervention, reprit l'abbé Herpin. Ce médecin aurait, paraît-il — je ne fais que répéter les paroles de ma visiteuse, — trouvé un traitement de piqûres, assez douloureuses d'ailleurs, mais qui donne des résultats prodigieux.

— Mais alors, il serait le seul à pratiquer ce traitement? demanda M. de Molève. C'est assez invraisemblable!

— La découverte de cette méthode est toute récente. Il se pourrait donc qu'elle ne fût pas très répandue. Peut-être serait-il aisé, tout au moins, de prendre quelques renseignements sur ce jeune docteur qui habite Paris.

— Oh! ça, évidemment, ce n'est pas difficile. Mais ce serait trop beau,... trop beau, dit M^{me} de Molève avec un soupir. Pauvre petite, continua-t-elle, c'est horrible de penser que toute sa vie elle demeurera étendue sur une chaise longue! Et quelle tristesse, quel navrement dans ses yeux! Souvent elle a un regard douloureux, et moi, sa mère, je demeure impuissante quand je devine toutes les pensées qui assaillent son cerveau. Quelquefois, pour nous faire plaisir, parce qu'elle comprend notre peine, elle s'efforce de sourire, de paraître un instant joyeuse, et cette lamentable comédie, cette gaîté factice, ce masque rieur imprimé sur son visage, me causent un tel chagrin que j'ai besoin de toute ma volonté pour ne pas pleurer. Rien ne la distrait, rien ne l'intéresse; elle parcourt à peine les livres, les revues qu'on lui donne. Je crois bien que vous êtes le seul, Monsieur l'abbé, qui parveniez de temps à autre à la dérider quelques instants.

— Oh! je m'y emploie de mon mieux. Je m'efforce de plaisanter, de lui conter des histoires drôles, et quand, par hasard, je vois ses traits se détendre, ce

m'est, croyez-le bien, une belle et douce récompense.

— Tout de même, dit M. de Molève, qui depuis quelques instants réfléchissait, ce médecin dont vous nous parlez... il faut voir... S'il n'y a qu'une chance sur un million, il serait criminel de ne pas la tenter.

— C'est la désillusion, en cas d'échec, qui sera effroyable. A vingt-trois ans, on reprend vite courage, et quand elle s'apercevra qu'une fois de plus, aucune amélioration ne se fait sentir... Tu te rappelles, la dernière fois?

M^{me} de Molève regarda son mari.

— Oui, après cette désastreuse opération...

Il n'acheva pas sa phrase. Oh ! oui, il se souvenait et il revoyait avec une terrible précision le visage de sa fille illuminé d'espoir, alors qu'elle écoutait les promesses de guérison, qu'elle contemplait de ses yeux extasiés le mirage d'une existence normale... Et puis, en un douloureux contraste, il se représentait le sombre désespoir de son enfant quand, malgré les phrases d'encouragement, les conseils de patience, elle avait enfin compris l'inanité de se leurrer davantage...

Mais cependant, si ce médecin... La partie valait la peine d'être jouée.

— Vous avez l'adresse ? dit M. de Molève.

— Voici.

Et l'abbé Herpin, ouvrant son bréviaire, en sortait un papier.

— Si vous permettez, ajouta-t-il, je vais aller voir un peu Lydia.

— Mais bien entendu ! Vous allez dîner avec nous, puis mon mari vous reconduira en auto.

— Tu arrives bonne dernière, ma chère Alice : l'invitation est déjà faite !

Quand le prêtre se fut retiré, M^{me} de Molève demanda à son mari :

— Qu'est-ce que tu as, Jérôme?... Ta figure ne me dit rien qui vaille. Des ennuis à l'usine ?

Il haussa les épaules.

— Des menaces d'ennuis, plus exactement. Deux clients, qui ont chez moi un gros découvert, demandent un délai. Il règne chez les ouvriers une certaine agitation. Et puis, toujours la même chose, notre maison de vente de Paris m'inquiète. Buzin, qui s'en occupe, ne me paraît pas être du tout l'homme qu'il faut.

— Remplace-le. Je ne comprends pas que tu tergiverses...

— Facile à dire ! Le remplacer, mais par qui ? C'est moins aisé que tu ne te l'imagines de trouver un homme à la fois prudent et audacieux. Buzin a l'habitude de diriger une usine ; or, à Paris, place de la Bastille, c'est un magasin de vente. Ce n'est pas du tout la même chose... Et s'il n'y avait que cela !

M^{me} de Molève regarda son mari affectueusement. Et tout à coup, sous la lumière qui entraît par la fenêtre ouverte, dans la splendeur lumineuse de cette fin de journée, elle le trouva vieilli, changé, avec des rides qui s'accroissaient autour de la bouche, sous les paupières, l'empatement de son cou qui se parcheminait et cette sorte de lassitude qui semblait peser sur ses épaules, l'accabler d'un fardeau écrasant. Comme ces quatre dernières années l'avaient marqué d'une rude empreinte, lui que l'on félicitait autrefois de son allure jeune et qui vraiment alors ne paraissait pas son âge, la cinquantaine bien sonnée.

Le travail quotidien, l'effort qu'il faut fournir, les ennuis de l'usine, les échéances parfois difficiles, cette menace latente de grève suspendue sur sa tête comme une redoutable épée de Damoclès ? Qui, bien sûr, tout cela comptait dans la balance, mais il y avait un poids autrement lourd, autrement massif, et Alice de Molève le savait bien. D'ailleurs elle-même, autant que son mari...

Mais devant la peine de Jérôme elle se raidit et voulut prononcer une phrase qui console. Pour lui donner un peu d'espoir — ce soir, plus encore qu'à l'ordinaire, elle le sentait las, découragé et le cœur gros, — elle prononça, en un demi-mensonge, car trop d'expériences décevantes l'avaient rendue sceptique :

— Tu as raison, ... ce médecin, ... il faut voir... On ne sait jamais...

— Mais tu ne crains pas... ? Tout à l'heure, tu semblais redouter... Comment Lydia supporterait-elle une nouvelle désillusion ?

— Tout de même, nous devons prendre des renseignements... Peut-être ce docteur a-t-il trouvé un remède nouveau.

— Ce serait trop beau ! répliqua M. de Molève avec un geste désabusé.

Machinalement, il s'était levé de son fauteuil et, s'approchant de la fenêtre, il aperçut l'abbé Herpin qui s'asseyait à côté de la chaise longue où était étendue Lydia.

— Oui, ajouta-t-il tristement, si elle pouvait marcher, courir, comme les autres, ce serait trop beau...

Prenant le papier que lui avait donné le prêtre, il lut lentement l'adresse inscrite : « Docteur Roland Cartelet, 14 bis, avenue de la Grande-Armée, Paris. »

... En bas, sur la pelouse, l'abbé Herpin morigénait doucement la jeune fille :

— Ma petite Lydia, je suis venu vous gronder... Encore des idées sombres ! Il faut réagir.

— C'est facile à dire, répliqua-t-elle avec un pâle sourire.

— Ma chère enfant, croyez bien que je sais tout ce que votre état comporte de pénible, mais, je vous le répète, vous n'avez pas le droit de désespérer. Aujourd'hui, j'ai vu tout de suite que vous aviez un regard triste, moi qui aime tant vous voir un peu gaie, avec vos yeux des dimanches... Vous ne vous sentez pas plus souffrante ?

— Oh ! non, Monsieur l'abbé.

— Avez-vous un motif particulier ?

— Rien de sérieux... C'est tellement ridicule, j'ose à peine vous le dire...

— Mais il faut, ma petite Lydia, il faut. Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Tout à l'heure, maman a chanté une romance : *l'Anneau d'argent*... Vous voyez que c'est peu de chose. Seulement, cette romance que ma mère affectionnait particulièrement autrefois et que je n'avais pas entendue depuis plusieurs années, m'a rappelé des souvenirs, des heures où j'étais heureuse... Tenez, un jour — pour quoi certains détails demeurent-ils présents à la mémoire ? — nous étions à Albi, il y avait une relation de papa, un nommé M. Villardon et son fils, qui s'appelle Serge...

— Voulez-vous, ma chère enfant, que je demande à Madame votre mère de ne plus chanter cette...

— Non, non, pas un mot, Monsieur l'abbé, vous me le promettez ?

— Mais naturellement.

— D'ailleurs, reprit-elle vivement, parlons d'autre chose : voici Michelle.

Elle accourait, toute décoiffée, rouge encore de la partie de tennis, et, sitôt qu'elle vit le prêtre, elle s'écria joyeusement :

— Bonjour, Monsieur l'abbé !

Puis, s'adressant à sa sœur :

— Tu sais, Lydia, c'est un désastre ! Mais, remarqué-le bien, ce n'est pas parce que je joue mal, ainsi que le prétendent les mauvaises langues, mais c'est parce qu'il joue très bien. Les balles coupées, ma vieille, il les ratrape toutes. C'est à croire qu'il n'a fait que ça toute sa vie. Enfin, disons le mot : il m'a ratatinée 6-0, 6-1... Et encore, en toute franchise, j'ai l'impression désagréable que le seul jeu que j'ai gagné, c'est à la courtoisie de mon adversaire que je le dois. Pénible, extraordinairement pénible, ma pauvre Lydia...

Et elle ajoutait, avec un air faussement désespéré :

— Dis, tu consoleras ta benjamine?...

Puis, sautant brusquement d'un sujet à un autre :

— Ce n'est pas tout ça, mais j'ai très faim, dit-elle en faisant une grimace comique. Tu ne sais pas si l'on va bientôt dîner ? Attends, je vais aux nouvelles.

Et, brusquement, en un bond de gazelle, elle courut vers la maison en criant :

— Me voici !... Bonjour, papa ; bonjour, maman ; votre fille est affamée !

Elle pénétra dans le salon, qui était vide, puis elle entra dans le bureau de son père, courut embrasser M. de Molève, qui achevait une lettre.

— Bonjour, ma chérie ; laisse-moi un instant : je termine,... c'est important.

Et, tandis qu'elle se retirait, il relisait une dernière fois les phrases qu'il venait de tracer :

« ... En résumé, mon cher ami, je te demande de prendre des renseignements, tant au point de vue professionnel qu'au point de vue moral. On m'a dit grand bien de ce jeune praticien. Voici son nom : Roland... »

IV

— Il faut tout de même que je vous quitte, mon petit Cartelet... Mais si, vous avez à faire; vous êtes un homme célèbre, à présent!

Et le vieux professeur Menilot se leva et commença à déplier ses gants de suède gris qu'il avait soigneusement mis dans sa poche.

— Mon cher maître, vous n'avez pas changé depuis votre départ pour l'Amérique,... trois ans...

— Quatre, mon petit, quatre ans... Quant à ne pas avoir changé, vous êtes un vil flatteur. J'ai soixante-dix ans, et je commence à me sentir vieillir. Que voulez-vous, chacun son tour... A présent, mon rôle est fini. J'ai apporté ma petite pierre à l'édifice. Ce qui fait plaisir, quand on se dit que l'heure a sonné de faire la retraite, c'est la pensée que le flambeau ne s'éteindra pas, que d'autres le porteront, qui eux-mêmes le transmettront aux suivants.

Il posa ses deux mains, gantées à présent, sur les épaules de son ancien élève, et, avec un bon sourire qui illumina son visage fin et intelligent, il continua en hochant la tête :

— Tenez, je vous le répète encore, vous pouvez vous vanter de m'avoir surpris! Quand j'ai lu, là-bas, en Amérique, votre communication à l'Académie de Médecine, je l'avoue à ma grande honte, je suis demeuré un peu sceptique. Cela me paraissait tellement invraisemblable, cette découverte. J'étais au laboratoire d'Alexis Carrel, je lui ai parlé de vous. Je lui ai demandé son avis, et je l'entends encore me répondre : « Après tout, en dehors du domaine des mathématiques, celui qui prononce le mot *impossible* commet une imprudence. » J'avais tort d'être sceptique. Carrel avait raison. Vous êtes célèbre et...

Cartelet protesta :

— Célèbre, le mot est un peu gros.

— Non, je le maintiens. Oh! pas célèbre comme une

star de cinéma : célèbre comme un médecin, un savant.

— C'est au hasard surtout que...

— Turlututu ! interrompit le vieux professeur. C'est le travail ; pas de fausse modestie, mon petit. Si l'on m'avait dit que vous deviendriez célèbre aussi rapidement, je ne l'aurais pas cru. Je vous revois encore quand vous étiez externe à la Pitié et que je vous interrogeais devant le lit des malades : vous rougissiez comme une jeune fille. Oh ! remarquez, je ne doutais pas de votre avenir. Je vous savais intelligent, travailleur, mais je ne pensais pas que vous iriez si vite, car vous avez brûlé les étapes, mon petit Cartelet ! Et vous ne vous doutez pas combien votre réussite me cause de joie. Je sais que la vie n'a pas toujours été clémentine à votre égard. Je n'ignore pas que vous avez passé de rudes moments.

— Oui, il a fallu vivre... et manger... On ne se rend pas compte des problèmes que l'on doit résoudre quelquefois pour déjeuner... Et ma petite chambre du quartier latin... J'y ai eu bien froid, certain soir, assis à ma table en train de potasser. Enfin, je suis arrivé au but, c'est le principal, conclut-il avec un geste des bras.

— Cette fois, il faut que je parte. Je caquette comme une vieille pie. Vous devez avoir du travail et trouver que votre vieux patron est devenu bien insupportable, qu'il prend votre temps.

Comme Cartelet élevait déjà la voix pour protester, on frappa discrètement à la porte.

— Qu'est-ce que je vous disais ? s'écria le professeur. On vous rappelle à l'ordre, je me sauve !

Le jeune docteur ne put réprimer une légère grimace de contrariété : alors qu'il était si heureux de bavarder avec son vieux maître, de retour d'Amérique après une absence de quatre années, pourquoi fallait-il que cette visite déjà trop brève fût encore écourtée !

— Entrez ! dit-il.

Les cheveux blancs, le nez surmonté d'une paire de lunettes, l'air à la fois très doux et très capable, une dame ouvrit doucement la porte.

— Je m'excuse de vous déranger, dit-elle.

Mais tout de suite le médecin l'interrompait :

— Allons, allons, ma tante, vous n'allez pas me vouvoyer devant le professeur Menilot : ce serait ridicule. Mon cher maître, je vous présente ma tante, M^{me} Lelerc... Le professeur Menilot, qui fut mon patron...

Et, se tournant vers ce dernier, le docteur Cartelet expliqua :

— Imaginez-vous que ma bonne tante a la gentillesse de collaborer avec moi. Oui, avec un dévouement merveilleux, elle me sert de secrétaire, c'est véritablement une associée que j'ai à mes côtés...

— Mon neveu exagère, protesta la vieille dame.

— Seulement, reprit-il, ma tante a une manie, une manie bien curieuse : elle se refuse absolument à me tutoyer quand je ne suis pas seul avec elle. Cela nuirait, paraît-il, à ma réputation. Il faut, pour être un grand praticien, suivre certaines traditions, et surtout ne pas avoir une tante qui vous tutoie en public, c'est indispensable...

Elle protesta doucement, prononça quelques mots de tendres reproches ; sa figure se détendit en un sourire très doux ; ses yeux clairs, demeurés étonnamment jeunes, enveloppèrent Cartelet d'un regard où le professeur Menilot, avec sa finesse coutumière, discerna bien vite la tendresse maternelle de la vieille dame envers son neveu et la fierté affectueuse devant la réussite du jeune homme qui — à l'âge où tant d'autres végètent ou tâtonnent — venait brusquement d'écrire son nom sur le livre d'or de ceux qui soulagent et guérissent.

— Allons, cette fois...

Et le professeur, ayant salué M^{me} Leclerc, serré la main de Cartelet, s'appêtait à se retirer, quand il se retourna, déjà sur le seuil de la porte, et dit :

— Alors, mon cher ami, à jeudi, huit heures, au restaurant rue des Capucines ; nous ferons là un petit diner, car je suis un peu gourmand et, malgré mon âge, j'ai encore un bon estomac... Vous verrez : il y a des soles au gratin, c'est à s'en poulécher les babines.

Et, avec un clignement d'œil comique, il disparut.

— Quel homme sympathique ! dit le jeune docteur à sa tante quand, après avoir reconduit son hôte, il eut regagné son cabinet de travail.

— Dis donc, Roland, il y a une visite pour toi.

Le médecin, qui venait de s'asseoir à son bureau, leva sur sa parente un coup d'œil interrogateur.

— Je n'ai pas de rendez-vous, je n'attends personne... Je comptais commencer mon article pour *la France Médicale*...

— C'est M. Bouchonnier...

Le poing de Cartelet s'abattit sur la table en signe de contrariété :

— C'est insupportable !...

Un gros homme vulgaire, très riche, indiscret, dont

il avait soigné, guéri la fille, quelques mois auparavant, et qui, depuis lors, l'importunait par des invitations réitérées, désireux, soit par orgueil, soit pour une autre raison, de compter Cartelet parmi ses familiers, de lier avec le médecin des relations de plus en plus intimes.

Une ou deux fois, ne sachant plus trop quel prétexte invoquer pour éviter le repas offert ou la corvée de passer une soirée au Français dans une loge, en compagnie du ménage Bouchonnier et de leur fille Thérèse, il s'était soumis à regret, espérant ainsi faire la part du feu et qu'il en serait quitte avec quelques heures ennuyeuses bien vite passées, mais il n'avait pas été long à déchanter, à mesurer l'étendue de l'erreur commise.

Non seulement M. Bouchonnier ne s'était pas montré satisfait du résultat obtenu, mais encore, mis en appétit par les premières capitulations du médecin, il avait insisté avec une ardeur nouvelle, revenant à la charge, tout à fait insensible aux allusions pourtant précises de Cartelet qui — tout en restant dans les limites de la courtoisie élémentaire — manifestait la très ferme intention de demeurer en paix, de ne pas être importuné davantage.

Cependant, depuis presque trois semaines, les Bouchonnier n'avaient pas donné de leurs nouvelles, ne s'étaient signalés ni par un coup de téléphone, ni par une lettre pressante, ni par une de ces visites intempestives que le gros homme semblait particulièrement apprécier.

— Evidemment, c'était trop beau, murmura le docteur, cela ne pouvait pas durer.

Puis, se tournant vers M^{me} Leclerc :

— Tu as dit que j'étais là, ma tante?...

— Bien sûr que non ! Je lui ai répété sur tous les tons que tu étais absent.

— Heureusement !

— Alors il s'est installé et il a dit qu'il t'attendrait. .

— Oh ! zut, alors ! Je vais encore perdre une heure... et mon article...

Et il demeurait là, hésitant, ennuyé, ne sachant plus quoi faire, quelle décision il fallait adopter.

Enfin, il se décida. Mieux valait en finir tout de suite, ne pas attendre davantage, et puisqu'il lui était impossible d'esquiver l'insupportable entretien avec l'ennuyeux bonhomme, inutile de perdre du temps en attermoie-ments, en hésitations.

— Je vais le recevoir, dit-il, mais cette fois je lui parlerai carrément, et je pense qu'ensuite il me laissera tranquille.

Il consulta rapidement sa montre :

— Quatre heures... J'ai une visite à cinq heures, je crois...

— Oui, répondit la vieille dame : une jeune fille qui a eu un accident d'automobile et qui, depuis cette époque, est restée paralysée... la moelle épinière... Encore une que tu vas guérir, mon grand !

— Ma pauvre tante, tu crois donc que je fais des miracles?... Hélas ! ce serait trop beau... Le corps humain est si complexe, il possède de si curieuses réactions... Enfin, nous verrons. Pauvre petite, je tenterai l'impossible.

— Comme toujours.

— C'est mon métier et c'est mon devoir, ma tante... Et puis, c'est passionnant... Légèrement plus passionnant que de recevoir M. Bouchonnier. Préviens-le : plus il viendra vite, plus tôt il partira...

Trois minutes plus tard, sanglé dans un costume trop clair qui le faisait paraître encore plus gros, la chemise de soie ornée d'une cravate que trouait une énorme perle, une fleur ridicule à sa boutonnière, un pantalon au pli impeccable dont l'extrémité se cassait sur des bottines jaunes aux épaisses semelles, le visage hilare et luisant, il entra, s'avancait, sûr de lui, la main tendue en familier qui ne se gêne pas, qui pénètre dans une maison amie avec la même désinvolture que s'il se trouvait dans son propre logis.

— Très content de vous voir, cher docteur. Beaucoup de choses à vous dire... Allez bien ? Bonne santé?... Parbleu, c'est évident : vous vous soignez vous-même !...

Peut-être parce qu'il trouvait cela élégant, ou qu'en agissant de la sorte il s'imaginait faire preuve de distinction, il avait la manie de ne point achever ses phrases, de s'exprimer en une sorte de jargon télégraphique.

— Etes pressé ? Serai bref... J'ai pourtant à vous parler sérieusement. Extrêmement important... Proposition à vous faire...

— Je suis très pris en ce moment... Si c'est pour une invitation...

— Pas question, cher docteur, pas question... C'est une affaire que je viens vous proposer. Je suis riche ; il y a sept ans, j'ai gagné le gros lot à la Loterie Natio-

nale... Coup de chance inespéré... Cinq millions. Les gagner, c'est bien; les garder, c'est mieux; les faire fructifier, c'est parfait... Les ai fait fructifier... Papa Bouchonnier n'est pas un imbécile, on lui rend cette justice...

— Je suis persuadé que vous avez un sens très aigu des affaires, interrompit Cartelet, qui ne comprenait pas où voulait en venir son interlocuteur; mais en quoi...

L'autre lui coupa la parole :

— J'ai l'air, comme ça, de bavarder, de prononcer des paroles inutiles : erreur !... Dois commencer par le commencement, excellente méthode qui m'a toujours réussi. Vous disais donc..., ah ! oui ! Papa Bouchonnier est très riche, gros compte en banque, commandite plusieurs affaires, spéculations heureuses, du flair... Monsieur intéressant, coté sur la place de Paris... D'autre part, vous êtes un médecin de valeur..., si, si, ne protestez pas !... Vous avez guéri Thérèse... L'avenir est à vous, car vous êtes jeune. Vous soignez des maladies de la moelle épinière, enfin ce qui se trouve dans la colonne vertébrale, c'est bien cela ?

— Exact, répliqua Cartelet, en adoptant malgré lui le style elliptique de son interlocuteur.

— Les malades, pendant leur traitement, doivent rester étendus, couchés... — me rappelle Thérèse — durant un ou deux mois, quelquefois trois. Pendant que vous les soignez, ils restent chez eux... Gênant pour les autres, insupportable d'avoir un malade dans son appartement; ou alors ils vont dans une clinique... Jusqu'à présent, mon raisonnement est limpide. Bon, je continue... Je me suis dit : pourquoi le docteur Cartelet n'aurait-il pas une clinique à lui, spécialement réservée aux malades qu'il traiterait ? Logique et astucieux ? Cette clinique, je la fonde, je la commandite...

Cette fois, le médecin parut intéressé. Une clinique ! D'abord, il éprouvait une fierté naturelle à la pensée de cette maison de santé uniquement réservée à sa clientèle, où l'on appliquerait son traitement, et puis, quelle perte de temps n'éviterait-il pas alors, lui qui était obligé de courir à droite et à gauche pour visiter ses malades, quand ceux-ci se trouveraient réunis sous le même toit !

Bouchonnier esquissa un petit sourire satisfait d'homme qui a vu juste, qui ne s'est pas trompé dans ses prévisions, et, croisant les jambes l'une sur l'autre,

agitant le bout de son pied en une sorte de frémissement joyeux, il se félicitait intérieurement de sa perspicacité devant le spectacle de son interlocuteur, qui jusqu'à présent l'avait écouté d'une oreille distraite, peut-être même en pensant à autre chose, et qui, tout à coup, visiblement se réveillait, sortait de sa léthargie, trouvait que la conversation valait bien la peine qu'on s'y intéressât.

— Pas mal, cette proposition, dit le gros homme, après un instant de silence. Quelle est votre opinion? Avis favorable? On vote des félicitations au bon papa Bouchonnier?

Pourtant, un scrupule commençait à se lever dans l'esprit de Cartelet. Le gros homme n'avait-il pas l'intention, en fondant cette clinique, de réaliser une fructueuse opération pécuniaire, n'espérait-il pas obliger les malades à payer de grosses notes, n'obéissait-il pas à un vilain calcul en prévoyant que les malchanceux, devant l'espoir d'une guérison, se saigneraient aux quatre veines, donneraient jusqu'à leur dernier billet pour recouvrer la santé, ne pas demeurer éternellement étendus dans l'effroyable immobilité du lit de souffrance ou de la chaise longue épuisante?

— Avis favorable, répéta le docteur d'une voix calme. Mais il faudrait approfondir la question.

— Parbleu! papa Bouchonnier n'est pas un nouveau-né! D'abord, l'immeuble... Un en vue à Neuilly, avenue du Roule. Ai une option.

— Il est un point que je considère comme très important et sur lequel j'aimerais attirer votre attention, dit Cartelet, qui poursuivait son idée.

— Parfait. J'écoute.

— Il s'agit du prix...

— De l'immeuble?

— Non, du prix que paieront les malades. Je ne voudrais pas d'un tarif prohibitif.

Et le médecin, qui s'attendait à des objections, fut tout éberlué, n'en crut pas ses oreilles, quand il entendit son interlocuteur lui répondre :

— Mais je pense bien que le tarif ne doit pas être trop élevé! Et même j'ai envisagé quelque chose de mieux — de plus moral, dirai-je. — Deux immeubles sont prévus : un pour malades chic, prix chers ; un autre pour malades purée, prix doux, très doux. Logique... et juste.

Puis, comme pour tranquilliser définitivement le doc-

teur Cartelet et en finir avec une question qui ne présentait aucune difficulté, le gros homme décréta en manière de conclusion :

— D'ailleurs, très simple : c'est vous qui fixerez les prix ; moi, je ne m'en mêle pas.

Le médecin se reprocha le jugement un peu sévère qu'il avait porté jusqu'à ce jour sur M. Bouchonnier. Un homme vulgaire, certes, et qui sentait d'une lieue le parvenu, mais au fond un brave cœur, sous une écorce trompeuse.

— Résumons, dit le futur commanditaire, en s'étalant de façon plus confortable encore dans son fauteuil.

Brusquement, il demanda :

— Vous permettez que je fume ?

Sans attendre la réponse, il sortit un étui en or de sa poche, le tendit au médecin qui refusa d'un geste, choisit une cigarette, l'alluma et reprit :

— Donc, je fonde une clinique. Question financière me regarde. Les prix, c'est votre affaire. Dans deux mois, tout sera prêt. D'accord ?

— Mais oui...

— Une condition, à présent, j'en pose une condition.

Le médecin leva la tête.

— Quelle condition ? demanda-t-il, un peu surpris et vaguement inquiet.

— Voici : vous épousez ma fille.

Cartelet fut tellement étonné que, durant une ou deux secondes, il demeura bouche bée, sans prononcer une parole ; puis, à la façon de quelqu'un qui n'a pas compris ou qui pensait à autre chose, il demanda :

— Pardon... Vous dites ?

L'autre, très naturellement, répéta :

— Je vous demande d'épouser ma fille Thérèse.

Comme si la phrase n'était pas encore assez claire, il expliqua :

— Oui, je voudrais que vous deveniez mon gendre...

Le médecin, que la stupeur tenait encore à la gorge, ne put que répliquer :

— Mais voyons, c'est une plaisanterie, une farce...

— Pas le moins du monde, ... suis très sérieux. Je m'excuse. Je sais : le protocole exige que la demande soit faite du côté du jeune homme... Me moque éperdument des convenances ! Suis un homme qui va droit au but. Ma fille Thérèse m'a dit qu'elle vous aimait...

— Mais enfin, Monsieur, M^{lle} Bouchonnier...

— Oui, elle veut devenir la femme d'un homme intel-

ligent, d'un médecin célèbre, d'une personnalité, comme elle dit. Ai bien essayé de la raisonner, elle a insisté. Les désirs de Thérèse sont des ordres pour moi... J'aime ma fille, vous comprenez...

— Je comprends parfaitement, et ce sentiment vous honore; mais enfin, vous conviendrez...

— Thérèse, durant sa maladie, est tombée amoureuse de vous. D'ailleurs, vous n'aurez pas à le regretter. Ma fille n'est peut-être pas très jolie, mais elle est intelligente; du reste, comme elle vous a choisi, vous ne pouvez guère dire le contraire. Elle vous rendra heureux. Elle est riche; trois, quatre ou cinq millions? A volonté... Vous choisissez cinq? Farceur! Eh bien! c'est d'accord: cinq millions, ma fille, une maison de santé... Heureux veinard! C'est d'accord, topez là!

Cette fois, Cartelet avait recouvré son sang-froid. Durant que le gros homme palabrait d'une voix commune et grasseyante, le médecin avait préparé sa réponse.

Avec courtoisie, mais sur un ton froid et tranchant, avec l'intonation de quelqu'un bien décidé à parler et à qui personne n'imposera silence, il répliqua :

— Cher Monsieur, vous dirai-je que je suis un peu surpris de la condition que vous avez la prétention de m'imposer? Les affaires et les sentiments sont deux choses qui gagnent à ne pas être mêlées. Je suis extrêmement flatté que mademoiselle votre fille ait pensé à moi...

— On dit toujours ça..., bougonna le gros homme entre ses dents.

Affectant de n'avoir pas entendu l'interruption, Cartelet continua :

— ... Mais, croyez-moi : d'abord je n'ai pas encore envisagé l'éventualité de me marier; ensuite, j'estime que le fait de conduire une femme à la mairie et à l'église constitue un acte grave, important, auquel il importe de réfléchir; enfin je n'ai pas l'impression que je rendrais heureuse mademoiselle votre fille, et je suis convaincu que, de son côté...

— En résumé, tout ça, c'est des phrases, des boniments, des politesses pour me faire comprendre que ma fille ne vous plaît pas et que je dois m'adresser ailleurs?

— Mon Dieu, Monsieur, répliqua Cartelet avec un sourire, car à présent il commençait à trouver l'aventure assez comique, je crois que votre conclusion est

exacte. Remarquez, encore une fois, que je suis extrêmement flatté.

— Mais oui, mais oui, vous l'avez déjà dit... C'est entendu : vous êtes ravi, vous êtes ivre de joie, vous dansez comme un petit fou, mais vous m'envoyez promener. Mais, nom d'un chien ! qu'est-ce qu'elle vous a fait, ma pauvre Thérèse?...

— Rien du tout, Monsieur, mais cela ne me paraît pas suffisant pour l'épouser.

Et, redevenant subitement grave :

— Voyez-vous, je ne sais pas si je me marierai un jour, mais enfin, si ce jour-là devait arriver, celle qui sera ma femme, je l'aurai choisie moi-même. Elle me plaira, non seulement à cause de sa taille, de son visage, de la couleur de ses yeux, de son sourire qui découvrira des dents blanches, mais aussi et surtout peut-être parce qu'elle aura les qualités du cœur que je désire trouver chez celle qui sera ma compagne pour la vie... Jusqu'à présent, je n'y avais jamais songé, mais puisqu'aujourd'hui vous abordez ce sujet, je suis certain de ceci : pour passer toute son existence avec une femme, pour la retrouver chaque soir, partager avec elle ses joies, ses ennuis, pour lui donner toute sa confiance comme à l'épouse et à la mère de ses enfants, il faut beaucoup d'amour, beaucoup de tendresse, beaucoup d'estime...

— Je n'ai jamais prétendu le contraire, mais qui donc vous empêche d'éprouver pour Thérèse, quand elle sera votre femme, beaucoup d'amour, beaucoup de tendresse, beaucoup d'estime, comme vous dites?

— Non, je vous assure, Monsieur, qu'il est vain de continuer à envisager une impossibilité... D'ailleurs, je suis un peu pressé et je vous demanderai la permission de...

C'était un congé en règle. Il devenait inutile d'insister, de continuer plus avant une conversation stérile. D'un geste nerveux, M. Bouchonnier jeta dans la cheminée le reste de sa cigarette. Il se leva. Son visage s'était métamorphosé. Une expression rageuse et dure marquait ses traits, les ravinaient de rides profondes. On sentait que pour lui ce refus, auquel il était si loin de s'attendre, le heurtait, le frappait comme d'un choc brutal. Sans doute songeait-il à sa fille à qui il avait dû promettre de revenir avec une bonne nouvelle. Mais son orgueil blessé devait aussi lui causer une douleur cuisante. Certainement il ne comprenait pas l'attitude

de Cartelet qui ne s'inclinait pas devant l'argent, que la perspective de plusieurs millions laissait aussi indifférent que l'aboïement d'un chien derrière une grille.

Pour la forme, il tenta une dernière offensive, mais on devinait bien que lui-même ne conservait plus le moindre espoir, considérait la partie comme perdue.

— Alors, vraiment, vous avez bien réfléchi, docteur?

— Oui, monsieur Bouchonnier, et, croyez-moi, l'union que vous aviez projetée ne serait pas plus profitable à mademoiselle votre fille qu'à moi-même!

Cartelet s'était levé pour faire comprendre à son interlocuteur qu'il considérait l'entretien comme terminé.

Alors le gros homme, furieux, laissa échapper la colère qu'il avait grand'peine à maîtriser depuis quelques minutes :

— C'est bien, je n'insiste plus... Peut-être un jour..., mais ce sera trop tard... Stupide de laisser passer une bonne occasion..., grotesque, absolument grotesque! Je vous apportais le bonheur, l'argent.

— Mais je ne tiens pas à l'argent.

— Vous le méprisez... Ce n'est pas si facile à gagner, même à la Loterie Nationale! Essayez donc un peu, pour voir!...

Et, brusquement, après avoir remis son chapeau d'un geste nerveux, il partit, sans même saluer Cartelet, en faisant claquer la porte.

Demeuré seul, le docteur resta un instant immobile, avec sur les lèvres un vague sourire de pitié et d'ironie.

— Me marier avec M^{lle} Bouchonnier! murmura-t-il.

Jamais l'idée de donner son nom à une jeune fille ne lui était encore venue. Jusqu'à présent, il n'avait pensé qu'à son travail, qu'à ses recherches, qu'à ses malades. Pour lui, la médecine ne constituait pas un métier, une façon comme une autre de gagner sa vie, mais surtout un sacerdoce. Il était fier de se pencher sur la douleur humaine pour la juguler, la vaincre, et quand un malade guéri venait le remercier, il recevait alors la plus belle des récompenses.

Et pour la première fois de sa vie, dans le silence de son cabinet de travail, la pensée lui vint qu'il pourrait, lui aussi, comme les autres, fonder un foyer...

Machinalement, il fit trois pas et se regarda dans la glace.

Certes, il ne ressemblait pas à un jeune premier de cinéma, le beau garçon un peu bellâtre qui, durant les

derniers vingt mètres du film, presse contre sa poitrine l'héroïne et lui sourit en un premier plan habilement éclairé ; mais son visage intelligent, au front large d'intellectuel, n'était pas désagréable à regarder. Brusquement il se mit à rire silencieusement, un peu honteux tout de même. Lui, un médecin, un savant, en train de faire le joli cœur, de prendre des poses avantageuses, d'interroger le miroir et perdant son temps afin de savoir s'il avait le nez droit, le menton carré, les yeux bleus ou noirs !...

Il revint s'asseoir à son bureau.

« Il faudra que je raconte la visite de M. Bouchonnier à ma tante : cela l'amusera beaucoup », pensa-t-il, tout en préparant de grandes mains de papier pour écrire son article.

Il n'avait pas même tracé une vingtaine de lignes que parut M^{me} Leclerc.

— Roland, dit-elle, tu n'oublies pas ton rendez-vous ?

— Sapristi ! c'est vrai : une jeune fille...

— Oui... Et ce bon M. Bouchonnier ne t'a pas tenu trop longtemps ?

— Oh ! si vous saviez ce qu'il était venu me demander ! Mais vous ne le devinerez jamais.

Et comme la vieille dame avouait son ignorance et regardait avec des yeux interrogateurs son neveu, celui-ci lui conta l'entretien qu'il avait eu avec son visiteur.

— Ah ! ça, par exemple !... s'exclama-t-elle en riant. Tu mérites mieux, mon petit Roland.

— Je ne crois pas, du reste, que j'aie l'intention de me marier.

— Ça, on ne sait jamais ; il ne faut pas dire : « Fontaine... » Sapristi ! tu vas être en retard ! s'écria-t-elle après avoir regardé sa montre. J'ai vu le père de la jeune fille que tu vas examiner : un homme charmant, et qui a tant de peine de la savoir immobilisée !

— Je ferai mon possible, tu le sais bien. Je la soignerai, peut-être Dieu la guérira-t-Il...

Il mit un peu d'ordre sur son bureau.

— Allons, je pars...

Il embrassa sa tante, puis, au moment de franchir le seuil de son cabinet de travail :

— Comment s'appelle ma jeune malade ?

— Lydia de Molève.

V

Assis à la terrasse d'un café des Champs-Élysées, dans la douceur de cette après-midi finissant d'un mois de septembre encore tiède, Serge Villardon fumait une cigarette devant le verre de citronnade qu'il venait d'achever. D'un œil amusé, il contemplait le spectacle qui s'offrait à ses regards : les badauds qui déambulaient lentement, tout à la flânerie d'une promenade agréable dans cette avenue qui n'a pas sa pareille au monde ; les passants qui se hâtaient, l'esprit taraudé à la pensée d'arriver en retard à quelque rendez-vous ; les femmes vêtues de couleurs claires et qui prolongeaient leur présence par un sillage de parfum. Plus loin, sur la chaussée, les automobiles, les taxis, les autobus se succédaient en un sourd grondement de tonnerre, et, sous l'Arc de Triomphe que le jeune homme apercevait à sa gauche, le soleil déclinant s'apprêtait à mourir en une grandiose agonie pourpre.

Et cette joie de vivre, cette ambiance de gaité, cette atmosphère parisienne, cette vision impressionnante et jusqu'à la discrète pâleur bleue d'un beau ciel d'Ile-de-France, tout cela Serge le savourait comme un spectacle jamais vu, le dégustait de ses regards curieux et chercheurs, le humait de ses narines gourmandes.

Vraiment, en cette minute, tout enchaîné de bien-être, il ne regrettait plus ses années d'exil, puisqu'en retrouvant son pays natal il éprouvait une telle sensation de joie, puisqu'il lui semblait qu'un sang nouveau inondait ses veines.

A cette heure, sur le tableau noir de sa mémoire, tous les souvenirs pénibles étaient effacés... Loin, bien loin, enfoui à jamais dans les brumes du passé, son départ pour l'Indochine, un morne matin de novembre, sous la tristesse d'un ciel où il semblait que la neige, amassée en gros nuages jaunes, se fût déjà salie avant d'être tombée... Oubliés les jours pénibles d'un travail harassant dans un pays hostile, le regret poignant qui brusquement monte au cœur, du pays natal, de tout ce qu'on

a laissé, là-bas, de l'autre côté de l'eau, et que, peut-être, jamais plus on ne reverra... Comme il est tonique, l'air de la patrie, et comme il nettoie de son grand souffle sain et vivifiant les miasmes délétères qui stagnent dans le cerveau ou intoxiquent le cœur !

Un instant, la pensée de Villardon s'en fut vers les camarades qu'il avait quittés trois semaines auparavant : Robert Listrac, avec sa voix de stentor et si brave cœur, en dépit d'une apparence bourrue ; Philippe Dumière, plus fin, plus intelligent, et avec qui le jeune homme avait si souvent bavardé, dans la moiteur des nuits torrides, quand la chaleur tient ouverts des yeux que le sommeil voudrait clore.

« Diable ! pensa subitement Villardon, il ne faut pas que j'arrive en retard chez mes cousins ! »

Il regarda sa montre : sept heures ; il était temps de partir, d'autant que les Bellecourt, chez lesquels il allait dîner, se mettaient à table à la demie exactement.

Il était heureux de revoir ses cousins, les seuls parents qui lui restassent... Le matin même, débarquant sur le quai de la gare, après une nuit passée en chemin de fer, il s'était mis en quête d'un hôtel qui ne fût pas trop onéreux, et tout de suite après il avait cherché dans l'annuaire le numéro de téléphone des Bellecourt, pour leur annoncer son arrivée dans la capitale.

Et, spontanément, avec des éclats joyeux dans la voix qui disaient leur joie, le vieux ménage avait déclaré ne pas vouloir attendre, même vingt-quatre heures, le plaisir d'embrasser le voyageur :

— Tu viendras dîner ce soir... Si, mon petit Serge : cela nous fera tant plaisir ! Tu n'es pas trop fatigué?... Tu n'as pas mauvaise mine?...

Et, s'adressant à son mari, qui, sans doute, avait dû entrer dans la pièce alors qu'elle parlait, elle s'était écriée :

— Emile ! Emile ! C'est Serge Villardon qui arrive d'Indochine !... Il vient passer six mois de vacances en Europe. Tu vas lui dire bonjour...

— Je pense bien ! Passe-moi l'appareil... Comment vas-tu, mon grand ? Ah ! tu sais, cela me fait un rude plaisir, à moi aussi, de te savoir de retour ! Tu as dû passer de vilains quarts d'heure... Enfin, tu es satisfait. Ton foie ne va pas mal ; on dit que, dans les colonies, il faut surveiller son foie. Tu ne comptes pas aller à Vichy?... Non, tout va bien de ce côté... Ah ! oui, tu as été prudent ; on ne l'est jamais trop... Tu n'as pas bu

d'alcool,... c'est sage. Oui... J'ai justement un de mes amis qui était en Indochine, tu l'as peut-être connu. Il est vrai que, l'Indochine, c'est grand : il suffit de regarder une carte... Eh bien! cet ami, un garçon charmant, d'ailleurs, a eu toutes sortes d'ennuis... Mais je te conterai cela pendant le repas, car il est bien entendu que tu viens dîner... Oh! ça, ta cousine et moi, nous y tenons absolument,... absolument!... Tu n'as pas de régime spécial,... non?... car autrement il faudrait le dire. Non?... Alors c'est entendu, mon grand. A tout à l'heure!...

En raccrochant l'appareil, Serge n'avait pu retenir un sourire.

Un rapide coup de téléphone, quelques phrases échangées, et tout de suite il avait retrouvé son cousin tel qu'il le gardait en sa mémoire, comme si les quatre années écoulées se fussent trouvées impuissantes à faire sentir leur poids. La même voix précise, la même intonation calme du monsieur qui ne se presse guère, la même impression d'écouter un bon bourgeois qui, fortune faite, s'en ira, en une belle propriété, chauffer ses rhumatismes au soleil du Midi...

Et prudent, avec cela, un peu pusillanime, vaguement douillet, toujours enclin à consulter un médecin, au moindre symptôme anormal, ayant horreur des audacieux, des risque-tout qui engagent de chanceuses parties, qui brûlent la fameuse chandelle par les deux bouts.

Mais aussi brave cœur, généreux et incapable du moindre ressentiment.

Serge n'avait pas oublié l'attitude du brave homme quand, moitié pour rendre service, moitié dans l'espoir d'acquérir un fructueux bénéfice, il avait engagé une somme d'argent importante dans l'affaire de M. Villardon père.

— C'est entendu, si cela peut l'aider et si, d'autre part, on peut espérer gagner une belle somme.

Et, deux ans plus tard, lors de la débâcle, quand, de ses yeux désillés, il avait brusquement contemplé l'étendue de la catastrophe, compris que, de son argent éparpillé à droite et à gauche, il ne restait plus un sou vaillant, il s'était contenté de dire à son parent, désespéré devant la faillite imminente :

— Somme toute, je suis nettoyé...

Quand le scandale de la fausse traite-avait éclaté, au lieu d'accabler le coupable, de le vouer aux gémonies,

il s'était ingénié à le défendre, à lui chercher des excuses.

Non, Serge n'avait pas oublié...

Ils achevaient de dîner dans la salle à manger rustique, aux murs tendus de cretonne, aux meubles normands, car les Bellecourt, qui habitaient un petit pavillon à l'extrémité de Neuilly, s'étaient plu à décorer leur intérieur comme s'il se fût agi d'une maison de campagne élevée loin de Paris, ou d'une villa dressant sa claire façade à deux pas de la mer, sur quelque plage du littoral de la Manche.

La glace terminée, on vidait les coupes, le maître de la maison ayant voulu que la présence de bouteilles de champagne donnât au repas un petit air de fête, symbolisât en quelque sorte le retour de l'enfant prodigue. Serge achevait de parler de l'Indochine. Pendant le dîner, il avait raconté son voyage, donné des détails sur sa façon de vivre là-bas, dans ce pays perdu si loin de la France, évoqué l'atmosphère mystérieuse, angoissante de la forêt vierge, les mœurs des indigènes à peau de safran, et les coups de cafard qui parfois, brusquement, montent à la tête et heurtent le cerveau de grands coups douloureux...

Peut-être la joie de retrouver ses parents, peut-être le champagne aux vapeurs stimulantes, mais jamais le jeune homme ne s'était montré plus brillant causeur. Tout ce qu'il avait vu, senti, il le montrait véritablement, le rendait vivant, présent, et M. Bellecourt, prodigieusement intéressé, regardait avec des yeux admiratifs ce cousin qui, du jour au lendemain, rompant avec le passé, s'était éloigné de son pays pour s'exiler en une contrée perdue. Et lui — brave homme un peu timoré qui prévoyait six mois à l'avance la date à laquelle il partirait en vacances, qui s'affolait devant les ennuis imprévisibles de la vie quotidienne — n'en revenait pas à la pensée des aventures vécues par ce garçon qu'il avait connu si petit, « avec de belles boucles blondes, tu te souviens, Amélie? » disait-il à sa femme.

Puis, pour prendre le café et les liqueurs, on passa au salon.

— Eh bien! moi, dit M. Bellecourt en tendant le sucrier à son cousin, je vais t'apprendre une nouvelle qui va t'étonner : à présent, j'écris.

— Comment ça? interrogea Serge, qui ne comprenait pas.

— Tu sais qu'après..., enfin, quand mes revenus se sont trouvés diminués, il a bien fallu que je songe à gagner quelque argent. Les affaires?... Tu comprends, je me méfiais un peu... D'un autre côté, je ne suis plus tout jeune... Où trouver une situation pour un vieux bonhomme comme moi? Le problème était difficile à résoudre.

Et, pas fâché, lui non plus, de placer sa petite anecdote, de jouer un rôle de premier plan, il expliqua l'idée qu'il avait eue, un beau matin, d'aller voir un de ses amis, éditeur de livraisons populaires, et de lui montrer certains mystérieux manuscrits. Car, pour se distraire, Emile Bellecourt, depuis déjà longtemps, écrivait de petits romans d'aventures. Evidemment, il ne s'agissait pas de chefs-d'œuvre, et l'auteur, tout le premier, se plaisait à reconnaître l'invraisemblance du fond et la faiblesse de la forme; mais enfin le fait était là : l'éditeur, au lieu de se moquer de lui ou de prononcer quelques-unes de ces formules de politesse qui précèdent un refus courtois, avait lu avec intérêt les œuvres soumises à son appréciation et acceptait d'en publier deux. Sans doute l'essai avait-il été concluant, puisque l'éditeur lui-même, six mois plus tard, faisait appel à Bellecourt pour écrire, cette fois, *les Exploits d'un Cow-Boy*, ces récits devant paraître hebdomadairement en fascicules à zéro franc cinquante.

— Les voici.

Et, triomphalement, l'auteur étalait sur la table une série de publications violemment illustrées d'une gravure agressive.

Au hasard, Serge lut quelques titres : *Jim Walter et le Chef huron*, *la Revanche du Visage pâle*, *Au Poteau de torture*, *les Outlaws du Missouri*, *Jim Walter et la Reine des Comanches*, *le Ranch perdu de la Vallée noire...*

Curieux, le jeune homme parcourut quelques lignes, et tout de suite ne put réprimer un sourire. C'était amusant de penser que son brave homme de cousin, si placide, si paisible, si douillettement blotti au coin de son feu, écrivait le plus sérieusement du monde ces histoires dramatiques où l'on se battait à chaque page, où l'on déployait des trésors d'héroïsme, où le claquement sec des carabines alternait avec le sifflement inquiétant des flèches indiennes.

— Il faudra m'en dédicacer quelques-unes, dit Serge en désignant les publications.

— Je pense bien ! répliqua l'auteur, moitié flatté, moitié ironique.

Et, gravement, il sortit son stylo.

M^{me} Bellecourt s'était retirée, et à présent, dans le calme de la soirée qui se prolongeait, les deux hommes fumaient des cigarettes en bavardant. Ce fut alors que, profitant d'un instant de silence, Serge demanda :

— M. de Molève est toujours à Albi ? Je vais aller lui rendre une petite visite.

Brusquement le ton du jeune homme s'était durci. Son cousin leva la tête et pinça légèrement les lèvres.

— Je crois qu'il est souvent à Paris. Je ne le vois plus depuis..., mais j'ai entendu parler de lui par un ami de son secrétaire, un jeune écrivain que je rencontre parfois chez mon éditeur.

Puis, après quelques secondes d'hésitation :

— Tu désires le voir ?

— Oui, pour lui rendre une partie de la somme... Et puis... nous avons à bavarder.

Visiblement, M. Bellecourt aurait préféré que l'on évitât ce sujet de conversation. Pourquoi remuer ce passé, évoquer les heures douloureuses de l'autrefois ? Pourtant il préféra aborder de front la difficulté :

— Écoute, mon petit Serge... Tu sais l'affection que j'ai pour toi, eh bien ! laisse-moi te le dire avec toute ma sincérité : tu es injuste. Tu en veux à M. de Molève ? Pourquoi ? Ton père lui a fait perdre plus de six cent mille francs...

— Six cent trente mille, rectifia l'autre d'une voix sèche.

— Et en plus il y eut cette histoire de chèque. M. de Molève a refusé de porter plainte.

— En quoi aurait-il été plus avancé s'il avait écrit au procureur ? Mon père n'avait plus un sou... On ne tond pas un œuf !

— Tout de même, beaucoup d'autres, à sa place, n'auraient pas agi comme lui.

— Enfin, lorsque, quatre mois avant la débâcle, papa lui a demandé un prêt d'argent...

— Mais, Serge, à ce moment-là, il est évident que la partie était depuis longtemps perdue... Et puis, il faut être raisonnable : M. de Molève n'avait peut-être pas un million à sa disposition.

— Tout aurait pu être sauvé à ce moment-là.

— Mais tu t'illusionnes, mon pauvre petit ! Ton père,

déjà fatigué, malade, était absolument incapable de fournir l'effort nécessaire. L'argent prêté par M. de Molève aurait été perdu comme le reste. D'ailleurs, il l'a compris tout de suite : voilà la raison de son refus... C'est l'évidence même.

Serge serra nerveusement ses poings :

— Mais alors pourquoi, deux ans avant le drame, M. de Molève avait-il offert une commandite,... pourquoi? Car c'est un fait que vous connaissez aussi bien que moi. Je suis convaincu que si papa n'a pas essayé de trouver plus tôt de l'argent, c'est parce qu'il pensait que la proposition tenait toujours. Et ce refus, auquel mon père était si loin de s'attendre, lui a porté un tel coup qu'il en est mort.

M. Bellecourt leva les bras au ciel :

— Mais c'est de la folie! Tu es injuste : ton père est mort, épuisé par trop d'efforts infructueux, peut-être aussi à cause du chèque... Quelle affreuse histoire!

Sans répondre, Serge haussa les épaules. Son visage s'était couvert d'une pâleur cireuse, ses lèvres se crispèrent en un mauvais rictus, et dans ses yeux, devenus soudain durs et perçants, brillaient comme des lueurs bleuâtres d'alcool...

Et le vieil homme qui l'observait à la dérobée éprouva une peine infinie devant la brutale métamorphose de son parent. Certes, il ne manquait pas d'allure et dénotait une âme mâle et forte, un cœur haut placé, le geste de ce jeune homme s'efforçant de racheter la faute de son père et brusquement, du jour au lendemain, s'exilant, quittant son pays pour s'adonner à un labeur épuisant, afin de solder une dette qu'il n'avait pas contractée.

Mais combien lourde cette rançon du devoir, et comme les heures douloureuses passées là-bas, presque aux antipodes, avaient marqué Serge d'une empreinte ineffaçable!

Physiquement, bien qu'il eût vieilli, il demeurait le bel athlète d'autrefois, toujours solide, vaillant, et le climat colonial n'avait pas mordu sur ce corps résistant et sain; mais, au moral, on devinait la rancune de l'homme qui a souffert, une sorte d'ironie douloureuse et le mortel désenchantement de ceux qui n'espèrent plus.

Et M. Bellecourt pensait avoir fait preuve de beaucoup de naïveté quand, lors de l'arrivée de son cousin, il s'était réjoui de le voir souriant, heureux de vivre, de profiter des vacances!

Une attitude de commande, bien sûr, un masque dont, par politesse, il s'était affublé et que dix minutes de conversation avaient suffi à arracher, à jeter bas.

— Mon petit Serge, dit-il, en prenant affectueusement la main du jeune homme, peut-être serait-il préférable que tu ne revoies plus M. de Molève... Veux-tu que je me charge de lui remettre...

Mais il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Son parent l'interrompait brutalement :

— Ah ! ça non, par exemple ! Là-bas, dans ma forêt vierge, quand je me sentais à bout de force, savez-vous ce qui me donnait la force de résister, ce qui me dopait d'un semblant d'énergie ? C'était la pensée de revoir M. de Molève, de lui prouver que je ne suis pas un voleur, comme il l'a prétendu.

— Jamais, tu entends bien, jamais il n'a mis en cause ton honorabilité. Je te le répète, je t'en donne ma parole d'honneur ! Je sais, il y eut à l'époque des racontars, mais c'est absurde, et tu n'ignores pas que les gens sont bêtes et méchants... Des bruits, des ragots, mais pas un mot qui ne fût un ignoble mensonge. Tu peux me croire...

— Non ! je ne vous crois pas !

La phrase avait claqué, sèche, brutale, tranchante.

— Tu es injuste, Serge...

Celui-ci leva les yeux sur M. Bellecourt et, sur un ton plus calme, cette fois :

— Excusez-moi, je m'emporte... Oui, je suis changé, à présent... mais je vous aime bien...

— Ecoute, dit le vieil homme, il me vient une idée. Tu es trop seul : durant ton séjour à Paris, tu vas venir habiter avec nous ici. Cela fera plaisir à ta cousine et à moi.

Et, désireux de mettre une note de gaieté, il ajouta :

— Tu feras ce qu'il te plaira. Tu sortiras, tu rentreras à ta guise, et, sois tranquille, je ne t'obligerai pas à lire mes œuvres, à apprendre par cœur les aventures de Jim Walter, le roi des cow-boys !

— Mais j'aurais peur de vous déranger, de vous ennuyer... Je suis en vacances pendant six mois...

— Tu plaisantes, mon garçon ! Alors, nous sommes d'accord ? Et puis, pour M. de Molève, tu feras ce que tu voudras... D'ailleurs, le pauvre, il n'a pas eu de chance.

— Pourquoi ? demanda Serge. Je ne suis au courant de rien. Il y a quatre ans que je suis sans nouvelles. Il

n'y a qu'à ma cousine et à vous que j'ai écrit quelquefois.

— Tu ne nous a pas beaucoup gâtés, d'ailleurs... Enfin, c'est vrai que tu ne sais pas... Sa fille...

— M^{lle} de Molève?

— Oui, sa fille, à la suite d'un épouvantable accident d'auto, est demeurée paralysée. Elle suit, paraît-il, un traitement, mais...

De nouveau, le jeune homme était devenu pâle. Machinalement, il passa la main sur son front.

— Il avait deux filles, je crois me souvenir : Michèle, la plus jeune, et Lydia, l'aînée... Laquelle?

— L'aînée, Lydia...

Et, tout à coup, comme il parcourait du regard un feuillet qu'il venait de trouver sur une petite table, M. Bellecourt s'écria :

— Sapristi de sapristi ! ta cousine a fait une jolie bourde ! Hier, avant de porter mon manuscrit à l'imprimerie, je lui avais demandé de terminer le chapitre. Elle s'est trompée : elle a tué le chef des Peaux-Rouges ! C'est absurde, il ne faut pas qu'il disparaisse, j'ai besoin de lui : c'est l'ami de Jim Walter !

Et, consterné, il relisait la phrase à haute voix :

— « Le Bison-Velu, le vieux chef huron, chancela, tomba... Cette fois il était mort, ... bien mort... »

Puis, après un court silence, il dit ironiquement, en manière de consolation :

— La semaine prochaine, je commencerai ainsi : « Certes, il était mort, mais pas tout à fait cependant... »

Serge, indifférent au décès prématuré du chef huron, n'écoutait plus ; son esprit était en proie à une profonde douleur, et, la main sur sa poitrine, il semblait vouloir apaiser son cœur qui battait à coups redoublés et douloureux.

VI

Bien qu'il affectât de se montrer souriant, de plaisanter, de conserver vis-à-vis de sa femme et de ses enfants un optimisme de commande, M. de Molève ne parvenait pas toujours, en dépit de ses efforts, à tenir son rôle, à cacher l'inquiétude et la fatigue qui l'assaillaient et l'opprimaient.

Après avoir acquis l'absolue certitude, par de nombreux renseignements puisés aux meilleures sources, que ce docteur Cartelet n'était ni un charlatan désireux par tous les moyens de gagner de l'argent, ni un utopiste s'attaquant à des problèmes insolubles, il avait fallu que le père décidât sa fille à envisager une fois de plus l'éventualité d'un nouveau traitement.

Lasse, trop souvent leurrée de fallacieux espoirs, se refusant à envisager même la perspective lointaine d'une guérison, désireuse seulement qu'on la laissât, qu'on ne l'importunât pas davantage, Lydia avait supplié M. de Molève de ne pas tenter une nouvelle expérience dont le résultat, une fois de plus, s'avérerait décevant.

Il avait fallu batailler, insister, revenir à la charge, appeler l'abbé Herpin à la rescousse, pour que la jeune fille, fatiguée de la lutte, de résister, consentit enfin, un beau soir, à capituler, à se soumettre.

— Puisque cela vous fait tant de plaisir..., murmura-t-elle avec un sourire désabusé.

C'avait été alors le départ pour Paris, l'installation dans un appartement meublé que l'on avait loué hâtivement pour éviter à l'infirmes un séjour prolongé dans une clinique, avec les odeurs pharmaceutiques, l'ambiance déprimante des maisons où l'on souffre.

Du moins, à côté de son père, de sa mère, de sa sœur, Lydia aurait-elle la sensation d'être chez elle, connaîtrait-elle encore la douceur du home.

Combien mélancolique et déprimant, ce voyage, cet emménagement dans des pièces inconnues, banales, aux

meubles élégamment anonymes ! Et toujours cette expression sur le visage de la jeune alitée, cette façon triste, un peu narquoise, de regarder ses parents comme on contemple des gens bizarres, originaux, que l'on aime et dont on ne veut pas contrarier les manies.

Quand la pensée d'un échec se profilait dans le cerveau de M. de Molève, le pauvre homme sentait un frisson de terreur le secouer de sursauts douloureux, d'autant que le médecin, après un examen méticuleux, ne s'était pas montré affirmatif, avait laissé entendre qu'il se trouvait en présence d'un cas épineux et complexe.

A ces tracas, à ces tourments, à ces inquiétudes qui le rongeaient, des ennuis d'un autre ordre s'ajoutaient encore.

Deux fois déjà, la grève avait failli éclater, et, dans l'usine d'Albi régnait une atmosphère tendue. Soudainement, des meneurs travaillaient les ouvriers, et déjà, en symptômes inquiétants, on percevait des résistances passives, tandis qu'une inquiétante force d'inertie rouillait les bras, empêchait, à l'heure promise, la livraison des commandes.

Déjà quelques clients annulaient les ordres passés, cependant que les fournisseurs, sous de vains prétextes, se refusaient aux règlements lointains.

Pris entre le désir de ne pas trop délaisser sa fille durant le traitement qu'elle suivait, et l'obligation de surveiller son tissage, de se trouver à son poste pour conduire le navire au milieu des écueils qui émergeaient dangereusement et risquaient d'envoyer le bâtiment par le fond, l'industriel passait des nuits en chemin de fer, s'épuisait en un va-et-vient incessant.

Et, à Paris, durant ses rapides apparitions, il lui fallait encore s'échapper quelques heures par jour pour s'occuper de son magasin, place de la Bastille, que Buzin dirigeait d'une main nonchalante, à la façon d'un fonctionnaire timoré qui fuit les responsabilités et redoute les solutions audacieuses. Alors parfois, le soir, Lydia endormie et Michelle couchée ou en train de lire un roman, M. de Molève, à bout de force, abandonnant malgré lui son masque désinvolte, prenait la tête entre ses mains, dans un geste d'extrême lassitude.

Devinant trop clairement ses pensées, sa femme tentait alors de le consoler et, naïvement, s'imaginait y être parvenue quand son mari, en une sorte de pudeur généreuse, esquissait un sourire et se plaisait lui-

même avec des phrases drôles, des mots à l'emporte-pièce.

— Je suis persuadé que tout s'arrangera... J'ai grand espoir dans le médecin qui soigne Lydia : un garçon très sérieux, très intelligent... Là-bas, à l'usine, évidemment ce n'est pas très brillant, mais enfin rien ne va plus mal... Reste le magasin. Certes, de ce côté... Buzin est un brave homme, l'honnêteté même ; pourquoi faut-il qu'il se montre aussi pusillanime ? Je lui ai expliqué cet après-midi mon intention de commencer en T. S. F. une série d'émissions publicitaires. On pourrait trouver des « slogans » persuasifs, des chansons drôles ; ça se fait beaucoup en ce moment, il me semble que le rendement doit être intéressant. J'ai pris des renseignements, c'est un fait : la publicité par T. S. F. paie largement. Il faut reconnaître que c'est onéreux ; j'ai eu les tarifs aujourd'hui. Si tu avais vu la tête de Buzin devant les prix que l'on demande ! Il levait les bras au ciel, j'ai cru qu'il allait avoir une attaque, et, pendant une heure, il a essayé de me dissuader. Pourtant, il faut tenter quelque chose... Ah ! que n'ai-je sous la main un homme énergique !...

Puis, pensant de nouveau à sa fille, il demandait :

— Lydia ?

— Comme d'habitude ; rien de nouveau... M^{me} Smith-ton est venue la voir vers vingt heures.

L'Américaine, en effet, s'était liée depuis peu avec la famille de l'industriel. Quelques semaines auparavant — les Molève venaient à peine de s'installer à Paris, — elle avait carillonné à la porte de l'appartement meublé et, sitôt dans le salon, en présence de la maîtresse de maison, elle s'était écriée, sortant de son sac une lettre qu'elle brandissait avec de grands gestes :

— Le brave curé Herpin m'a adressé une gentille communication. Il m'a demandé si moi je pouvais venir vous voir, pour parler avec vous du bon docteur Cartelet. Tout de suite j'ai pris mon auto, et me voici. Vous êtes la maman d'une jeune fille qui a eu un accident comme mon Charley. Je comprends le chagrin que vous avez... Moi aussi, quand je pense Charley étendu, Charley triste... Mais à présent je suis heureuse : Charley court comme un zèbre, Charley monte sur le cheval, Charley boxe, Charley guéri tout à fait... Ce sera la même chose pour votre fille : votre fille courir, elle aussi, comme le zèbre, votre fille grimper sur le cheval, votre fille fera la boxe, votre fille sera guérie tout à

fait, sûr, certain... comme trois et trois font six !... C'est comme cela que l'on dit en français, je pense ?

Tout d'abord interloquée, M^{me} de Molève, devant cette amusante spontanéité, n'avait pas tardé à réprimer une violente envie de rire. Avec l'espoir que cette gaieté, cet optimisme, allaient peut-être distraire son enfant, elle avait emmené la visiteuse dans la chambre de Lydia.

La jeune fille, après une première impression de surprise, avait été conquise par l'originalité de l'Américaine. A dater de ce jour, M^{me} Smithton était revenue fréquemment bavarder avec sa « jeune copine », comme elle disait en parlant de M^{lle} de Molève.

Inopinément, sans se soucier de l'heure, parfois en avance, surtout en retard, elle arrivait les bras chargés de gâteries, de fleurs multicolores aux parfums rares, de sacs de bonbons achetés chez les confiseurs à la mode, et, frétilante, déplaçant de l'air, indiscreète, bavarde et charmante, elle avait toujours quelques bonnes histoires à raconter, des anecdotes drôles et qui, dans sa bouche, avec son accent bizarre, sa façon curieuse de s'exprimer, prenaient un relief particulier, dégageaient une saveur curieusement acidulée. Avec cela, persuasive, sachant comme pas une revigorer Lydia, lui insuffler un peu de confiance dans l'avenir, adroite à dépeindre son Charley, naguère encore cloué sur une chaise longue, incapable de bouger, et à présent guéri, s'envolant, en un coup d'aile d'avion, de New-York à Chicago.

Et, peu à peu, bien que d'abord elle s'en défendit, la jeune fille, au contact de l'Américaine, se reprenait à espérer, et son visage, qui depuis si longtemps gardait l'empreinte d'une morne tristesse, s'illuminait parfois d'un sourire timide, encore hésitant, mais qui déjà évoquait les photographies d'autrefois, où l'on voyait une Lydia heureuse de son exubérante et saine jeunesse.

VII

— Monsieur, une personne est dans votre bureau.

Lydia, qui jouait aux échecs avec son père, poussa un soupir de dépit :

— Pas de veine ! dit-elle. J'avais un merveilleux plan d'attaque...

M. de Molève, pas plus que sa fille, ne parut satisfait. Il regarda son secrétaire, qui venait d'entrer et se tenait immobile sur le seuil de la porte :

— Qui diable peut venir ? J'avais complètement oublié ce rendez-vous.

Puis, tournant vers Lydia un visage rassurant, il ajouta :

— Tu penses bien que je vais l'expédier, ce monsieur, et, dès qu'il sera parti, je m'élancerai de nouveau à l'assaut de ton roi !

Et il passa dans le bureau, qui communiquait avec la pièce où se trouvait la jeune fille étendue.

Tout de suite il aperçut Serge, qui se leva de sa chaise, salua correctement, mais on devinait, rien qu'à la façon dont le jeune homme venait de s'incliner, qu'il entendait ne plus se souvenir des relations mondaines d'autrefois et tenait à garder ses distances.

— Monsieur Villardon, ça, par exemple ! Comment allez-vous ? Il y a fort longtemps que je n'avais eu le plaisir de vous voir... Mais pourquoi ne pas avoir donné votre nom à mon secrétaire ?

— Je tenais à vous faire une surprise.

— Vous avez réussi. Il y a au moins trois ans que...

— Quatre ans, rectifia le jeune homme. J'ai quelques raisons d'être certain de ce que j'avance.

Un peu surpris par l'attitude de son visiteur, M. de Molève garda un instant le silence.

— Je vous en prie, dit-il enfin, tout en désignant un fauteuil.

— Merci...

— Vous avez à me parler ?

— En effet — la voix de Serge s'enflait de curieuses

résonances métalliques, — mais, auparavant, il me faut vous remettre ceci...

Et, avec un geste d'une désinvolture trop étudiée, il posait négligemment sur la table une épaisse liasse de billets de banque.

— Trois cent mille... Comptez vous-même...

Cette fois tout à fait interloqué, M. de Molève regarda son interlocuteur qui, d'un ton glacial, expliqua :

— Vous ne vous souvenez pas? Mon père... et vos six cent mille francs... C'est un petit acompte... Auriez-vous l'extrême obligeance de me donner un reçu,... pour la règle, n'est-ce pas...

— Je vous remercie et je tiens à vous féliciter de...

— Vous êtes bien aimable, mais je n'ai que faire de vos félicitations. Mon père vous devait de l'argent, je vous rembourse. Il n'y a là rien que de très normal.

— Ecoutez, monsieur Villardon, je tiens à vous dire combien je suis touché de votre démarche. Mais pourquoi vous montrez-vous aussi agressif à mon égard? D'un côté, vous venez me rembourser de l'argent, et de l'autre, je sens dans vos paroles comme une hostilité... J'avoue ne pas comprendre...

— C'est pourtant d'une simplicité enfantine. Mon père a contracté une dette. Je l'acquitte ou, plus exactement, je solde une partie de cette dette. C'est là le premier point. J'ose croire que, jusqu'à présent, vous m'avez compris...

Serge esquissait un sourire ironique et, sans laisser à M. de Molève le temps de prononcer une parole :

— Maintenant j'arrive au deuxième point, qui ne regarde que vous et moi...

— J'avoue ne pas saisir...

— Dans un instant, tout sera clair dans votre esprit. Je venais simplement vous dire et vous prouver que je suis un honnête homme. Vous me comprenez?

— Mais qui donc a jamais prétendu le contraire? demanda l'industriel sur un ton très calme.

— Qui donc? répliqua le jeune homme. Cette question est pour le moins curieuse! Qui donc? Mais vous, Monsieur!

— C'est inexact.

Cette fois la réponse était venue, nette, tranchante et péremptoire.

Serge répliqua par un petit rire narquois, puis il leva comiquement les bras au ciel, en une mimique qui disait clairement sa totale incrédulité.

— Non, je sais, je suis au courant... Certes, mon père a commis une escroquerie. Vous voyez que je n'ai pas peur des mots. Je n'ai pas à le juger, mais enfin, ceux qui l'ont traité de malhonnête homme n'ont pas menti... C'est un fait... Mais il y a d'autres personnes qui ont prétendu que j'étais son complice, que je me trouvais avec lui lorsqu'il a imité votre signature sur la traite. Eh bien ! ceux qui ont affirmé cela, ces gens-là sont des menteurs, monsieur de Molève ! Vous entendez ?... Il y a quatre ans que j'attendais l'heure où il me serait possible de prononcer cette phrase en votre présence... Quatre ans que, jour et nuit, je ne vivais que pour vous parler face à face. Alors vous me permettrez bien de la savourer un peu, cette minute tant espérée, et de vous répéter, en vous regardant droit dans les yeux : monsieur de Molève, ceux qui ont dit que j'étais malhonnête sont des menteurs !...

Serge s'était levé, avait marché vers le père de Lydia et lui parlait visage contre visage, ses poings crispés et ses traits comme marqués d'une sorte de joie douloureuse.

— Monsieur Villardon, je vous en prie, gardez votre sang-froid. Nous n'allons pas nous colleter, je pense ; cela serait un peu ridicule ! Voulez-vous me laisser vous parler ?... Vous venez de porter contre moi une accusation erronée, j'ai l'impression d'avoir au moins le droit de me défendre. N'est-ce point votre avis ?

Ces paroles de bon sens, prononcées d'une voix calme, produisirent un effet salulaire sur le jeune homme. Il recula d'un pas, hésita un instant, puis, recouvrant une parcelle de sang-froid, il s'assit de nouveau, croisa ses jambes l'une sur l'autre.

— Permettez-moi de vous dire, reprit M. de Molève, que vous vous conduisez un peu à la façon de don Quichotte : vous vous battez contre des moulins à vent... Remarquez bien que je ne vous blâme pas de vous montrer aussi chatouilleux quant à votre honorabilité, surtout à une époque comme la nôtre. Mais je vous répète, et au besoin je vous donne ma parole, que jamais il ne me serait venu à l'idée de suspecter votre parfaite correction. Je sais bien — cela, à moi aussi, m'est revenu aux oreilles — que des bruits ont couru. Mais, Monsieur, depuis quand les gens ne bavardent-ils pas ? On éprouve un malin plaisir à calomnier son prochain.

— Qui a osé dire...

— Je l'ignore... Tout cela date de quatre ans, ... et le

saurais-je que je ne le dirais pas. A quoi bon?

— Vous en parlez bien à votre aise. Vous ne vous rendez pas compte de ce que j'ai souffert... D'abord mon père,... ce drame,... un homme que j'aimais, quand il m'a fallu me rendre à l'évidence... Ce malheureux a perdu la tête,... un coup de folie... Et puis, comme si ce n'était pas assez, les ragots infâmes qui ont circulé sur mon compte : le père et le fils de connivence,... Serge ne vaut pas mieux que son père! Ah! que n'a-t-on pas dit!

— Mais voyons, calmez-vous! répliqua M. de Molève, qui voyait le visage du jeune homme se contracter d'une rage rétrospective. Quelle importance cette vieille histoire... La vie roule et personne ne se souvient plus,... même à Albi!

— Mais, moi, je n'ai pas oublié. Et je veux savoir qui a osé...

— Mais c'est puéril, après tant d'années!

— Puéril ou non, il faut me le dire.

— Voyons, soyez raisonnable.

— Je veux savoir, vous entendez, Monsieur!... Je me suis exilé, j'ai travaillé comme une brute, j'ai passé des heures atroces pour vous apporter de l'argent. Mon congé terminé — car je suis en vacances, — je partirai de nouveau; tout ce que mon père vous devait vous sera rendu intégralement. Je vous crois quand vous m'affirmez ne pas avoir mis en doute ma probité : vous m'avez donné votre parole... Mais j'ai le droit de savoir qui m'a traité de voleur.

— Je vous répète une fois de plus que je n'en sais rien.

— Vous ne voulez pas me le dire.

— Je ne puis pas vous le dire.

— Cette fois, je ne vous crois pas.

— Je fais appel à votre raison : je ne sais pas.

— Vous mentez! s'écria Serge, dans un hurlement de colère.

— Ah ça! vous perdez la tête, et je ne permets pas...

— Vous mentez! je le répète...

— D'abord, répliqua M. de Molève, je vous demanderai de ne pas crier ainsi. Ma fille est souffrante, sa chambre se trouve juste à côté, elle va s'inquiéter, se demander ce qui se passe...

Et soudain, donnant aux paroles de l'industriel un sens prophétique, une voix s'éleva, inquiète :

— Papa!... papa!...

Le jeune homme se mordit les lèvres, à la pensée de s'être conduit comme un goujat. Le père de Lydia s'était précipité vers la porte, l'avait ouverte et, passant la tête :

— Mon petit, ne t'inquiète pas... C'est M. Villardon, tu te souviens?...

Puis, prenant une décision soudaine, il dit, en se retournant vers son visiteur :

— Voulez-vous saluer ma fille?

Et, sans attendre la réponse :

— Voici M. Serge Villardon, ma chérie.

Le jeune homme, pris au dépourvu, entra, s'inclina et serra la main que lui tendait Lydia.

— Asseyez-vous un instant, dit-elle.

Elle lui tendit une énorme boîte :

— Des chocolats? Ils sont excellents : des chocolats à la rose, c'est une spécialité de New-York; vous verrez, c'est curieux comme goût. Une Américaine me les a offerts... Il y a longtemps que je n'avais pas eu le plaisir de vous voir... Albi,... le tennis,... vous vous souvenez?

— Je pense bien, Mademoiselle.

— C'est loin... Vous jouez toujours au tennis?

— Hélas! en Indochine...

— Ah! vous étiez en Indochine... Ce doit être intéressant de voir du pays. Vous êtes fixé définitivement là-bas?

— Non, dans quelques années je compte bien revenir.

— Oui, reprit Lydia, les yeux fixes, je me rappelle nos parties... C'était le bon temps!

— Ah! oui, c'était en effet le bon temps! répliqua Serge avec un effort pour que sa voix conservât une intonation normale.

— Vous vous souvenez de Juliette Ancenis, une grande brune qui jouait admirablement, mais qui se mettait en colère quand son partenaire ratait une balle?

— Très bien : elle avait des dents très blanches, et elle portait souvent un sweater rouge...

— C'est cela même... Et son frère que l'on appelait Coco...

— Mais oui, je le revois, avec un teint vaguement pain d'épices et de petites moustaches à la Charlot. Un après-midi, entre deux parties, nous avons cherché la raison pour laquelle on le surnommait Coco... et nous n'avons jamais trouvé. Dame! son vrai nom était

Pierre, alors, évidemment, on ne voyait pas immédiatement le rapport.

Immobile, un peu en retrait, se gardant bien d'intervenir, de prononcer la moindre parole, M. de Molève écoutait la conversation des jeunes gens, tout heureux de voir sa fille aussi animée, aussi prompte à donner la réplique, et il aurait payé cher pour que l'entretien continuât et que la crainte de paraître indiscret ne poussât Serge à prendre congé.

— Et le matin des photos..., continuait Lydia, toute à ses souvenirs. Vous aviez pris un groupe des joueuses de tennis, puis chacune de nous en particulier... Je crois avoir conservé dans mon album une épreuve du groupe, mais la photo où j'étais seule, je ne sais pas du tout ce qu'elle est devenue... Je me rappelle, je tenais une raquette à la main...

— Je ne me souviens pas bien, interrompit le jeune homme, un peu trop rapidement.

Et tout de suite, sans transition, il parla d'autre chose. Mais lui qui, tout à l'heure, devant son ancienne partenaire, se laissait aller à un mol abandon, paraissant heureux au rappel des souvenirs d'autrefois, s'était brusquement métamorphosé, comme raidi dans une attitude de convention. On avait l'impression que les paroles de Lydia ne l'intéressaient plus, qu'il écoutait la jeune fille par politesse, en homme bien élevé, et qu'une pensée pénible, douloureuse, obsédante, venait soudain de s'abattre sur son esprit, à la façon de quelque sinistre oiseau de malheur.

Cependant il demeurait assis sur sa chaise, ne prononçait pas les quelques mots qui lui eussent permis de saluer ses hôtes et de partir. Il semblait qu'une force étrange le paralysât, l'obligeât à ne pas écourter sa visite.

Et il continuait de converser quand, après avoir frappé discrètement, la bonne annonça :

— C'est le médecin, Monsieur...

Serge se leva, prononça quelques mots d'excuse. Précédé par l'industriel, il se dirigea vers le cabinet de travail, cependant que, sur le seuil de l'autre porte, accompagné par M^{me} de Molève, paraissait le docteur Cartelet, qui tout de suite demandait :

— Alors, Mademoiselle, comment allez-vous, aujourd'hui ?

VIII

Une ou deux semaines auparavant, lorsque — après un de ces retours sur soi-même où l'on explore ses pensées secrètes, où l'on s'efforce, avec une franchise totale, d'analyser les sentiments les plus cachés, les plus profondément enfouis au fond de son être — le docteur Cartelet eut acquis la certitude absolue qu'il aimait M^{lle} de Molève, que la blonde image de Lydia s'était incrustée à la fois dans son cœur et dans son cerveau, le jeune savant avait tout d'abord éprouvé une curieuse impression de surprise et de dépit.

Et, avec son habitude professionnelle de remonter des effets aux causes, il s'était en quelque sorte ausculté moralement, comme pour établir son propre diagnostic.

Sa jeunesse?

Aucun souvenir marquant ne la signalait en sa mémoire. Ayant très jeune perdu ses parents, son père et sa mère lui semblaient des êtres un peu irréels dont les visages même ne se dessinent plus exactement.

Son adolescence?

Celle d'un étudiant pauvre et studieux, car il avait été de ceux-là pour qui le temps presse, pour qui l'échec à un examen s'avère lourd de conséquences, avec les mois perdus et l'argent qu'il faut trouver pour le gîte et les repas. Jamais il n'avait connu les heures de flâneries, les interminables matches de billard, les joyeuses parties de promenade, le dimanche, à la campagne, par les premiers beaux jours du printemps qui naît...

Sa vie quotidienne, ses distractions?

Le méchant restaurant à prix fixe, quand la poche n'est pas vide, avec la hantise du supplément insidieux qui grève trop lourdement l'addition; une cigarette de temps à autre, lorsqu'un camarade, par amitié ou en un simple réflexe de garçon courtois, lui tendait machinalement son étui; quelques pas le long du boulevard Saint-Michel ou sous les ombrages du Luxembourg, pour se délier les jambes et prendre l'air. Puis, bien vite, avec la crainte de trop s'attarder, c'était déjà le

retour dans sa chambre et les longues, les épuisantes heures d'étude, lèvres serrées, poings sur les oreilles, devant un vieux bouquin d'occasion, tout maculé de notes, tout sale...

Ensuite, les premiers examens passés, reçu à son internat, il avait continué à trimer sans arrêt, ardent à émerger, à prendre la tête du peloton, à ne pas se laisser rattraper, pour que sa valeur personnelle compensât l'argent dont il aurait besoin le jour où, son dernier diplôme obtenu, il lui faudrait s'établir, attendre la clientèle.

Le travail encore, toujours...

A cette époque, aux heures où l'on se plaît à dessiner l'avenir, où l'on bâtit sa vie avec les matériaux du rêve et de l'espoir, il se voyait en train de soigner des malades, de les guérir...

Jamais, comme tant d'autres de son âge, il n'avait songé que, plus tard, il fonderait un foyer, il partagerait son existence avec une femme, il connaîtrait la douceur d'une famille, il entendrait de petits enfants prononcer « papa », de leurs voix fraîches et balbutiantes.

Peut-être même — sans d'ailleurs qu'il s'en doutât — entraînait-il une sorte d'orgueil dans le vague mépris qui le poussait à dédaigner tout ce qui n'était pas son art. Un médecin — et que de fois Cartelet avait-il répété cette phrase — ne ressemblait pas à un autre homme. Il lui fallait assumer sa tâche, lutter sans cesse, acquérir de nouvelles connaissances pour jeter un peu de lumière sur les contrées encore inexplorées de la science. Le travail, les malades, le laboratoire : rien d'autre, rien de plus. Et lui qui, enfermé dans ses principes et ses théories, se croyait hors d'atteinte, à l'abri, comme en une citadelle inexpugnable dont les murailles épaisses défient la mitraille et les assauts, avait été bien obligé de se rendre à l'évidence, de contempler la vérité : il aimait M^{lle} de Molève.

Tout de suite, avec une volonté opiniâtre d'homme énergique, il s'était insurgé contre l'envahisseur, s'efforçant de le chasser, de l'annihiler bribes par bribes, ainsi qu'une plante tenace et parasite.

Mais d'être ainsi comprimé, étouffé, le tendre sentiment despotique renaissait, eût-on dit, plus vivace, gagnait chaque jour du terrain, et le moment n'avait pas tardé à venir où le docteur Cartelet s'était laissé glisser sur la pente des capitulations...

Pourquoi donc, après tout, n'aurait-il pas le droit, lui aussi, de se marier? En quoi la présence à son foyer d'une épouse, de bambins espiègles, l'empêcherait-elle de s'adonner comme par le passé à ses études médicales, à la tâche qu'il avait assumée?

Dans la rue, lui qui, l'esprit toujours perdu dans ses réflexions, ne voyait jamais personne et manquait même parfois de se faire écraser, se plaisait maintenant à regarder les couples qui passaient. Il les enviait, songeait qu'il lui serait doux de marcher avec, à ses côtés, une jeune femme blonde qui porterait son nom.

En fin de journée, un dimanche, alors que le soleil déclinait sur un de ces doux après-midis d'automne où flottent encore dans l'air comme les discrètes réminiscences de la belle saison évanouie, il avait remarqué, presque devant sa porte, en sortant, un ouvrier qui se promenait avec sa femme et ses deux enfants. Sans doute revenaient-ils du bois de Boulogne. Lui, un beau gars solide, tout fier de son complet neuf, le chapeau rejeté en arrière, arborait une cravate d'une teinte un peu trop claire. Elle, une Parisienne, bien sûr, avec son nez retroussé, sa façon de s'habiller, de mettre en valeur le corsage, la robe, modestes mais élégants, s'appuyait au bras de son mari, le regardait parfois, et son visage souriant d'épouse heureuse reflétait un paisible bonheur, la saine lassitude d'une après-midi de marche au grand air.

Elle tenait par la main un petit garçon. Devant eux gambadait une fillette aux joues roses, aux grands yeux clairs.

Eprouva-t-elle soudain pour le docteur Cartelet une de ces brusques sympathies d'enfant, ou bien fut-elle attirée par ce grand monsieur qui la regardait avec un bon sourire?

Toujours est-il qu'elle s'approcha lentement, mais pas du tout intimidée, et gentiment, obéissant à une impulsion soudaine, elle envoya au médecin un baiser de sa menotte encore poisseuse d'un sucre d'orge récent.

Durant sa visite, tandis qu'il examinait les malades, il fallut au praticien un effort réel de volonté pour chasser de son esprit l'image de l'enfant.

Et bientôt, abandonnant un peu chaque jour ses résolutions d'autrefois, il en était arrivé à se familiariser avec l'idée d'épouser M^{lle} de Molève. C'est alors que de nouvelles craintes avaient surgi. D'abord — et cette idée qui lui faisait mal, le torturait, prouvait la pro-

fondeur et la sincérité de son amour, — si le traitement échouait, s'il ne parvenait pas à guérir la jeune fille?

Il s'était trop souvent penché sur le pauvre corps humain, s'ingéniant à en percer les mystères, à en découvrir les réactions, pour ne pas avoir acquis la navrante certitude qu'il n'existe pas de traitement infailible, que les panacées appartiennent au domaine de la légende, et que le remède le plus efficace s'avère parfois inopérant, comme en présence d'une force supérieure, d'une fatalité irréductible...

Cette pensée lui donnait froid dans le dos, le glaçait d'un mauvais frisson.

A chaque visite il s'inquiétait davantage, s'impatientait plus que Lydia elle-même, s'acharnait à découvrir le moindre symptôme favorable, la plus légère réaction indiquant que le sérum opérait, qu'un espoir de guérison se profilait dans le lointain.

Mais quand, la visite terminée, il quittait la jeune fille après quelques phrases optimistes et menteuses et que, dans l'escalier descendu à pas lents, tête baissée, il mesurait l'inanité de ses efforts en songeant au pauvre corps qui demeurerait inerte, le docteur Cartelet, incapable de se maîtriser, de garder son sang-froid, se mordait les lèvres, crispait ses poings, en une douloureuse rage impuissante.

Il évoquait — avec une amère ironie — les autres malades abandonnés par des confrères désabusés, ces soi-disant incurables qu'il avait soignés, guéris, et qui, à présent, dans la plénitude de leurs forces reconquises, parlaient de leur immobilité d'antan comme d'un méchant rêve oublié dans le tréfonds de la mémoire. Et quelquefois il lui fallait beaucoup de courage pour refréner une grosse, une épouvantable envie de pleurer...

... Un jour, vers cinq heures, le docteur Cartelet revint en hâte dans son appartement et, sans même prendre le temps d'accrocher son manteau, il se précipita dans la pièce où M^{me} Leclerc, assise devant une table, recopiait de son écriture précise les notes médicales de son neveu.

— Tiens! vous êtes là, ma tante.

— Mais oui, j'achève, tu vois. J'étais un peu en retard... Mais qu'est-ce que tu as? Tu parais bien agité. C'est la première fois que je te vois...

Il l'interrompt :

— Ça y est!

— Quoi donc?... Parle! dit-elle avec un léger sourire que le médecin ne remarqua même pas.

— Ça y est : les premiers réflexes atrophiés commencent à se réveiller. Je suis certain de la guérir, vous entendez, certain!

— Ah! j'en suis bien heureuse pour M^{lle} de Molève.

Il allait reprendre quand, subitement interloqué, il interrogea :

— Mais comment savez-vous qu'il s'agit de M^{lle} de Molève?

— Mon grand, je porte des lunettes, c'est vrai; mes yeux sont fatigués, c'est encore vrai, mais pas au point d'être complètement aveugle. Depuis longtemps j'ai deviné. Je ne t'aurais jamais parlé si toi, le premier... Mais écoute-moi bien, Roland; avant d'aller plus loin, je veux te poser une question, et c'est au docteur que je m'adresse : es-tu certain, absolument certain de la guérir?

Il la regarda avec surprise :

— Comment, ma tante, vous qui avez travaillé avec moi, me demander si... Vous connaissez mon sérum, tout de même, mon « 896 »!... Ou il n'agit pas du tout, ou il guérit totalement. Les fiches sont devant vous!

Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton un peu sec. M^{me} Leclerc le regarda un instant sans prononcer une parole. Visiblement elle hésitait, se demandait quelle attitude il convenait d'adopter... Enfin elle se décida :

— Je te fais de la peine... Tu t'imagines que je doute du « 896 »... Non, bien sûr! Tu connais mon opinion sur ta valeur, sur ta découverte. Seulement il faut me comprendre, mon grand... En ce moment tu n'es pas pour moi le médecin déjà célèbre, le docteur Cartelet... tu es mon neveu, mon Roland... je remplace un peu ta mère... Alors je te parle comme elle t'aurait parlé... Il ne faut pas m'en vouloir...

— Mais, ma tante, qui vous dit...

— Personne, en effet, ne me le dit, mais je vois clair. Tu me connais, je n'ai pas l'habitude de mâcher mes mots, d'employer des périphrases. Je te demande de m'écouter. Mon grand, tu aimes M^{lle} de Molève?

Il voulut répondre, mais la vieille dame ne lui en laissa pas le temps :

— Cela te regarde, et je te sais incapable de fixer ton choix sur une jeune fille indigne de toi.

— Après tout, pourquoi ne pas vous dire la vérité?... Oui, j'aime M^{lle} de Molève.

— Tu ne m'apprends rien. Il suffisait de te regarder : tu étais nerveux, agité... Tiens, des détails aussi : tu soignais ta coiffure, tu es allé trois fois, ce mois-ci, te faire couper les cheveux, et des frictions qui embaumaient... Tu devenais coquet... Le costume neuf que tu as arboré il y a une quinzaine ! Ce sont là des détails qui ne trompent pas. On a beau être un grand docteur, quand on est amoureux on réagit comme les autres hommes... Ah ! vois-tu, je serais tellement heureuse si...

Elle n'acheva pas sa phrase, dans la crainte peut-être de peiner son neveu. Ce fut lui qui insista :

— Si quoi ? demanda-t-il.

Brusquement elle se décida :

— Si je n'avais pas peur de la question santé. C'est pourquoi je te répète encore : es-tu sûr de la guérir complètement ? Comprends-le encore : je ne doute pas de ton sérum et je connais tes succès. Mais, les autres fois, il s'agissait d'étrangers. A présent, mon grand, c'est de toi qu'il s'agit, de mon neveu, de mon petit Roland dont je suis si fière et que j'aime tant. Je veux que tu épouses une femme solide et saine, pour que je puisse voir gambader autour de moi beaucoup de petits-neveux et de petites-nièces. Alors, si tu n'étais pas certain de la guérir complètement, je te demanderais de réfléchir encore...

Il s'efforça de la rassurer :

— Jusqu'à présent, on pouvait supposer que le remède ne réagirait point comme on était en droit de l'espérer. Hélas ! cet échec n'aurait pas été le premier. Mais aujourd'hui, il devenait impossible de conserver même un doute. Devant les faits, on ne discute pas. Il suffisait d'ailleurs d'examiner les réflexes. Non, non, à moins d'être fou ou de nier l'évidence, il était manifeste que M^{lle} de Molève recouvrerait la santé. Quand ? Cela, certes, était plus difficile à préciser. Trop d'éléments, trop d'impondérables entrent en jeu... Un mois, deux mois, peut-être même davantage... Mais quoi, une simple question de patience...

Il parlait doucement, avec des mots simples, s'efforçant de ne pas mettre dans ses phrases une conviction trop passionnée, pour mieux convaincre son auditrice. Il s'exprimait comme s'il se fût trouvé en présence d'un enfant, citant des cas analogues, attentif à balayer les

doutes qui persistaient encore dans l'esprit de sa tante.

Cependant, la vieille dame, en dépit des efforts du docteur, demeurait encore réticente :

— Bien sûr,... bien sûr,... la guérison totale,... mais enfin, sait-on jamais?...

Elle qui, en une semblable circonstance, s'il s'était agi d'une jeune fille bien portante, aurait été inondée de joie, ne parvenait pas à vaincre une sourde inquiétude, à dissiper une sorte de malaise.

De nouveau elle revenait à la charge, multipliait les conseils de prudence, en femme entêtée qui s'accroche à son idée, n'en veut pas démordre. Et pour la première fois la tante et le neveu se heurtaient l'un à l'autre. Elle, avec sa franchise un peu brutale, sa façon d'aller droit au but, manquait de diplomatie. Lui tenait tête, ripostait, vaguement blessé en son orgueil de médecin et mesurant tout à coup la profondeur de son amour pour Lydia dans l'âcre saveur qu'il éprouvait à continuer une discussion qui petit à petit menaçait de s'envenimer.

Leur tendresse réciproque, leur bonne entente faite d'égalité d'humeur, d'affection, en était comme abîmée, rayée d'un coup d'ongle maladroit.

Eurent-ils conscience que certaines paroles prononcées ne s'oublient pas, que les phrases crépitaient de plus en plus nettes, de plus en plus péremptoires, de plus en plus cassantes, que dans leurs intonations, leur façon de s'exprimer, résonnait déjà la mauvaise stridence des disputes? Toujours est-il qu'ils se calmèrent brusquement, se maîtrisèrent en un effort mutuel. Sans doute M^{me} Leclerc avait-elle compris qu'elle ne gagnerait rien à heurter ainsi son neveu, et lui, regrettant déjà certains mots, un peu honteux de son emportement, se reprochait un manque de sang-froid qui contrastait avec son caractère et ses habitudes.

— Ecoute, ma petite tante — spontanément il la tutoyait, comme pour effacer ce qui aurait pu être dit de pénible et de blessant, — je vais te faire une promesse : je ne parlerai de rien à M^{lle} de Molève avant qu'elle ne soit complètement guérie. Par contre, dès qu'elle aura recouvré la santé, que tu seras tranquille à son sujet et au mien, tu m'aideras, tu me donneras des conseils...

Elle ne répondit pas, le prit dans ses bras, le câlina, heureuse de cette sorte de paix qu'ils venaient de conclure, comprenant qu'elle avait obtenu le maximum,

qu'elle devait se montrer raisonnable et ne point demander davantage.

Cependant, durant les jours qui suivirent, d'autres préoccupations assaillirent Cartelet. Certes, il était rassuré quant à la santé de Lydia, mais suffirait-il de la guérir pour que la jeune fille acceptât de devenir sa femme? Était-il certain de plaire à cette enfant si jolie, si fine, si blonde?

Et avec émotion il songeait à l'heure décisive où, prononçant les tendres mots dictés par son cœur si lourd d'amour inexprimé, il se déclarerait, il dévoilerait ses espoirs, ses rêves d'avenir...

N'allait-elle pas, alors, se moquer de lui, ne pas même le laisser finir sa déclaration, l'interrompre en riant, ou même — car elle était bonne et charitable — répliquer gentiment par une fin de non-recevoir aimable, mais définitive?

A cette pensée, ses yeux se fermaient comme pour échapper à une horrible vision... Enfin, il fallait songer à M. et M^{me} de Molève. Accepteraient-ils de gaité de cœur, pour leur fille, un fiancé sans fortune personnelle, car si, depuis quelque temps, les clients se pressaient dans le salon du docteur Cartelet, celui-ci ne possédait que ses honoraires pour vivre. Or, pour rien au monde il n'aurait consenti à imiter certains de ses confrères, dont il connaissait les prétentions pécuniaires exorbitantes. Jamais il n'avait admis qu'un médecin, devant l'obligation douloureuse où se trouvent les malades de venir le consulter, profitât de la situation pour faire payer ses services un prix exagéré.

Par une erreur de jugement curieuse chez un homme de sa valeur, il amplifiait toutes les difficultés qu'il faudrait résoudre et, naïvement, avec une sorte de terreur panique, il envisageait tout de suite le pire. Son visage se contractait. Alors, doucement maternelle, M^{me} Leclerc s'approchait de lui et murmurait avec une extrême douceur :

— Comme tu l'aimes,... comme tu l'aimes !

IX

— C'est entendu, mon petit Lucien... Ce qui se passe à l'usine m'inquiète... Mais tout de même je suis bien content!...

— Je comprends que vous soyez heureux, répliqua le secrétaire. Il y a de quoi!

— C'est invraisemblable! reprit M. de Molève. Jamais je n'aurais osé l'espérer...

Et, les yeux pétillants de joie, il regardait sa fille qui, au bras de sa femme, traversait le salon.

Lorsque, quelques jours auparavant, le docteur Cartelet avait déclaré à Lydia que le sérum opérait, la paralysée s'était contentée d'esquisser un sourire sceptique. Elle les connaissait trop bien, les phrases encourageantes des médecins, ces mots vagues, ces promesses dans un avenir meilleur! Bien souvent déjà, les mêmes syllabes avaient résonné à ses oreilles, et chaque fois, hélas! le vent glacial de la réalité s'était levé pour éteindre de son souffle désenchanteur les pauvres lucurs d'espoir qui falotaient encore, de-ci de-là, dans le cerveau de la jeune fille! A quoi bon la leurrer davantage? N'était-il pas plus simple de dire la vérité? Aucune guérison, aucune amélioration ne pouvaient être envisagées. Des années et des années, il lui faudrait demeurer étendue sur sa chaise longue, avec au cœur le regret poignant d'une vie brisée, jusqu'à l'heure où le Ciel clément effacerait ses souffrances en fermant ses paupières.

Et quand un matin, à son réveil, il lui avait semblé percevoir dans sa chair morte un picotement étrange, comme l'indice d'une sensibilité naissante, la jeune fille ne s'était pas réjouie outre mesure de ce phénomène nouveau. Peut-être, à force d'entendre le docteur l'interroger, lui demander presque chaque jour si elle n'éprouvait pas un vague agacement le long de la colonne vertébrale, la jeune fille avait-elle été le jouet d'une auto-suggestion inconsciente?

Muette, gardant jalousement son secret, redoutant

de se leurrer, elle s'interrogea durant deux jours, passant par des alternatives de confiance et de désespoir. Cependant il lui avait fallu se rendre à l'évidence. Oui, le sérum agissait, oui, ces piqûres douloureuses, cette aiguille qui pénétrait dans son dos, ne la torturaient pas en vain !

— En continuant ce traitement, je suis certain du résultat, avait dit Cartelet à M. de Molève. Seulement — et le pauvre père, déjà inquiet de la restriction, regardait le docteur avec des yeux anxieusement interrogateurs, — seulement, je ne sais pas le temps qui sera nécessaire pour obtenir une guérison totale. Alors, au point de vue de son moral, il faut distraire mademoiselle votre fille, de façon qu'elle ne s'impatiente pas trop... Des amies amusantes, une ambiance de gaieté, et dans quelques jours, quand elle commencera à se lever...

— Se lever dans quelques jours?... Si vite!...

— Mais oui, c'est certain. Donc, dans quelques jours, il faudra l'obliger à marcher. Au début, ce sera assez pénible, vous vous en doutez ? On ne reste pas impunément étendu pendant des années. D'ailleurs, je vous reparlerai de cela le moment venu. Ce qui est très important, et je me permets d'insister encore sur ce point, c'est le chapitre des distractions.

— Si l'on m'avait dit il y a un mois, continua M. de Molève en offrant une cigarette à son secrétaire, que je donnerais une matinée ici, j'avoue, que cette idée m'aurait fait rire. Une matinée, reprit-il, le mot est bien gros : nous avons invité quelques amis. Je tenais à ce que vous fussiez des nôtres, c'est pourquoi je vous ai écrit de revenir d'Albi.

— Je vous en suis très reconnaissant, Monsieur, répliqua Lucien Mithouard, bien qu'il aurait peut-être été préférable que je demeure encore quelques jours à l'usine...

L'autre l'interrompit d'un geste de la main :

— Je vous en prie, Lucien, aujourd'hui on ne parle pas d'affaires : je suis trop heureux...

Il fut interrompu par sa fille cadette qui s'approchait d'eux. Elle portait une énorme boîte ouverte et pleine de bonbons soigneusement alignés.

— Monsieur Mithouard, dit-elle, j'ai un grand service à vous demander.

— Mais je serais trop heureux de vous être agréable.

Instinctivement, il vérifiait sa cravate, car il savait par expérience que la jeune fille ne le ménageait pas.

Elle remarqua son geste.

— Non, dit-elle, il ne s'agit pas de votre cravate, qui est neuve, mais, comme à l'habitude, mal nouée. Voici ce que j'attends de vous. Vous voyez ces bonbons? C'est un cadeau de M^{me} Smithton. Or, parmi ces bonbons, il en est de différentes sortes! Une sorte par rangée. Jusqu'à présent, vous me comprenez?

— Mon Dieu, Mademoiselle, j'en ai l'impression.

Sérieuse comme un professeur qui explique un problème difficile, elle continua :

— Il y a une rangée composée de bonbons au gingembre. Ces bonbons ont un goût très particulier... C'est clair?

— Limpide, Mademoiselle!

— Parfait. Je vous demanderais donc d'avoir l'obligeance de déguster un bonbon de chaque rangée, et quand vous savourerez le gingembre vous me le signalerez. C'est tout.

— Mais je ne comprends pas la raison...

— La raison, elle est bien simple : les bonbons au gingembre emportent la bouche et font mal au cœur, alors je préfère n'en point prendre!

— Mademoiselle, vous me faites jouer les cobayes!

— Michelle, tu exagères! Jamais je n'ai vu une jeune fille plus mal élevée que toi!

Mais devant les grimaces de Michelle et la mine consternée de Lucien, M. de Molève avait grand'peine à conserver son sérieux.

— Vous ne voulez pas? continua l'espiègle. Voilà bien les amis!

Elle soupirait, levant comiquement les yeux au plafond, puis, s'adressant à l'industriel :

— Papa, demanda-t-elle, je voudrais savoir le nombre exact de nos invités.

— Demande à ta mère, ma petite...

— Je l'ai fait, mais nous ne sommes pas d'accord... Maman prétend que nous serons huit; moi, neuf.

— Voyons, dit M. de Molève. — Il récapitula. — Ici, quatre...

— Non, cinq : M. Mithouard, bien que peu secourable, fait partie de la maison.

— Cinq ici. L'abbé Herpin, M^{me} Smithton, son fils... Nous serons huit. Ah! il est vrai que M. Villardon, peut-être... Mais je ne suis pas certain qu'il vienne. Enfin, il vaut mieux compter sur neuf que sur huit.

— Bien, papa; merci! lança Michelle en s'éloignant.

— Villardon... Villardon..., répéta Lucien Mithouard. Ce nom-là me dit quelque chose.

Puis, se rappelant soudain :

— Ah ! oui, j'y suis : dans les créances qui n'ont pas été recouvrées.

— En effet, autrefois, avec M. François Villardon, j'ai eu quelques difficultés... une histoire ennuyeuse... Tout cela est bien loin.

En un sentiment de délicatesse, il évitait les précisions, jugeant inutile que son secrétaire fût au courant de la navrante aventure. Le malheureux faussaire dormait maintenant au cimetière.

— Serge Villardon, reprit l'industriel, le fils de François, avec qui j'ai eu des difficultés d'affaires, m'a d'ailleurs remboursé une grosse partie de la somme. C'est un jeune homme intelligent. Je crois que c'est un garçon de valeur. Il est en vacances à Paris ; je l'ai invité ; seulement, voilà : viendra-t-il ? Il a en effet un caractère bizarre, mais très sympathique.

— Jérôme, je parie que tu es en train de parler affaires avec ce pauvre Lucien ! Vraiment ce n'est pas le jour ; tu m'avais pourtant promis...

Et M^{me} de Molève, qui venait de s'approcher sans bruit, interpellait son mari, tendrement grondeuse.

... Le goûter, servi dans la salle à manger, à présent terminé, parmi les conversations, les éclats de voix, et les tasses reposées sur les soucoupes, les assiettes pleines des minces papiers dentelés qui ornent les petits fours, on se levait de table pour regagner le salon.

Plus exubérante que jamais, M^{me} Smithton n'avait cessé de conter des histoires amusantes, cependant que son fils Charley, peu soucieux de se mêler à la conversation et médiocrement intéressé par les anecdotes maternelles, s'était contenté d'ouvrir la bouche pour engloutir, avec une régularité d'automate bien réglé, un nombre considérable de gâteaux et de sucreries.

Pas une fois M. et M^{me} de Molève n'avaient interrompu l'étrangère. Ils se sentaient trop heureux, l'un et l'autre, que Lydia fût distraite ! Quelquefois, discrètement, d'un rapide coup d'œil, ils regardaient leur fille qui souriait, amusée, et de voir son visage illuminé, son clair regard tout brillant de joie, les parents éprouvaient alors comme une sensation de détente heureuse, auraient certes désiré que ce goûter se prolongeât indéfiniment.

L'abbé Herpin, qui tout d'abord avait causé avec son voisin, le docteur Cartelet, s'était bien vite laissé captiver par la narratrice, et quand celle-ci ralentissait, quand, craignant tout de même de se montrer indiscrete, elle hésitait à continuer, à enchaîner, il l'encourageait par un applaudissement discret, ou d'une inclination de sa tête aux cheveux blancs.

— As-tu les cigarettes? dit M. de Molève à Michelle, quand on fut passé au salon.

L'ecclésiastique, qui avait offert son bras à Lydia pour qu'elle s'y appuyât, conduisit la jeune fille vers un fauteuil.

— Avais-je raison, dit-il, quand je vous disais qu'il fallait espérer! Cette fois ce ne sont pas de vagues phrases, des mots en l'air. J'ai parlé tout à l'heure au docteur, qui s'est montré absolument affirmatif. Il faut continuer les piqûres, et dans deux mois... peut-être avant...

— Combien je vous remercie, Monsieur l'abbé! C'est grâce à vous...

— J'ai beaucoup prié, Dieu m'a exaucé...

A l'extrémité de la pièce, le docteur Cartelet fumait une cigarette. Gêné, il se raidissait davantage encore, à la façon des timides qui ne veulent pas le paraître.

Et, lui qui se moquait des réunions mondaines où l'on perd son temps en d'inutiles parlotailles, qui se souciait uniquement de ses travaux et de ses malades, qui méprisait vaguement certains confrères à la réputation de fins causeurs et d'hommes spirituels, aurait donné n'importe quoi pour acquérir soudain cette aisance, cette facilité d'élocution, cette façon amusante de s'exprimer, qui attirent sur soi l'attention des invités et peuvent éblouir une jeune fille...

En dépit de ses efforts, il se sentait gauche. Il avait beau se répéter que M^{lle} de Molève n'était pas une écervelée, qu'il ne suffisait pas pour lui plaire de jouer les amuseurs, qu'elle réclamerait chez son mari de plus sérieuses, de plus profondes qualités, il ne parvenait pas à se convaincre, à chasser l'inquiétude dont il sentait le poids douloureux.

Une fois de plus il mesurait la profondeur de son amour. Un homme comme lui, de sa valeur, éprouver une souffrance presque physique à la pensée de ne pas être remarqué par une enfant! Il se morigénait, se comparait à un collégien paraissant pour la première fois dans un bal et qui redoute de faire un faux pas,

de commettre un impair, de se montrer ridicule. Brusquement il découvrait une partie de son caractère que, jusqu'alors, il n'avait pas même soupçonnée. Cette révélation l'inquiétait et le ravissait.

Quelle serait désormais sa vie, si M^{lle} de Molève refusait de l'épouser? Dans un cœur sincère, un sentiment comme celui qu'il éprouvait pour Lydia ne s'efface pas aisément. Il sentait bien qu'il n'était pas de ceux qui oublient, qui se consolent. Ah! si, pour une raison ou pour une autre, il se heurtait à un « non » définitif, comme elle se profilait lourde, pénible et triste, l'existence qui serait alors la sienne! Il frissonnait en songeant à la lente coulée des jours, des mois, des années, où, son secret enfoui au plus intime de son être, trop fier pour se laisser glisser aux confidences, il lui faudrait quand même accomplir les gestes quotidiens, soigner ses malades, donner des consultations, avec, au fond de l'âme, le regret lancinant d'un bonheur à jamais évanoui!

Et, immobile dans ce coin du salon où il achevait sa cigarette, sans même percevoir l'arôme du tabac, le docteur Cartelet, en un serment farouche, se jurait d'employer toute sa force, toute sa volonté, toute l'énergie qu'il sentait sourdre en lui, pour qu'elle devint sa femme, la très blonde qui désormais hantait ses jours et ses nuits, pour qu'elle auréolât de sa présence, de son charme, de sa joliesse, le foyer heureux dont il rêvait aux instants d'optimisme, lorsqu'on bâtit l'avenir au gré de son cerveau!

Puis il passait de la plus extrême inquiétude à la joie la plus intense. Oui, il réussirait; oui, le jour se lèverait — si beau, si pur, si radieux — où, tout de blanc vêtue, les paupières baissées sur ses grands yeux clairs, elle sortirait de l'église au bras de son mari, et lui, Cartelet, la sentirait à son côté, émue, heureuse, souriante, tandis que les cloches sonneraient en un carillon de fête.

Et pour atteindre ce but, pour que sonnât cette heure, il ne reculerait devant rien, il userait de toutes les audaces...

— C'est grâce à vous, docteur, que nous sommes en joie!

Maitresse de maison accomplie qui veille sur ses invités, s'inquiète si l'un d'entre eux demeure isolé, donne l'impression de se trouver comme en pénitence, M^{me} de Molève avait traversé le salon pour parler au médecin.

Celui-ci dut faire un effort pour répondre à son interlocutrice. Il était trop perdu dans ses pensées, son esprit vagabondait trop loin dans l'avenir pour ne pas être surpris par les paroles qui venaient de le réveiller en sursaut.

Il s'efforça de sourire, de se composer une attitude naturelle, et, désireux de plaire à la mère de Lydia, de l'impressionner favorablement, il répondit par des phrases aimables, s'ingéniant à trouver des mots heureux. Et, tout en parlant, son regard se posait sur la jeune fille, qui, à présent, bavardait avec M. de Molève, à l'autre extrémité de la pièce, près de la fenêtre.

Visiblement, l'industriel plaisantait, et Lydia souriait doucement, heureuse peut-être du bonheur paternel, car on le sentait joyeux de voir son enfant ressusciter chaque jour davantage, le brave homme dont les yeux étincelaient, dont le visage souriait, et non plus comme naguère, en une gaité factice, mais parce que son vœu le plus cher venait de se réaliser !

Cependant Lydia, en un geste discret, regarda la montre qui cerclait son poignet. Et durant un instant sa physionomie changea, se couvrit d'un voile mélancolique. Puis, très vite, de nouveau, ses traits se détendirent.

— Papa, demanda-t-elle, comme s'il se fût agi d'une remarque banale, et sans avoir l'air d'attacher beaucoup d'importance à la question, il me semble que M. Villardon devait venir ?

— Oui, en effet, je l'avais invité... Je ne comprends pas.

— Je l'ai trouvé bizarre. Il n'a pas l'air heureux.

M. de Molève hocha la tête :

— C'est un garçon qui me plaît beaucoup. C'est un caractère. J'avoue que je ne lui soupçonnais pas cette énergie et ce cran.

Il y eut un instant de silence.

Doucement, Lydia demanda :

— Va-t-il regagner l'Indochine ?

— Oui, je le crois... Il me l'a dit. Ce ne doit pas être drôle tous les jours, là-bas... J'ai bien essayé de le dissuader ; mais celui-là, quand il a une idée dans la tête...

— Pourquoi quitte-t-il la France ? Il est assez intelligent pour trouver ici une situation.

— J'en suis persuadé, et même, s'il voulait diriger mon magasin de la place de la Bastille, je serais tranquille...

— Il fallait lui en parler, dit vivement la jeune fille.

— J'ai bien essayé de le convaincre. Je l'ai revu plusieurs fois, sous différents prétextes, mais en réalité pour le faire revenir sur son refus. Il ne veut pas.

— Pourquoi?

M. de Molève hésita. Enfin il se décida :

— Parce qu'il veut gagner rapidement de l'argent pour me rembourser... Son père me devait une grosse somme...

Il allait continuer, quand il s'arrêta brusquement. Sa fille était devenue pâle; d'un geste machinal, elle passa la main sur son front.

— Mais alors, c'est à cause de vous qu'il s'éloigne...

— Je l'ai presque supplié de ne plus s'expatrier. Il m'a remboursé une importante partie de l'argent que me devait son père. Je te jure que je n'en espérais pas tant. Cela était depuis longtemps passé aux profits et pertes. Mais c'est un garçon fier. Il m'a répondu qu'il n'avait pas de cadeaux à recevoir de moi, et il m'a dit cette phrase sur un ton qui ne laissait aucun doute sur ses intentions. C'est alors que je lui ai offert la direction de ma succursale. Il me rendrait service. Il a répliqué qu'il n'avait pas de service à me rendre, mais qu'il devait me rembourser... C'est un être étrange. On le devine tour à tour tendre et brutal...

— Papa...

— Quoi donc, ma petite fille?

— Si je lui parlais, moi? dit-elle très doucement et les yeux baissés.

— Toi? Mais, ma chérie, je ne vois pas en quoi tu réussirais là où j'ai échoué.

Puis, l'esprit sans doute traversé par une idée soudaine, il regarda Lydia :

— Tu aimerais que M. Villardon demeurât en France?

— Il m'est un peu désagréable de songer que c'est à cause de nous qu'il part pour les colonies. Oh! je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous avez tenté l'impossible, mais enfin...

Elle ne continua pas plus avant. La porte du salon venait de s'ouvrir, et, très élégant, avec beaucoup d'aisance, Serge traversait le salon et s'inclinait devant M^{me} de Molève.

X

— Entrez, dit Lydia, qui arrêta le phonographe.

Et, dans le salon où résonnaient, quelques secondes auparavant, les mélancoliques paroles d'une romance triste, ce fut un silence pesant.

Dans l'encadrement de la porte parut la femme de chambre.

— Mademoiselle, M. Villardon est là qui...

La jeune fille hésita avant de répondre. Une légère rougeur venait de colorer ses joues. Machinalement, elle rectifia sa coiffure.

— Je vais recevoir ce monsieur.

Comme l'autre se retirait, Lydia demanda :

— Ce monsieur désirait voir papa?

— Oui, Mademoiselle. J'ai dit que M. de Molève...

— C'est bien, Jeanne; je vous remercie.

Le visiteur entra.

— Excusez-moi, Mademoiselle, de vous déranger..., commença Serge en s'inclinant devant la jeune fille. J'espérais rencontrer monsieur votre père...

— Mon père est place de la Bastille, il a dû partir très vite, je ne sais pas exactement pourquoi... Vous aviez rendez-vous avec lui?... Mais je vous en prie...

D'un geste elle désignait un fauteuil.

— Pas du tout, répondit le jeune homme en s'asseyant, j'étais passé au hasard; j'avais quelques mots à dire à M. de Molève.

— Vous en serez quitte pour prendre une tasse de thé avec moi.

Il tenta de protester.

— Si... si..., continua-t-elle, nous allons boire un peu d'eau chaude, cela fait plaisir, par ce vilain temps froid.

Il se mit à sourire.

— Ce temps froid, vous avouerez que'il ne me déplaît pas! J'ai tellement souffert de la chaleur!

Elle s'était levée péniblement, et comme le jeune homme, courtoisement, lui proposait de l'aider, elle l'arrêta d'un mouvement de bras.

— Non, il faut que je me force à marcher, à marcher seule... Je ne suis pas encore tout à fait guérie.

Elle gagnait la porte et, l'ayant entre-bâillée, elle demandait qu'on préparât deux tasses de thé, des toasts.

Puis, revenue à sa place :

— Monsieur Villardon, je vais me montrer indiscreète... Vous êtes absolument obligé de partir?

Etonné, il la regarda d'un air interrogateur.

— Mais oui, Mademoiselle... J'ai ma situation...

— Vous ne regrettez pas votre pays?

— Oh! si, bien sûr! Mais, hélas! la vie n'est pas toujours ce qu'on aurait désiré qu'elle fût! Il faut gagner de l'argent. Par goût, évidemment, je préférerais ne pas m'exiler. Il y a des heures pénibles...

Peut-être allait-il continuer, se laisser aller aux confidences, mais subitement, en un réflexe orgueilleux d'homme qui ne veut pas faiblir, se plaindre devant une femme, il se raidit et, s'efforçant de sourire, il conclut sur un ton trop désinvolte pour être sincère :

— D'ailleurs, il ne faut pas dramatiser. Certes, là-bas, l'existence est rude, les moments pénibles ne manquent pas,... mais c'est un pays étrange, intéressant, qui tout de même a son charme,... un charme un peu brutal, c'est vrai, qui cependant n'est pas sans saveur.

Lydia ne fut pas dupe.

— Et puis, reprit-il, après quelques secondes d'interruption, je n'ai plus mes parents, il ne me reste guère d'amis... Alors, partir quand on sent que nul ne vous regrette, c'est déjà beaucoup moins pénible... Du reste, je ne passerai pas toute ma vie là-bas, certes non!... Encore quelques années, et ce sera le retour définitif... Excusez-moi, je ne parle que de moi : c'est un sujet peu intéressant.

Il essaya de détourner la conversation, bavardant de choses et d'autres, évoquant le passé, les souvenirs d'Albi, au temps de son enfance, de son adolescence, les parties de tennis... Comme tout cela était loin déjà, perdu dans l'autrefois; et pourtant... Lydia ne l'interrompait pas, doucement troublée par cette évocation qui, à elle aussi, rappelait les heures bleues de naguère. Mais l'émotion douce dont elle se sentait toute pénétrée ne l'engourdisait pas au point de la faire renoncer à son projet. Au contraire, plus que jamais, elle voulait atteindre le but visé. Et, bien qu'elle fût plutôt timide

par nature, facile à déconcerter, elle éprouvait en présence de Serge une curieuse impression de force, de volonté lucide, le calme régénérateur qui précède l'action.

La femme de chambre apporta le thé.

— Un sucre?

— Deux, dit-il en riant; je suis gourmand.

Il achevait son toast quand elle demanda :

— Monsieur Villardon — et sa voix, peut-être sans même que Lydia le remarquât, prit une intonation douce et persuasive, — pourquoi ne voulez-vous pas accepter la situation que vous offre papa?

Il eut un léger sursaut. Certes, il ne s'attendait guère à une telle question.

— Monsieur votre père vous a dit?...

— Oui; papa m'aime beaucoup, il me parle à cœur ouvert.

Serge parut un peu contrarié, imperceptiblement ses sourcils se froncèrent, ses lèvres se serrèrent en une légère crispation.

— Mademoiselle, je suis très reconnaissant à M. de Molève pour l'offre qu'il m'a faite, mais je ne puis l'accepter.

— Pourquoi? Vous rendriez un grand service à papa.

— Puisque monsieur votre père vous a parlé, puisque vous savez tout, il vous est facile de comprendre la raison de mon refus... D'ailleurs, reprit-il, sur un ton un peu froid et qui contrastait avec celui qu'il avait employé jusqu'alors, je suis persuadé que M. de Molève a compris mon attitude.

Cela signifiait clairement que sa résolution demeurerait irrévocable.

Lydia se heurtait à la volonté tenace d'un homme qui ne se laisse pas manœuvrer facilement.

— Et si j'insistais? demanda-t-elle, en le regardant droit dans les yeux.

La réponse ne se fit pas attendre. Il répliqua :

— Ce serait parfaitement inutile.

La phrase était à peine polie, et cependant elle augmenta la sympathie qu'éprouvait la jeune fille pour son interlocuteur.

Peut-être était-elle sensible à l'énergie virile qui émanait de Serge; peut-être faisait-elle preuve de l'indulgence que l'on éprouve — sans toujours s'en rendre compte — dès que l'on est en face de l'être...

En tout cas, pas une seconde l'idée ne lui vint d'aban-

donner la partie, de capituler, de s'avouer vaincue. Et lui était tout étonné qu'elle se montrât aussi entreprenante, qu'elle déployât autant de ténacité. Certes, il ne s'illusionnait guère, n'était ni assez fat ni assez ridicule pour interpréter l'insistance de Lydia, pour s'imaginer qu'elle obéissait à un sentiment tendre. D'une part, M. de Molève avait besoin d'un collaborateur et, à tort ou à raison, on estimait que lui, Serge, serait capable de remplir ce rôle; d'autre part, la jeune fille, romantique comme toutes celles de son âge, éprouvait une gêne à la pensée qu'un homme, pour solder une dette contractée par un autre, s'imposait l'obligation de s'exiler, de gagner un pays lointain, afin d'y vivre une existence de labeur et de périls. Non, non, il ne fallait pas se leurrer, laisser courir une imagination vagabonde : M^{lle} de Molève cherchait pour son père un collaborateur utile et aussi obéissait à un sentiment de bonté naturelle. Rien d'autre, rien de plus. Cependant Lydia, bien qu'elle donnât l'apparence d'une parfaite aisance, commençait à se sentir gênée. Quels arguments employer, à présent qu'elle s'était comme heurtée à un mur infranchissable? Quoi dire pour convaincre cet entêté, pour l'obliger à changer d'avis?

Soudainement découragée, la pensée lui vint de ne plus remonter à l'assaut, de demeurer sur son échec, et dans son esprit elle se représenta le départ de Serge, l'embarquement sur le paquebot qui là-bas, sur la mer bleue, ne serait bientôt plus qu'un petit point, avant de disparaître à l'horizon...

Ce fut alors comme un coup de fouet, une douleur brutale qui réveille l'organisme. Elle se révolta en un tel sursaut qu'elle en demeura effrayée elle-même. A présent, elle voyait clair en son cerveau, la vérité lui apparaissait avec une netteté précise, un sentiment complexe l'envahissait où il y avait de la joie, de la peur, et aussi la surprise d'éprouver une sensation inconnue dont elle avait certes entendu parler, mais qu'elle considérait un peu à la façon de ces pays lointains, de ces contrées étranges décrites par des romanciers, mais que l'on ne visitera sans doute jamais...

Brusquement, elle abordait au rivage mystérieux...

Une seconde elle ferma les yeux, pour que rien ne vint la distraire alors qu'elle concentrait ses pensées. Elle fouillait en vain dans sa tête pour trouver l'argument décisif. Elle appelait à la rescousse toute son imagination. Elle cherchait à se remémorer des raisons

convaincantes mises par les auteurs dans la bouche de leurs personnages quand ceux-ci se trouvent en une situation analogue. Jamais son cerveau n'avait travaillé avec une telle ardeur. Et cependant elle ne parvenait à aucun résultat, elle demeurait dans l'expectative. Il lui semblait qu'elle se trouvait devant un problème insoluble. Pourtant il n'était guère possible d'hésiter davantage. Enfin, à la façon d'un débutant qui se jette à l'eau pour apprendre à nager, elle se décida :

— Et si, moi, je vous demandais de ne pas partir?

Ce fut après avoir prononcé ces mots qu'elle comprit leur véritable signification. Trop tard!

Serge l'avait regardée. A son tour, il ne comprenait plus... Ce n'était pas possible, ses oreilles le trahissaient... Il se sentit devenir tout pâle.

— Que voulez-vous dire, Mademoiselle?

— Nous avons joué ensemble, autrefois... J'ai conservé un excellent souvenir de ces jours passés. Alors, n'est-ce pas, il me serait désagréable, très pénible même de savoir que vous...

Seulement elle ne savait plus exactement comment terminer sa phrase, elle bredouillait, tout son courage, toute sa volonté, toutes les résolutions prises s'envolant en déroute, comme une fuite d'oiseaux...

— Mademoiselle, ce n'est pas possible...

Elle inclina la tête.

Et ce fut le silence; pas plus l'un que l'autre n'osait parler....

Le cœur de Lydia battait fort, à se rompre, et Serge demeurait immobile, comme assommé.

— Vous allez me prendre pour une folle, pour une jeune fille mal élevée... Sans doute allez-vous penser de moi que je suis bien audacieuse. J'aurais dû vous parler autrement... vous faire comprendre tout au moins de façon moins précise... Songez donc que, depuis votre retour d'Indochine, je ne vous ai vu que quatre fois... Alors je devine quelle sera votre opinion sur ma personne... ce que vous ne direz pas, parce que vous êtes poli...

Lui ne songeait même pas à protester. Qu'importait au jeune homme ce que Lydia pouvait dire à présent, les phrases qu'en une pudeur bien naturelle elle s'efforçait de prononcer pour racheter l'aveu tendre et sincère qui, spontanément, avait jailli de son cœur à ses lèvres. Tandis qu'elle se débattait, il la contemplait, l'enveloppait d'un long regard admiratif, car elle était bien jolie

et d'un très grand charme, avec son visage que l'émotion empourprait et ses yeux clairs tout brillants d'une fièvre nouvelle!

Dans la crainte peut-être qu'un silence gênant s'installât de nouveau entre eux, elle continuait de parler, les mots se pressaient sur ses lèvres et son élocution se précipitait, s'accélérait, comme si elle eût été rassurée par le bruit des syllabes qu'elle articulait.

N'allait-il pas lui tenir rigueur d'avoir ainsi interverti les rôles, parlé la première? Elle n'était pourtant pas effrontée, ne ressemblait en rien à ces jeunes filles trop modernes avec qui les jeunes gens plaisantent, mais ne se marient pas...

Seulement, elle était plus âgée que son âge, elle avait réfléchi, car on ne demeure pas des années et des années étendue sur une chaise longue sans que l'esprit travaille, s'abandonne à de longues rêveries...

Oh! ces mois interminables pendant lesquels l'avenir lui semblait un ciel d'hiver où les nuages se pressent en rangs serrés, où les yeux les plus perçants, les plus fouilleurs, ne parviennent pas à découvrir la moindre tache bleue!...

Oh! les souvenirs des jours heureux que l'on veut écarter, chasser comme d'un revers de main et qui reviennent, ironiques, narquois, assaillir le cerveau et le torturer! Que de fois elle avait vu, écrit en lettres indélébiles, le mot désenchanté du poète américain : *« Never more! »* Jamais plus! Les années de souffrance comptent double et mûrissent les âmes. Et puis, brusquement, elle se sentait inquiète...

Après tout, elle ignorait les sentiments de Serge à son égard.

Ce qu'elle voulait — et elle suppliait le jeune homme d'accéder à ce désir, — c'est qu'il se montrât franc, qu'il lui parlât sans détours, qu'il ne cherchât point à la ménager...

Dissimulant mal son anxiété, elle leva vers le jeune homme un regard interrogateur.

Lentement, sans répondre, il saisit son portefeuille, l'ouvrit et, prenant une photographie, il la tendit à Lydia.

Une jeune fille blonde, en robe de tennis, et qui tenait une raquette à la main.

— Vous vous souvenez?

Et comme elle ne disait rien, souriant à sa propre image, il continua :

— Jamais elle ne m'a quitté... Que de fois, là-bas, aux minutes de découragement, l'ai-je regardée!... C'est grâce à elle que j'ai trouvé la force de continuer à vivre... Oh! je n'exagère pas... Moi aussi, j'ai souffert...

Brusquement sa voix devint plus ferme :

— Avant d'aller plus loin, il est certains faits que M. de Molève a dû vous apprendre... Il me faut pourtant en parler... Mon père n'a pas toujours été un honnête homme... Il a fait un faux, il a volé, il a volé votre père. C'est la raison pour laquelle je suis parti pour l'Indochine : je voulais rembourser M. de Molève... Peut-être saviez-vous tout cela, mais je me devais de vous le répéter.

— Mon père ne vous en a jamais voulu... Il vous trouve très sympathique.

— Je le crois, répliqua franchement le jeune homme, car, après la première visite que je lui ai faite, c'est lui qui m'a écrit, c'est lui qui a tenu à me revoir... Peut-être le geste, pourtant bien naturel, que j'ai accompli en venant restituer l'argent que mon père devait... Seulement, voudra-t-il que le fils d'un voleur épouse sa fille?

— Je lui parlerai, ainsi qu'à maman. Mes parents m'aiment beaucoup. Je les ai tant fait souffrir!... Oh! ce n'était pas ma faute, bien sûr, mais pensez quel a été leur chagrin de me voir infirme, à demi morte, paralysée... Mais, à ce propos, il faut que, moi aussi, je vous parle : je vais mieux, je marche un peu. Ce n'est pas encore brillant, et quand je mets un pied devant l'autre, je souffre... Mais enfin le docteur Cartelet m'a juré que je serais bientôt complètement rétablie, qu'il ne me resterait rien... Je le crois, j'en suis persuadée. Cependant, s'il se trompait, si la guérison n'était pas totale, jamais, vous m'entendez, jamais je n'accepterais de vous épouser... Serge, continua-t-elle très gravement, je vous aime, je le dis parce que c'est la vérité, et que je n'ai pas à cacher un sentiment naturel, je serai heureuse de devenir votre femme, mais comprenez-moi, c'est précisément parce que je vous aime trop profondément que je ne voudrais pas encombrer votre vie... Je rêve d'un foyer normal, avec des enfants, et jamais je ne vous condamnerais à jouer un rôle de garde-malade. Et puis il y a ma fierté... Je ne veux pas me sentir diminuée. De l'orgueil? Peut-être... Serge, me comprenez-vous?

Il inclina la tête, plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître.

— Quant à votre père, je ne vous en parlerai jamais. Nous n'avons pas à le juger... Je vous remercie de votre franchise. Cela m'a fait plaisir de voir combien vous avez confiance en moi, et je vous promets, Serge, que cette confiance sera bien placée. Maintenant, si vous avez quelque chose à me demander, une question à me poser, je suis toute prête à vous répondre. Je ne veux pas d'ombre entre nous. Tout doit être clair, illuminé de soleil.

— Que voulez-vous que je vous dise, si ce n'est que je suis heureux... J'aimerais trouver des mots nouveaux pour dépeindre mon bonheur, et je reste là, devant vous, et j'emploie de pauvres phrases qui sont usées d'avoir trop servi... Lydia, vous avez bien fait de parler la première. Moi, je me serais tu, j'aurais regagné l'Indochine en emportant mon secret... Vous étiez la seule jeune fille à qui je ne pouvais exprimer mon amour... et vous étiez aussi la seule que j'aimais... Oui, sincèrement, je n'aurais pas trouvé la force de me déclarer. J'aurais eu peur que l'on me soupçonnât de ne pas quel machiavélisme en cherchant à épouser la fille de l'homme à qui...

— Serge!...

Et une nuance de reproche se glissait dans sa voix.

— Mais si...

Elle l'interrompt gentiment :

— Parlons d'autre chose, dit-elle. Il ne faut pas être triste, aujourd'hui. Nous avons le droit de faire des projets. Bâtissons l'avenir...

— Le présent est déjà prodigieux ! Si l'on m'avait annoncé ce matin que la journée pour moi se terminerait de si merveilleuse façon, j'aurais ri, haussé les épaules comme en écoutant une plaisanterie à laquelle, deux minutes plus tard, on ne pensera plus.

— Et Monsieur qui croyait partir pour l'Indochine ! prononça Lydia en riant.

Le front de Serge se rembrunit :

— Voilà le seul point noir.

Elle le regarda sans comprendre.

— Ah ça ! vous regrettez ce pays ! Mais vous m'avez raconté vous-même que la vie là-bas...

— Non, je ne regrette pas de rester en France, et vous le savez bien, Lydia... Mais je vous dois la vérité : oui, cela me gêne un peu de ne pas m'embarquer... à

cause de votre père : il m'aurait été agréable de lui remettre intégralement la somme que ma famille lui doit...

Au fond, elle était fière qu'il eût ce scrupule. Elle le découvrait fort, loyal, et tel vraiment qu'elle l'avait désiré.

— Oh ! reprit-il, je sais bien que ce n'est pas possible... Je ne vous laisserais pas pendant trois ans. Il faudrait, pour s'en aller, un courage, une énergie que je n'ai pas... Mais c'est à mon tour de vous demander, Lydia : me comprenez-vous ?

— Oui, Serge, dit-elle.

... Pour la troisième fois, il se leva. Tout de même, il fallait songer à se retirer. La pendule avait grignoté l'heure avec une telle rapidité ! Et les adieux s'éternisaient, et l'on trouvait toujours un mot à se dire, et l'on aurait voulu ne pas déjà se séparer... Il faisait si bon, si doux dans ce salon banal ! Dehors, c'était la nuit brumeuse de novembre, la tristesse de l'automne finissant.

— Au revoir, Serge... Je parlerai à mes parents, je vous écrirai demain.

— Au revoir, Lydia.

Il hésitait, la regardait et ne parvenait pas à se décider. Elle, qui avait deviné, souriait doucement.

— Oui, murmura-t-elle enfin.

Alors, très doucement il se pencha, ses lèvres effleurèrent le visage de la jeune fille, et ce fut leur premier baiser.

XI

— Entrez donc dans mon cabinet de travail, Monsieur l'abbé. D'abord, comment allez-vous? Je m'excuse de vous avoir dérangé, mais c'est ma femme qui...

Le prêtre s'avança pour saluer M^{me} de Molève. Effondrée sur une chaise, elle semblait préoccupée. Son mari, qui venait d'introduire l'ecclésiastique, paraissait, au contraire, souriant. Rajeuni de dix ans, ses yeux pétillaient, et son allure désinvolte, sa façon de marcher, de secouer, en un geste machinal, les clefs qui se trouvaient dans sa poche, rassurèrent tout de suite l'abbé Herpin.

— Quand j'ai reçu votre pneumatique, j'ai été un peu effrayé. A présent, je suis plus tranquille, ajouta-t-il doucement, en regardant l'industriel. M^{lle} Lydia?...

— ... Non seulement va de mieux en mieux, interrompit l'industriel, mais, en plus, ma fille est amoureuse!

— Jérôme, tu as une façon de t'exprimer! s'écria M^{me} de Molève. C'est extraordinaire, Monsieur l'abbé : depuis quelques jours, je ne reconnais plus mon mari. Positivement, c'est un autre homme. Lui qui était grave, plaisante sans cesse, à présent. On ne peut plus parler sérieusement avec lui.

— Mon Dieu, chère Madame, il est bien normal qu'un père se réjouisse lorsque sa fille recouvre la santé...

— C'est possible, mais il y a bien autre chose, à présent : Lydia nous a annoncé, très simplement, qu'elle aimait un jeune homme...

L'abbé Herpin continua de sourire.

— Il n'y a là rien que de très naturel. Depuis quelques années, je suis le confesseur de votre fille. Je la connais bien, c'est la raison pour laquelle je ne suis pas inquiet. Le jeune homme qu'elle a choisi n'est certainement pas indigne d'elle, ni de vous... Reste la question de santé... Mais, il y a huit jours, lors de votre réception, j'ai parlé avec le docteur, et je puis vous

assurer que son pronostic était empreint d'un optimisme total. Alors, chère Madame, j'avoue ne pas très bien comprendre votre état d'esprit !

— C'est exactement mon cas, répliqua M. de Molève. Sans savoir exactement pourquoi, ma femme s'inquiète. Celle-ci haussa les épaules.

— J'aurais préféré que ma fille ne se mariât pas encore.

— Mais rien ne presse, sapristi ! Il faut d'abord qu'elle soit tout à fait guérie, c'est l'évidence même, et là-dessus nous sommes tous d'accord. Lydia la première...

M^{me} de Molève continua, comme si elle n'avait pas entendu la réponse de son mari :

— Et puis le choix de Lydia ne me plaît guère. Elle voudrait épouser M. Villardon... Le père de ce jeune homme a commis des actes regrettables.

L'abbé Herpin leva la tête.

— Oui, M. Villardon père a commis un faux, dit l'industriel.

Et, en quelques mots, il résuma l'aventure lamentable.

— Seulement, continua-t-il, ce qu'il ne faut pas oublier de mentionner, c'est la conduite du fils : ce jeune homme acceptant une situation pénible en un coin perdu d'Indochine pour gagner de l'argent et rembourser la dette de son père... Moi, je trouve ce geste chic... et assez peu courant dans les affaires. D'ailleurs, il me plaît beaucoup, ce garçon. Il est intelligent, il sait ce qu'il veut, il a une personnalité...

— En effet, dit M^{me} de Molève, sur un ton ironique, je serais surprise que M. Villardon ne te fût pas sympathique, puisque c'est grâce à toi, à ton insistance, que nos relations ont repris. Tu l'as attiré ici.

— Je ne le regrette pas.

— Il n'y a pas lieu de le regretter, dit l'abbé Herpin.

Et, s'adressant à la maîtresse de maison :

— Chère Madame, continua-t-il, vous me paraissez vous inquiéter à tort. La nouvelle que vous m'avez apprise tout à l'heure est, somme toute, une heureuse nouvelle...

M^{me} de Molève parut se tranquilliser un peu. Les paroles de l'ecclésiastique dissipaient la mauvaise impression que lui avait causée la confidence de Lydia. Cependant elle ne se sentait pas encore tout à fait rassurée.

Au fond — et la pauvre maman ne s'en rendait certes pas compte, — ce qui la peinait, ce qui la dressait

contre l'union éventuelle de sa fille avec M. Villardon, c'était la pensée que Lydia allait partir, quitter la maison paternelle... Elle aurait été si contente que son enfant, à présent guérie, demeurât un peu à ses côtés, si fière de l'accompagner dans le monde, de la regarder danser et s'amuser, si heureuse de dire, au hasard de la conversation, entre une tasse de thé et un petit four : « A présent que Lydia se porte comme un charme... »

Et au moment de connaître cette joie, qui durant tant d'années lui avait été refusée, elle apprenait, de la bouche même de son enfant, le projet de mariage qui effaçait brusquement ses plus doux espoirs. Dans son amour maternel elle éprouvait comme une impression d'injustice. On la frustrait d'un droit qui était le sien. On la privait d'une récompense qu'elle avait méritée.

De son côté, M. de Molève réagissait de façon bien différente. Le mariage de sa fille? Mais c'était trop beau, trop inespéré! Cela faisait penser au dernier acte d'un mélodrame, à la conclusion optimiste d'un auteur qui, ayant tout au long de la scène fait pleurer les spectateurs, désire que le rideau tombe sur une impression de joie reconquise, de bonheur retrouvé... Penser que deux mois auparavant Lydia demeurait immobile dans la morne tristesse de sa paralysie, et que bientôt peut-être il la conduirait à l'autel, la regarderait partir au bras de Serge...

— Alors vraiment, Monsieur l'abbé, insista M^{me} de Molève, vous êtes partisan de...

Le prêtre se mit à rire.

— Ah! certes oui, Madame! Il faudra naturellement consulter le docteur. Mais, de ce côté-là, je ne suis pas inquiet non plus. Je vous répète que je lui ai parlé... Je serais très heureux de féliciter Lydia.

— Mais, naturellement, rien n'est officiel, dit la maîtresse de maison.

— Je le pense bien, chère Madame.

Déjà M. de Molève était allé chercher sa fille aînée. Ils revinrent tous deux.

— Voici la coupable, dit-il en riant.

— Ma petite Lydia, prononça le prêtre avec un bon sourire, vos parents m'ont mis au courant.

— Et...? demanda la jeune fille en levant sur l'abbé Herpin un regard interrogateur.

Il attendit quelques secondes, puis, très lentement, en prenant la main de sa jeune pénitente, il dit :

— Et je vous félicite, ma chère enfant.

XII

« ... Parce que je voudrais me pencher sur mon propre cas pour l'étudier, essayer de comprendre ce qui se passe en moi-même et analyser les curieux symptômes qui, chaque jour davantage, m'intoxiquent le cœur et le cerveau, j'ai résolu d'écrire ces quelques lignes, de tracer ici comme une confession intime, de jeter sur du papier le récit de mes impressions et de mes angoisses.

« Il me faut absolument établir un diagnostic. Peut-être alors me sera-t-il possible de trouver un remède, de découvrir un palliatif...

« C'est une sensation à la fois étrange, pénible et inquiétante, que de sentir brusquement naître en soi un autre homme, dont on ne soupçonnait pas l'existence...

« Certains, à ma place, s'efforceraient de fermer les yeux, de ne pas chercher à comprendre, de se confiner dans une ignorance volontaire...

« Cette attitude ne sera pas la mienne. Seulement, si quelqu'un avait prédit que moi, le docteur Roland Cartelet, j'en arriverais à tracer les phrases qui vont suivre, je serais sans doute parti d'un grand éclat de rire.

« Et pourtant je suis là, devant ma table, mon stylo à la main...

« J'aime M^{lle} de Molève.

« Certains romanciers parlent de coup de foudre... Un homme regarde une femme, et immédiatement il est conquis, subjugué. Ce ne fut pas mon cas. J'avoue même ne pas savoir exactement quand j'ai commencé à aimer Lydia. Et il est tout de même étrange de constater qu'un sentiment comme celui que j'éprouve ait pris naissance aussi insidieusement.

« Ce qui m'inquiète, ce qui me fait peur, c'est la force, le despotisme de cet amour... Il me semble, à présent, que tout ce qui n'est pas lui ne compte pas... Mes travaux, mes malades, mes consultations ne m'intéressent plus. Et c'est une impression affreuse entre toutes de constater, à l'heure où l'on réfléchit, où l'on

est lucide, une telle métamorphose dans ses goûts, ses aspirations...

« Et cependant, pour être heureux, il me suffit de penser à Lydia, d'évoquer sa blondeur, de me dire qu'elle sera ma femme, que je fonderai un foyer avec elle.

« Je me plais à imaginer notre existence, l'appartement où nous vivrons, la couleur des papiers qui orneront les murs, jusqu'aux robes dont elle se vêtira...

« Hier, visitant une malade que je voyais pour la première fois, une jeune femme qui ressemblait à Lydia — oh ! très vaguement : elle n'avait ni ses yeux clairs ni sa bouche finement dessinée, — tout de suite j'ai reçu comme un coup au cœur, et il m'a fallu un terrible effort de volonté pour demeurer maître de moi, pour garder une impassibilité de médecin, pour écrire mon ordonnance.

« Je ne trouvais plus mes mots, j'en arrivais à craindre de commettre une erreur, de me tromper de médicament.

« Je n'avais plus qu'une hâte : partir, me retrouver dans la rue bruyante... Je suis le plus heureux et le plus misérable des hommes...

« Le plus heureux, parce que je ne soupçonnais pas l'ineffable bonheur d'aimer, de se dire que l'on va passer toute sa vie avec celle que l'on a choisie, dans la douce intimité du foyer conjugal.

« Le plus misérable, parce que j'ai l'impression de trahir l'homme que j'ai été jusqu'à ce jour, le savant qui ne vivait que pour la science ; et cette indifférence, plus, même : ce dégoût que j'éprouve brusquement pour tout ce qui jusqu'alors avait été ma raison de vivre, m'épouvante véritablement, m'apparaît comme une lâcheté, la désertion d'un soldat s'enfuyant au milieu de la bataille, alors que chacun doit être à son poste pour lutter et vaincre...

« J'aime Lydia plus que tout au monde, je ne conçois même plus la possibilité d'une existence sans elle, sans sa présence, je donnerais ma vie de grand cœur s'il s'agissait de sauver la sienne, elle m'est indispensable au même titre que l'air dont mon organisme a besoin, et cependant il m'arrive de lui en vouloir, d'éprouver envers elle une poussée de colère, comme si elle était coupable du sentiment qu'elle m'inspire, de la place qu'elle a prise en moi-même au détriment de mon bonheur de naguère...

« Parfois, pour me consoler, pour jeter un peu d'apaisement dans mon esprit tumultueux, je me dis, je me répète, après m'être morigéné, que je retrouverai le calme au lendemain de mon mariage, qu'il me sera possible alors de partager mes journées entre ma femme et mon travail et que je serai le plus heureux des humains...

« Mais la vraisemblance d'une autre hypothèse vient écrouler le beau château de mes rêves.

« Qui m'assure, après tout, que Lydia voudra devenir ma femme ?

« Certes, quand j'ai fait part de cette crainte à ma tante, elle a ri, elle a haussé les épaules, elle m'a assuré que cette éventualité appartenait au domaine de l'in-vraisemblance et que je pouvais être tranquille, dormir sur mes deux oreilles, selon l'expression qui lui est chère.

« Mais comment prendre son avis au sérieux, comment ne pas douter de son impartialité et oublier qu'elle est mauvais juge en la matière, la pauvre femme qui m'aime à la façon d'un fils chéri, qui ne voit que par moi, qui me pare de toutes les qualités ?

« Si M^{lle} de Molève ou ses parents me répondaient par une fin de non-recevoir ?

« Ce refus, je n'ose pas même l'envisager, tant ses conséquences me font peur, me glacent d'épouvante.

« Je suis un honnête homme, ma vie a toujours été droite, loyale, et quand je regarde en arrière, quand j'examine les jours passés, quand je scrute ma conscience, je ne découvre aucune mauvaise action à me reprocher.

« D'ailleurs, je n'ai pas eu grand mérite à suivre la route normale et saine. Aucune tentation, aucun désir équivoque, n'a jamais assailli mon esprit ; j'aurais donc tort en parlant de combats intérieurs, de lutte violente, de victoires remportées sur moi-même.

« Ma nature, mon éducation, mes goûts et mes penchants m'ont préservé jusqu'à cette heure de ces assauts redoutables devant lesquels parfois succombent les plus vaillants.

« Pourquoi faut-il qu'à présent je sente jaillir en moi comme des sources mauvaises ?

« Car — à quoi bon dissimuler, jouer une comédie absurde et déshonorante, écrire sur ce papier des phrases qui seraient autant de mensonges ? — il me

faut bien avouer la vérité, si cruelle, si pénible soit-elle : je suis jaloux...

« La pensée que Lydia pourrait épouser un autre homme que moi me rend fou.

« Je préférerais que mon sérum échouât, qu'elle demeurât toute sa vie étendue sur un lit de douleur ou qu'elle fût morte...

« Et je l'aime à la folie... »

Brusquement, le docteur Cartelet s'arrêta d'écrire. Il posa son stylo, regarda la petite pendule qui se trouvait sur son bureau, puis, prenant sa tête entre ses mains, il demeura immobile quelques secondes.

Dehors, le vent se déchainait, soufflait de lugubres rafales qui parfois s'engouffraient dans la cheminée avec un bruit sourd, un hurlement triste, tandis qu'une furieuse pluie crépitait en grains de plomb sur la vitre.

— J'ai froid, dit le médecin.

Il se leva, s'approcha du radiateur qui, à cette heure tardive de la nuit, ne répandait plus qu'une tiédeur vague.

Peut-être la température exceptionnellement rigoureuse de ce mois automnal, peut-être l'inquiétude, la fatigue des nuits passées sans dormir, il se sentait mal à l'aise, tout frissonnant.

Il rentra sa tête dans les épaules en un geste instinctif.

— J'ai froid, répéta-t-il.

... Froid à son corps qui tremblait, froid peut-être à son âme...

XIII

A présent, chaque après-midi, Serge venait passer quelques heures avec Lydia. Et dans la douce intimité du salon, sous la lumière tamisée de la lampe qui diffusait une lumière discrète, tout en buvant une tasse de thé ou en fumant une cigarette, les deux jeunes gens bâtissaient de beaux rêves d'avenir.

Et c'étaient alors les phrases éternelles de ceux qui, la main dans la main, vont s'élancer sur le chemin de la vie...

On parlait du voyage de noces, on passait en revue les pays où les ciels sont les plus cléments, les plus limpides, on s'amusait à regarder un vieil atlas de géographie comme pour découvrir une contrée légendaire et cependant réelle où il serait doux d'aller entonner le premier couplet de la merveilleuse chanson d'amour. Sur la carte multicolore les doigts erraient, glissaient du vert de l'Italie au rose de la Grèce, pour gagner le bistre de l'Egypte.

On évoquait les souvenirs, les phrases entendues au hasard des conversations, les descriptions lues dans les livres, dans les romans, les paysages entrevus au cinéma, sans parvenir à se décider, à établir un itinéraire précis, à décréter que l'on prendrait le train pour tel endroit de préférence à tel autre.

Ils s'amusaient comme des enfants, interrompaient leurs phrases par de longs éclats de rire, se moquant bien, au fond, d'aller ici plutôt que là, pourvu qu'ils fussent ensemble pour échanger leurs impressions, pour admirer les mêmes points de vue, pour partager les mêmes joies.

Quelquefois, rieuse, mutine, espiègle qui se délecte d'une bonne plaisanterie, Michelle entre-bâillait doucement la porte, et quand elle avait eu la chance de ne pas avoir été entendue, elle avançait sa tête avec précaution, interrompait les jeunes gens en criant d'une grosse voix :

— Bien le bonjour, les amoureux !

Puis elle entraînait, grignotait un gâteau sec ou chipait une cigarette dans l'étui de Serge, qui traînait quelque part sur la table, prenait le briquet qu'elle actionnait en vain, avec un geste bouffon de vieux fumeur, et, le pouce meurtri, elle se tournait alors vers le jeune homme, qui la regardait moqueusement, et disait, le visage courroucé d'une rage feinte :

— Quel vilain ustensile qui ne marche jamais ! Voulez-vous donner du feu à votre future belle-sœur, cher Monsieur ?

Et, à sa sœur aînée qui, pour la forme, disait : « Tu sais bien que papa ne veut pas que tu fumes, c'est très mal élevé », elle répliquait en tirant un bout de langue rose :

— Ma belle, occupe-toi de ton futur mari !

La cigarette terminée, ayant une nouvelle idée en tête, ou peut-être aussi désireuse de ne pas être indiscrette, de ne pas les importuner trop longtemps par sa présence, alors qu'ils devaient, l'un et l'autre, avoir tant de choses à se dire, elle se levait, gagnait la porte, s'en allait sur une dernière pirouette et une ultime grimace.

Michelle partie, la conversation reprenait. Tantôt on parlait de l'appartement. Quel quartier ? Là, malheureusement, il était difficile de choisir, et l'on serait bien obligé d'habiter près de la Bastille, à proximité du magasin. Evidemment, un autre quartier serait plus agréable : les Champs-Élysées, l'Étoile, ou même certains coins vieillots de la rive gauche. Sans compter que dans les parages de l'École Militaire on trouve à présent de bien beaux immeubles... Mais Lydia se montrait intransigeante. Elle tenait absolument à louer un appartement près de l'endroit où travaillerait son mari.

— C'est trop fatigant de faire quatre longs voyages. Certaines femmes s'en moquent, prétendent qu'avec une auto ou le métro... Mais c'est de l'égoïsme, simplement. D'ailleurs, en cherchant bien, on peut trouver, même du côté de la Bastille, quelque chose de très bien. Le boulevard Henri-IV serait à voir...

L'important — et là-dessus tous deux tombaient d'accord, — c'était que l'appartement fût clair, ensoleillé. C'est la santé ! Et puis, enfin, si un jour de petits enfants...

Une autre fois on parlait des cadeaux...

Bien agréable pour les nouveaux mariés, cette coutume d'offrir un souvenir. Mais le malheur, c'est que

les amis manquent en général d'imagination et qu'on se trouve à la tête de trois ou quatre services à liqueurs, de plusieurs lampes de chevet, alors qu'on aurait tant désiré un petit lustre pour l'entrée ou une jolie pendule moderne pour la cheminée du bureau.

Evidemment, il y a la ressource d'aller chez le fournisseur pour faire un échange, ce procédé légèrement cavalier est devenu fort à la mode, mais tout de même c'est un peu délicat !

D'autres fois encore, on pénétrait plus avant dans les détails de la vie familiale. On fixait gravement l'heure du déjeuner : midi et demi, c'est raisonnable, et le dîner à huit heures — sauf les jours où l'on va au théâtre, mais heureusement le rideau se lève tard, à présent... Tout de même, il ne faut pas manquer le premier acte. Certains trouvent cela chic ; au fond, c'est ridicule. Pour juger une pièce, il faut l'entendre entièrement.

Une autre question importante : le petit déjeuner ! Thé, café au lait ou chocolat ? Pain, beurre et miel ?

Souvent aussi on établissait le budget. Au début, naturellement, ce sera un peu juste. Il faudra y aller doucement. Il y a toujours des dépenses auxquelles on ne songe pas, surtout quand on s'installe dans un appartement.

Et puis il est nécessaire de bien choisir ses fournisseurs, ne pas se faire voler. Les gens se disent : « Un jeune ménage manque nécessairement d'expérience. » Mais Lydia saura se montrer prudente et maîtresse de maison avisée.

Certains jours M^{me} de Molève entraînait, se mêlait à la conversation. On lui demandait des conseils. Elle se gardait bien de donner des avis trop catégoriques, ne voulant pas avoir l'air de se mêler de ce qui ne la regardait pas. Petit à petit, elle s'habitua à la pensée que sa fille allait partir, et Serge, qui avait senti la vague prévention de sa future belle-mère à son égard, deviné ce qui se passait dans l'âme de la pauvre femme, s'était ingénié à se montrer affectueux, à la rassurer par des paroles chaudes et convaincantes. Et il était parvenu à remonter le courant. M^{me} de Molève pardonnait à présent le rapt de son enfant.

En fin de journée, vers six heures et demie, l'industriel arrivait.

Il sortait de son bureau, las, fatigué par une lourde journée de travail, les oreilles encore bourdonnantes

de discussions, de marchandages, de conversations d'affaires où chaque mot a sa valeur, où l'on doit peser chaque parole; mais tout de suite, dès qu'il pénétrait dans le salon, qu'il s'imprégnait de l'ambiance familiale entre sa femme, ses filles et Serge, le brave homme oubliait ses tracas, ses préoccupations, et, les yeux soudain pétillants d'aise, le visage éclairé d'un bon sourire, il redevenait gai, joyeux, ayant toujours une histoire amusante qu'il débitait avec des expressions pittoresques de camelot bonimenteur.

Et quand, décemment, Serge ne pouvait demeurer davantage, qu'il lui fallait songer à prendre congé, souvent M. de Molève disait au jeune homme :

— Allons, vous allez bien dîner avec nous ce soir?

L'autre, pour la forme, poliment, répliquait par quelques phrases de circonstance : « Je crains d'être indiscret... Peur de vous gêner... Avant-hier déjà... » Mais, sans en écouter davantage, le père de Lydia disait à Michelle :

— Va prévenir Jeanne. Un couvert de plus!

Souvent on parlait de l'abbé Herpin, qui avait regagné sa cure avec les notes qu'il était venu rédiger à Paris, car le prêtre préparait un gros ouvrage sur les vieilles églises des campagnes françaises, et, quand son évêque le lui permettait, il sautait dans le train pour vérifier certains documents dans les bibliothèques de la capitale.

Ce soir-là, le dîner terminé, on passa au salon.

M^{me} de Molève, demeurée un peu en retrait dans la salle à manger, dit à son mari, qui s'apprêtait à gagner la pièce voisine :

— Jérôme, il faut tout de même que tu parles au docteur Cartelet. On ne peut plus attendre davantage.

— C'est entendu, ma chère amie. Mais tu sais bien que le docteur Cartelet m'a affirmé que Lydia serait totalement guérie.

— Oui, mais enfin, tu lui as parlé de mariage comme d'une éventualité lointaine et vague.

— Evidemment, à ce moment-là. Mais il m'a rassuré complètement, tu peux être tranquille.

— Oui, mais enfin je préfère...

— Mais pourquoi toi-même...

— J'aime mieux que ce soit toi... entre hommes...

— Bien; quand vient le docteur?

— Demain, à trois heures, pour une piqûre.

M. de Molève réfléchit un instant :

— Demain, trois heures,... voyons,... voyons,... je n'ai rien, je serai ici et je lui parlerai.

Dans le salon, Serge allumait une cigarette, tandis que Lydia feuilletait un volume qu'elle avait parcouru l'après-midi, avant l'arrivée du jeune homme.

— Que regardez-vous avec tant d'intérêt? demanda-t-il en souriant.

— Des vers de Lamartine.

Et doucement elle récita :

*Le livre de la vie est le livre suprême
Que nul ne peut ouvrir ou fermer à son choix,
Le passage choisi ne s'y lit pas deux fois,
On voudrait revenir à la page où l'on aime...*

Alors, très tendrement, elle regarda Serge...

XIV

... Immobile, se mordant les lèvres, les mains crispées derrière son dos, ne sachant plus quoi dire, quelles paroles ajouter pour calmer sa fille, pour jeter un peu d'apaisement dans l'âme déchirée de la malheureuse, M. de Molève fermait à demi les paupières, comme pour échapper au spectacle tragique qui se déroulait devant ses yeux.

M^{me} de Molève avait pris Lydia en larmes dans ses bras, l'embrassait, la cajolait, la berçait, essayait de son mouchoir le visage inondé et ravagé de douleur.

Michelle, qui se tenait un peu à l'écart, comme oubliée, pleurait doucement, en silence, et, malgré ses efforts pour demeurer calme, les sanglots qui remontaient à sa gorge la secouaient de petits sursauts réguliers.

— Ma chérie, voyons, sois raisonnable ! Nous sommes là qui t'aimons, Lydia.

Mais, sans rien écouter, elle se dégageait de l'étreinte maternelle et, saisissant une lettre froissée, elle relut pour la centième fois peut-être les phrases meurtrières.

comme si elle eût éprouvé un plaisir amer à envenimer sa blessure saignante, à se torturer davantage :

« J'aurais donné ma vie pour n'avoir pas à tracer les mots qui vont suivre, pour que ne s'envolât pas le rêve le plus cher à mon cœur... Lydia, il me faut un courage infini pour vous dire que je ne puis pas être votre mari, que je dois repartir là-bas, en Indochine. Et je n'ai pas même la possibilité de vous expliquer la raison de mon attitude. Je vous demande de croire qu'en agissant de la sorte j'obéis à un cas de conscience, à un devoir... Le temps parviendra peut-être à endormir votre peine... Je le souhaite, je le désire... Hélas ! un espoir semblable ne m'est pas permis. Les jours, les mois, les années passeront sans adoucir ma douleur, sans atténuer mon chagrin... »

Elle n'eut pas la force d'aller plus avant, de continuer sa lecture.

Un vertige la prenait, lui donnait l'impression que les murs oscillaient autour d'elle. Ses parents, sa sœur, changeaient de visage. Elle ne les reconnaissait plus. Tour à tour, il lui semblait qu'un vent glaçait sa chair et qu'un souffle brûlant courait au long de son épiderme.

Le gel, l'étouffement ? Elle ne savait plus... Et une rage féroce, une rancune haineuse contre un destin qui s'acharnait contre elle, qui la rudoyait, la malmenait, la meurtrissait de coups répétés...

C'était par trop injuste, tout de même, qu'une loi marâtre semblât lui interdire d'être heureuse !

Infirmes, paralysée, étendue des années sur un lit de souffrance, avec dans la tête le tourbillonnement sinistre des pensées noires... Enfin un médecin la soigne qui la soulage, la guérit, la ressuscite... Et quand il semble que le ciel s'éclaire, que le soleil va se lever sur les prémices d'un beau jour, qu'elle aura droit — elle aussi — à la part de bonheur réservée à chaque créature humaine, le jeune homme qui a demandé sa main se dérobe brusquement, clôt le joli roman d'amour par quelques lignes douloureuses et incompréhensibles.

— Calme-toi, je t'en conjure, ma chérie !

A présent, c'était M. de Molève qui intervenait, s'efforçait de verser un peu de baume sur ce cœur ulcéré.

Bien inutiles ces paroles qu'elle n'écoutait pas. Elle aurait préféré qu'on la laissât seule, pour s'enfoncer plus avant dans son chagrin. Et, les poings sur les oreilles, décidée à ne rien entendre, s'hypnotisant sur son bonheur perdu, elle évoquait avec une dangereuse obstination ses rêves à la veille de se réaliser, ses désirs les plus chers en train de s'accomplir, tout ce bel échafaudage de joie qui brusquement s'écroulait en une chute irrémédiable...

Puis elle repensait à la lettre néfaste dont une phrase surtout la hantait, s'inscrivait dans son cerveau comme en caractères de feu et posait un hallucinant point d'interrogation :

« Je vous demande de croire qu'en agissant de la sorte, j'obéis à un cas de conscience, à un devoir... »

Que signifiaient ces lignes ?

Quel motif assez péremptoire s'était brusquement dressé devant Serge pour qu'il se trouvât dans l'atroce obligation de battre en retraite du jour au lendemain, d'abandonner ainsi ses plus chères espérances ?

L'argent ?

Un scrupule à la pensée de n'avoir pas entièrement remboursé la dette de son père ?

L'orgueil d'un homme qui ne veut rien devoir à personne ?

Bien invraisemblable, cette hypothèse.

Le jeune homme n'avait-il pas formellement promis qu'il ne partirait plus, qu'il acceptait la situation offerte par M. de Molève ?

D'ailleurs, l'industriel, ravi du mariage de sa fille — il l'avait dit, répété, et cent fois plutôt qu'une, — n'était-il pas heureux que son gendre l'aidât dans ses affaires, devint le collaborateur précieux, l'homme énergique dont la présence s'avérait de plus en plus indispensable pour diriger la succursale de la Bastille ?

Non, il fallait chercher ailleurs.

Un revirement subit dans les sentiments de Serge ?

Le jeune homme s'apercevant qu'il s'est trompé, qu'il a été la dupe d'un moment d'égarement, d'un vertige, qu'il a pris pour de l'amour une inclination passagère, et brusquement, devant la réalité, se sauvant, reniant sa parole, résolvant par une fuite sans élégance une situation inextricable ?

Cette explication, pas plus que la précédente, ne valait la peine qu'on s'y arrêtât.

Les paroles de Serge résonnaient encore à ses

oreilles. Elle entendait, comme si le fugitif se fût trouvé à ses côtés, les mots tendres, les projets d'avenir que son fiancé murmurait d'une voix chaude, avec ces accents spontanés qui jaillissent du cœur et que le plus parfait comédien ne parviendra jamais à imiter.

D'ailleurs, le jeune homme — il suffisait de parler avec lui pour en acquérir l'absolue certitude — n'était pas de ces inconstants qui virevoltaient au gré de leur fantaisie, qui s'engagent à la légère et qui regrettent le lendemain une décision prise la veille.

Alors, s'épuisant à comprendre, s'acharnant à résoudre ce problème insoluble, la malheureuse jeune fille se heurtait comme à une muraille infranchissable.

Et cette ignorance avivait encore sa douleur, la décuplait. Naïvement, elle s'imaginait que, connaissant l'obstacle qui la séparait de Serge, elle parviendrait à le franchir.

Par un effort de volonté, étant parvenue à se maîtriser, à calmer durant un moment les hoquets qui soulevaient sa poitrine, elle tourna vers son père une pauvre figure inondée de larmes :

— Mais pourquoi, pourquoi? Quel peut être ce motif?... Vous n'avez aucune idée? Vous ne savez pas?

Il y avait dans le regard de Lydia une telle prière, une telle détresse, une telle supplication, que M. de Molève en reçut comme un coup au cœur.

Il ne trouvait plus la force de parler. Ses poings se crispaient. Il aurait donné n'importe quoi pour fournir une explication, pour ne pas être obligé de se taire.

Malgré lui, il hésitait, ne savait plus bien la route qu'il devait suivre : s'il fallait qu'il continuât à tenir son rôle, à feindre l'ignorance, ou si, au contraire, il ne serait pas préférable de lâcher brutalement la vérité. Mais, soudain, il entrevit les conséquences désastreuses d'une franchise totale, et, trouvant le courage de se raidir, il imposait à son visage une mensongère expression d'ignorance, haussait les épaules avec lassitude et répliquait :

— Comment veux-tu que je sache?...

Mais, soit que le ton de sa voix n'eût pas été assez convaincant, soit que sa physionomie se fût refusée à donner le change, Lydia regarda son père plus attentivement. Un doute traversa-t-il l'esprit de la jeune fille? Ou plus simplement insista-t-elle, obsédée par l'idée fixe qui lui taraudait le cerveau? Toujours est-il qu'elle revint à la charge :



— Papa, vous avez bien une idée? Qu'est-ce qui a pu se passer? Je voudrais tant savoir!...

— Voyons, ma chérie, dit M^{me} de Molève, cela ne sert à rien de poser indéfiniment les mêmes questions. Nous sommes avec toi, près de toi; nous t'aimons de tout notre cœur, ton père et moi... Je te supplie de te calmer, de ne pas t'énerver de la sorte. Tu vas te faire mal... Pense un peu à nous...

Elle prenait sa fille dans ses bras, elle l'embrassait, la pressait contre son cœur. Mais de nouveau Lydia éclatait en larmes.

Et, dans le balbutiement des paroles sans suite qu'elle prononçait, parmi les phrases que l'on comprenait mal, toujours, comme un leit-motiv obsédant et douloureux, revenait la même plainte, le même gémissement :

— J'ai tant de chagrin... J'ai tant de chagrin!

XV

Nerveusement, M^{me} Leclerc essuyait les verres de ses lunettes, quand la porte s'ouvrit. Le professeur Melinot entra. Tout de suite il reconnut la vieille dame et, s'approchant, il la salua, cependant que, d'un geste de la main, il l'invitait à demeurer assise.

— Je m'excuse, dit-elle, de venir ainsi vous déranger chez vous. Mais croyez bien que, sans un motif grave...

— Vous ne me dérangez nullement, répliqua-t-il en prenant un fauteuil, mais vous m'intriguez un peu. Voyons, que se passe-t-il?

— Il s'agit de Roland...

— Cartelet n'est pas souffrant? Il y a longtemps que je ne l'ai vu. Entre nous, il me délaisse un peu... Oh! je ne lui en veux nullement : la vie d'un médecin qui pratique est tellement absorbante! Je lui ai envoyé deux lettres qui sont restées sans réponse; d'ailleurs, cela ne présente aucune importance. Mais je parle, je bavarde... je ferais beaucoup mieux de vous écouter.

— J'ai pris la liberté de venir vous trouver parce

que je n'ignore pas l'affection respectueuse que vous porte mon neveu, dit M^{me} Leclerc.

Dans sa voix, si calme à l'ordinaire, on percevait un léger tremblement. Visiblement elle était émue, presque angoissée...

— Je suis inquiète au sujet de Roland... et je suis ici pour vous demander de lui parler...

Le professeur Melinot se leva et, sans prononcer un mot, il se mit à marcher lentement dans le salon.

Remarquant que sa visiteuse paraissait un peu surprise de son attitude, cette façon curieuse d'arpenter la pièce de long en large, les deux mains derrière le dos, il expliqua :

— Excusez-moi, c'est une petite manie : je ne déteste pas, de temps à autre, me dégourdir les jambes. Mais, je vous en prie, continuez...

M^{me} Leclerc hésita un instant. Elle ne savait plus bien par où commencer, trop de faits se mêlaient dans sa tête ; et puis peut-être, au dernier moment, éprouvait-elle un scrupule à étaler les confidences de son neveu. Pourtant, en accomplissant cette démarche, en venant voir le « patron » de Roland, elle était certaine de remplir son devoir.

L'autre allait et venait lentement, le front baissé, marchait d'une allure régulière, en regardant la pointe de ses souliers. Sans doute devinait-il ce qui se passait dans l'esprit de la vieille dame, car il ne manifestait aucune impatience, ne cherchait nullement à stimuler sa visiteuse, lui laissant au contraire tout le temps désirable pour qu'elle rassemblât ses idées.

— Il me faut d'abord vous dire que Roland a soigné une jeune fille dont il est tombé éperdument amoureux et qu'il désirait épouser.

— Tiens, c'est original ! prononça le professeur, en s'arrêtant brusquement.

« Enfin, continua-t-il après un instant de silence, cola regarde Cartelet. »

Il haussa les épaules et se remit à marcher.

M^{me} Leclerc, interloquée par la réflexion du savant, éprouva quelques difficultés à reprendre le cours de sa narration.

Tout d'abord, expliqua-t-elle, son neveu avait symbolisé à ses yeux l'image vivante du bonheur. Il allait demander la main de la jeune fille... La perspective de ce mariage le rendait fou de joie. On ne le reconnaissait plus, il se métamorphosait. Lui, grave et sérieux à

l'ordinaire, riait et plaisantait. Enfin, bref, un collégien à la veille des vacances. Puis un beau jour, quelques semaines auparavant, comme M^{me} Leclerc, au hasard d'une conversation, avait parlé de sa future nièce, Roland, soudain, s'était mis à pleurer à la façon d'un enfant.

Il venait d'apprendre par le père de la jeune fille que celle-ci aimait un jeune homme. Ils étaient fiancés, et bientôt ce serait le grand jour...

A présent le professeur ne pouvait réprimer un sourire légèrement ironique. On allait lui demander un remède pour guérir les chagrins d'amour ! Touchante, bien sûr, cette vieille dame qui venait supplier que l'on consolât son neveu, mais quelle curieuse idée de s'adresser à lui, Melinot, un vieux garçon impénitent, un chercheur passionné de science, un homme qui, au fond, méprisait vaguement tout ce qui n'était pas le travail, le laboratoire, la médecine.

On ne voulait pas de Cartelet pour époux ? Ce n'était pas très grave. Il n'y avait pas là, vraiment, de quoi s'inquiéter ! Il se consolerait, comme tant d'autres avant lui, ce brave docteur ! Car enfin il n'était pas le premier à qui semblable aventure arrivait.

Il s'apprêtait déjà à prononcer quelques formules vagues et rassurantes, grâce auxquelles il pourrait se dérober et ne pas tenir le rôle de confident qu'on lui réservait un peu prématurément, lorsque la vieille dame continua :

— Mais il y a plus grave ! Et c'est pour cela que je suis venue. J'ai peur, ... j'ai terriblement peur...

— Peur ? Mais de quoi ? Que Cartelet ne se marie pas ? En voilà une histoire ! Je suis célibataire, moi : je ne l'ai jamais regretté !

Elle fit semblant de n'avoir pas entendu l'interruption moqueuse.

— J'ai peur parce que, depuis huit jours, Roland n'est plus du tout le même. Il a les yeux hagards, inquiétants, fixes. Il semble qu'une idée le ronge, lui mord le cerveau. Il est obsédé, voilà le mot... Vous croyez que j'exagère, que je suis une vieille femme radoteuse, ou que je m'affole trop aisément. Non, Monsieur le professeur, je ne perds pas facilement la tête, croyez-moi. S'il ne s'agissait que d'une peine de cœur, si Roland ne souffrait que de ne pouvoir épouser celle qu'il aime, je ne serais pas ici, à vous parler. J'aurais su le consoler, lui faire oublier sa douleur, si cruelle

fût-elle... Il y a autre chose, vous entendez, et cette autre chose-là me fait peur,... je vous le répète...

Elle parlait avec une telle véhémence, insufflait à ses paroles une si ardente conviction que, de nouveau, le professeur Melinot s'était arrêté. Il la dévisageait, à présent, de son regard aigu et scrutateur, n'avait plus envie de plaisanter, d'interrompre la vieille dame avec des remarques ironiques.

— Ce changement, reprit-elle, date de huit jours exactement. Si vous saviez dans quel état il est revenu dîner!... Il était pâle, à croire qu'il n'aurait pas la force de marcher, un tremblement l'agitait; par moments il crispait sa mâchoire, et son visage prenait soudain une expression où il y avait de l'angoisse, de la terreur... Parfois, quand il pensait que je ne l'écoutais pas, il marmottait des paroles, des lambeaux de phrases... Et chaque jour qui passe amène une aggravation dans son état. Cela finira mal... Alors je suis venue vous trouver, parce que, vous comprenez, Roland, c'est un peu comme mon petit...

Des larmes qu'elle ne parvenait pas à refouler glissaient le long de ses joues ridées.

— Bon, je lui parlerai, dit le savant. Vous pouvez annoncer ma visite à Cartelet.

— C'est que, répliqua-t-elle avec hésitation, Roland, à qui j'avais parlé de vous, ne tient pas à vous rencontrer. En ce moment il ne veut voir personne...

— Alors, que voulez-vous que je fasse? Il ne veut pas me voir? C'est son droit...

— Quand un homme est au bord d'un précipice, si vous avez la possibilité de le retenir, allez-vous lui demander son avis?

Le professeur hésita quelques secondes.

— La comparaison est juste. La démarche que vous me demandez d'accomplir ne me sourit guère, je ne vous le cache pas. Je la ferai, cependant. Comptez sur moi. J'aime beaucoup Cartelet... Après tout, s'il m'envoie promener, s'il me dit de me mêler de mes affaires, je le verrai bien. Seulement, j'espère encore que vous vous trompez, que vous dramatisez la situation,... j'en suis même absolument persuadé...

Elle esquissa un geste de doute.

— Je le voudrais bien, dit-elle avec un soupir, je serais moins inquiète! Laissez-moi vous remercier, vous dire combien je vous suis reconnaissante...

Il l'interrompit presque brutalement :

— Non, pas de phrases... D'ailleurs, je ne mérite aucun remerciement : je fais ce que je dois faire, ce que n'importe qui ferait à ma place.

Puis, plus doucement, il reprit :

— Quand pourrai-je voir Cartelet?

— Vous serait-il possible de venir ce soir — le plus tôt sera le mieux, — vers neuf heures? Roland sera dans son cabinet de travail. Sans le prévenir je vous introduirai.

Le professeur fronça les sourcils :

— Hum! dit-il, je n'aime pas énormément cette façon de forcer la porte. C'est un peu cavalier et d'assez mauvais goût. Mais enfin vous avez raison : nous n'avons pas le choix. C'est bien. Je serai ce soir avenue de la Grande-Armée.

A peine eut-il appuyé sur la sonnette que la porte s'ouvrit.

— Je vous attendais, lui dit M^{me} Lœclerc, J'étais là, en faction dans l'antichambre. Entrez donc.

— Cartelet?

— Il est dans son bureau. Ce soir, il n'a pas dit un mot... J'avais hâte que vous veniez. Je ne vis plus...

Le professeur enleva son pardessus qu'il accrocha à une patère, puis il se frotta les mains l'une contre l'autre pour se réchauffer, car dehors il faisait un froid noir.

— Je suis certaine que tout se passera très bien, murmura la vieille dame, qui, un peu inquiète à présent, voulait se rassurer elle-même.

Il ne répondit rien. Lui non plus n'accomplissait pas de gaité de cœur la tâche qu'il avait assumée.

Il fallait que l'estime et l'amitié dans lesquelles le savant tenait son élève fussent bien profondes et bien sincères pour contraindre Melinot à ne pas reculer, à ne pas renâcler devant une démarche gênante, une apparition ridicule et inopinée qui évoquait une ruse de créancier cherchant à traquer un débiteur récalcitrant.

Un instant ils marchèrent en silence dans le couloir.

— C'est bien ici, n'est-ce pas? dit le professeur.

Il reconnaissait la porte du cabinet de travail où Cartelet l'avait déjà reçu.

— Oui, répliqua-t-elle très bas.

Et elle posait la main sur sa poitrine où son cœur battait à coups redoublés.

— Parfait!

Et, très simplement, il entra...

Le docteur était assis devant son bureau, la tête entre ses poings. Il réfléchissait. Devant lui, une feuille de papier recouverte de quelques lignes. Puis, dans la lumière qu'une lampe portative projetait en cercle, un objet plat aux reflets d'acier bleuâtre, aux couleurs inquiétantes, se détachait terriblement précis, posait sur la table comme une ombre sinistre.

Cartelet s'était retourné. Tout de suite il esquissa un geste instinctif, lança une main ouverte, en écran qui cherchait à dissimuler. Il se leva, poussa en arrière son fauteuil et, dans un balbutiement d'homme surpris, il articula :

— Comment, c'est vous...

Alors le professeur s'approcha lentement, regarda l'autre bien en face et, l'interrompant, d'une voix nette, tranchante, où vibraient le mépris, l'indignation et le dégoût, il prononça :

— Imbécile!

L'injure cingla le docteur en plein visage, comme une gifle. Il eut un sursaut, se redressa, très pâle, les lèvres serrées. Il allait parler, se défendre, demander peut-être des explications, mais l'autre ne lui en laissa pas le temps :

— Monsieur voulait se faire sauter... Triple imbécile!

Et il prenait le browning, le glissait dans sa poche. Puis, parcourant des yeux la feuille sur laquelle Cartelet avait tracé quelques phrases, il lut :

« Je me donne la mort pour des raisons... »

Sans aller plus loin, il rejeta le papier avec un mauvais éclat de rire qui résonna douloureusement dans la pièce.

— Il faut que je vous explique...

— Tais-toi! Je te le répète, tu es un imbécile!... Plus, même : tu es un lâche!... Se tuer, c'est toujours un crime; dans ton cas, c'est un crime d'abord, ce sont plusieurs assassinats ensuite... Tu me dégoûtes!... Je te tutoies, comme un sale morveux que tu es... Monsieur allait se flanquer une balle dans la tête parce qu'il est amoureux et que l'objet de sa flamme refuse de l'épouser!... Mais tes peines de cœur ne nous intéressent pas,... pas une minute, pas une seconde!... On s'en moque complètement, éperdument... Oui, tu es étonné de mes paroles; tu pensais que j'allais chercher à te consoler... Pas du tout : je te dirai d'abord la vérité,

ce que je dois te dire; après, nous verrons... Cartelet, as-tu oublié que tu es un médecin, que des malades ont besoin de toi, de ta science, de tes remèdes? Quel âge as-tu? Trente-cinq ans? Ne vois-tu pas que cinquante malades par an, si tu vis encore trente ans, cela fait quinze cents malades qui ont le droit — oui, entends-tu, le droit — d'être soignés, d'être guéris par toi! Tu as eu la chance — oui, je dis bien : la chance; des milliers cherchent, un trouve; il n'a pas fait plus que les autres, il a eu de la chance, voilà tout; mais celui-là a des devoirs à remplir. — Cartelet, quand tu as griffonné tes sottises, quand tu as sorti ton revolver, as-tu pensé à tes malades? Comment, tu es le seul qui puisses, dans certains cas, guérir, et tu veux t'en aller!... En français, mon petit, on appelle cela désertter. En temps de guerre, les déserteurs, on les colle au mur pour leur flanquer douze balles dans la peau; seulement, au lendemain d'une bataille, un homme de plus ou de moins, cela n'a guère d'importance. Tandis que toi, ta vie a de l'importance, comprends-tu? Tu as une mission à remplir, et la plus belle de toutes, après celle du prêtre.

— Mais il faut que vous sachiez...

— Laisse-moi finir. Tu m'écouteras jusqu'au bout. Après — mais après seulement — tu parleras, tu essaieras piteusement de te défendre... Et c'est pour un chagrin d'amour que tu voulais te tuer! Est-ce que cela compte à côté de la misère, de la maladie que tu peux guérir? Si tu es malheureux, souffre, c'est ton affaire, et cela ne regarde que toi, mais tu n'as pas le droit de faire supporter à d'autres le poids de ton chagrin.

Il s'arrêta un instant de parler, souffla violemment, passa la main sur ses cheveux blancs, et, soudain plus calme, d'une voix presque douce, il continua :

— Je te parle durement, mon petit, parce que je t'aime bien, au fond, que je te crois encore assez loyal, assez fort pour entendre la vérité... J'ai beaucoup de peine... Vois-tu, je suis fier en pensant que tu as été mon élève, que c'est un peu grâce à moi que tu es devenu ce que tu es à présent...

— Mon maître, dit Cartelet, vous ne me parlerez pas de la sorte dans un instant, quand vous saurez...

— Quand je saurai quoi?

— Vous vous imaginez que je voulais mettre fin à mes jours parce qu'une jeune fille avait refusé de devenir ma femme?

— Oui, mais il me semble...

— Savez-vous pourquoi, si vous n'étiez pas entré, il y a quelques instants, dans cette pièce, je serais mort, à présent? Tout à l'heure, vous avez prononcé un mot qui m'a fait mal : le mot assassin... Moi, Roland Car-telet, je suis un assassin...

— Qu'est-ce que tu me chantes là?

— Oui, j'ai tué...

Il se fit un silence lourd, pesant, troublé par le pas-sage d'un autobus qui dévalait l'avenue avec un gron-dement de tonnerre... Puis le bruit s'estompa, disparut, et l'on n'entendit plus que le tic-tac rongeur de la pen-dule qui grignotait les secondes...

Le savant se taisait, ne sachant plus que penser, interloqué par cette confidence à laquelle il était loin de s'attendre, n'y voulant pas croire, se refusant à ad-mettre la possibilité d'un tel forfait de la part de son élève.

Celui-ci regardait son maître dans les yeux, avec sur les lèvres un triste sourire navré. Peut-être, au fond de lui-même, éprouvait-il comme une satisfaction de cet aveu lâché qui le soulageait, débridait l'abcès de son désespoir, de ses remords.

Ce fut le professeur qui parla le premier.

— C'est idiot, ce que tu me racontes... Tu t'ima-gines...

— Vous voulez la vérité? répliqua Cartelet. La voici dans toute sa tristesse : vous saviez — car je devine pourquoi vous êtes ici, qui est allé vous chercher — que j'aime une jeune fille : M^{lle} Lydia de Molève... Je puis vous dire son nom, au point où nous en sommes!... Je l'avais soignée, elle allait de mieux en mieux, et la guérison totale, complète, ne faisait aucun doute pour moi... Je comptais demander sa main. Naïvement, j'en étais arrivé à me persuader qu'elle accepterait tout de suite, et déjà j'envisageais une existence de joie, de bon-heur, passée entre mes travaux et mon foyer.

« Et puis, un beau jour, alors que je m'apprêtais à parler au père de Lydia, celui-ci m'apprit que sa fille était fiancée, et il me demanda si, en conscience, son enfant pouvait se marier....

« A ce moment-là, comment ne suis-je pas tombé?... J'ai eu l'impression que mon cerveau éclatait. Je me sentais devenir fou. Il a fallu un miracle pour que M. de Molève ne s'aperçoive de rien...

« Je suis resté un instant sans répondre, comme pour

réfléchir... En réalité, j'étais en proie à la plus terrible des jalousies. Dieu sait que, jusqu'alors, ce sentiment m'était inconnu. En une seconde, il venait de s'emparer de moi, et rien ne comptait plus que cette force nouvelle qui me ployait sous son joug despotique. Je ne me rendais plus compte de rien... Je ne réfléchissais plus... Mon sang-froid s'en allait, se fondait... A mes oreilles il me semblait entendre une voix hurlante qui me répétait : « Lydia en épouse un autre... Lydia en épouse un autre... Lydia en épouse un autre... »

« Alors j'ai commis une ignominie. J'ai déclaré au père de la jeune fille que mon traitement n'avait pas donné le résultat espéré et qu'il ne fallait à aucun prix que M^{lle} de Molève se mariât. J'avais l'impression, en proférant ces mensonges, que ce n'était pas moi qui parlais; j'entendais le timbre de ma voix, et pourtant je continuais, je donnais des détails, des précisions médicales, je glissais dans mes explications des mots techniques, avec l'âpre volonté malsaine de convaincre mon auditeur, de ne laisser subsister aucun doute dans son esprit... C'est horrible, n'est-ce pas?... Et rien ne m'arrêtait, rien ne m'émouvait : ni le désespoir de ce père dont le visage révolté criait la peine infinie, ni la pensée du mal que j'allais faire à cette enfant, en la séparant de son fiancé...

« Je me disais bien : Tu es un misérable, un lâche ! Et malgré moi j'allais toujours de l'avant, et je crevais un peu plus douloureusement à chaque mot le cœur ulcéré du malheureux qui m'écoutait.

« Je ne prévoyais pas, il est vrai, les conséquences de ma vilaine action. Mais les eussé-je connues, ces conséquences, que sans doute je n'aurais pas agi autrement, il me faut l'avouer... Car, hélas ! mon récit n'est pas terminé : il me reste le plus tragique à vous conter... »

Et d'une voix qui tremblait il continua :

— C'est de mon crime qu'il va s'agir, à présent...

« M. de Molève est allé trouver celui qui devait épouser sa fille... Ce que fut l'entrevue entre ces deux hommes, vous le devinez ! Le désespoir de l'un, le chagrin de l'autre ! Quelle misère que tout cela ! Quelle situation aussi ! Comment expliquer à la jeune fille l'impossibilité où elle était — du moins le croyaient-ils, les malheureux — de fonder un foyer ! Lui dire la vérité ? C'était ajouter, à sa douleur de ne pas se marier, l'angoisse d'apprendre qu'elle était incurable...

Alors, se sacrifiant pour celle qu'il aimait, le fiancé, sans donner d'explications, a écrit une lettre de rupture... Pauvre garçon, comme elles ont dû lui coûter des larmes, ces tristes lignes qui semblaient le P. P. C. de son bonheur! Il est reparti pour les colonies... Et là-bas, où par ma faute il s'exilait, loin de cette terre de France où normalement son existence heureuse devait s'écouler, il est mort, tué par un fou de trois balles dans la poitrine... Et c'est moi qui l'ai envoyé là-bas, c'est par ma faute qu'il a quitté celle qu'il aimait... Osez-vous dire, à présent, que je ne suis pas un assassin? »

— Quand bien même serais-tu un assassin, en quoi cela te donnerait-il le droit de te tuer? Pour te punir? C'est idiot. Il faut réparer, mon petit... Et tes malades, tu les punirais, eux aussi, en te supprimant. Qu'ont-ils à se reprocher pour que tu les châties de la sorte? De toutes façons, le suicide est un crime... tu le sais... Comment as-tu appris la mort de ce malheureux jeune homme?

— Ce pauvre garçon a-t-il eu une intuition? Je ne sais pas. En tout cas, il avait écrit une lettre destinée au père de Lydia. Cette lettre, confiée à un ami, ne devait être mise à la poste qu'en cas de mort du signataire. La lettre est parvenue avec un mot de l'ami qui disait à peu près ceci : « Mon pauvre camarade Serge Villardon vient d'être blessé très grièvement, il a la poitrine perforée. Un fou a tiré sur lui. On l'a transporté d'urgence à l'hôpital, où les médecins déclarent qu'il ne subsiste aucun espoir; ce n'est plus qu'une question d'heures... Il a eu la force de me dire d'envoyer cette missive que je joins. »

« Je connais les termes par cœur, ils se sont comme incrustés en ma mémoire... Vous devinez le choc que j'ai ressenti quand M. de Molève m'a raconté les péripéties de ce drame! C'est horrible!... Je suis un assassin! »

— Quand tu répéteras vingt fois la même chose, répliqua le professeur, cela ne changera rien aux événements. Ecoute-moi, petit, voici ce que tu vas faire : d'abord tu vas continuer à soigner la jeune fille et la guérir, entre nous tu lui dois bien cela... Où en est-elle de son traitement?

— Je n'ai qu'à forcer un peu la dose, et dans un mois, au maximum, elle sera rétablie.

— Bien... Et puis tu iras voir M. de Molève... lui

demander pardon. Il faut avoir ce courage, mon petit... D'ailleurs, si tu m'y autorises, j'irai, moi aussi, parler à ce monsieur.

— Faites tout ce que vous voudrez, dit Roland d'un ton las et découragé. Oui, j'irai le voir...

Puis il ajouta, amèrement cette fois :

— Dire que j'ai fait le malheur de celle que j'aimais !

— Tu l'aimais mal. Vois-tu, il faut aimer les autres non pas pour soi, mais pour eux ; c'est plus difficile, bien sûr, mais je crois que c'est là le véritable amour...

— Vous avez raison. Mais c'est trop tard, à présent... D'ailleurs, peut-être M. de Molève me pardonnera-t-il, mais il est un homme qui ne pardonnera jamais...

— Qui donc ?

— Moi... Jamais je ne me pardonnerai la lâcheté que j'ai commise !

Le professeur Melinot hocha la tête et, posant la main sur l'épaule de son disciple, il lui répondit très doucement :

— Dieu a toujours pardonné au pécheur repentant, tu n'as pas le droit de te montrer plus sévère que lui !

XVI

... Puis, continuant la charge bouffonne, sous les regards amusés de ses camarades, Listrac, en un geste comique, prit la bouteille de champagne qui rafraichissait dans la cuvette remplie d'eau glacée, et, précautionneusement, à la façon d'une mère attendrie qui berce et cajole un nouveau-né, il promenait sur le goulot une main caressante et posait, respectueusement comique, un baiser bruyant sur le capuchon de papier doré.

— As-tu fini de faire le pitre ? lui cria le docteur Farnay. Nous avons soif !

L'autre affecta de lancer vers son interlocuteur un long regard méprisant et, sans même daigner répondre, il commença à enlever le fil de fer pour libérer le bou-

chon qui, brusquement, sauta, tandis que la mousse se répandait en cascade blanche.

— Ça, c'est malin ! dit Dumiège en levant les bras au ciel.

Listrac hâtivement remplit les coupes qui se trouvaient sur la table, à côté du lit où Villardon, la poitrine comprimée par un large bandage, achevait d'empiler ses oreillers pour s'asseoir plus commodément. Ayant offert un verre à son camarade alité :

— C'est tout de même original de boire à la santé d'un ressuscité ! dit-il avec un clignement d'œil moqueur à l'adresse de Farnay.

Celui-ci haussa les épaules et sourit de la plaisanterie qu'il entendait pour la centième fois, peut-être.

— Un ressuscité, répliqua-t-il, c'est presque le mot qui convient ! Et je soutiendrai *mordicus*...

— ... Que Serge était mort et que ton expérience de morticole lui a rendu la vie !

— Je maintiens que Serge, lorsque je suis venu le voir après le drame, n'avait pas une chance sur mille de se tirer d'affaire... Trois balles dans le corps, et tirées presque à bout portant. L'estomac troué, les intestins perforés et le cœur presque frôlé : avec cela, en principe, on n'a pas envie d'aller au bal !

La pièce où parlaient les quatre hommes — une chambre banale de clinique, avec une large fenêtre que masquait un rideau transparent, des murs aux angles arrondis, ripolinés d'une couleur vert pâle — rutilait de lumière, par cette après-midi de février.

— Enfin, intervint Listrac, tu ne veux pas l'avouer, toubib de mon cœur, mais tu t'es bien trompé, enfoncé le doigt dans l'orbite jusqu'au coude ! Heureusement, ton mort se porte bien, et ce misérable Rollet en est pour ses frais...

— Que devient-il, celui-là ? demanda Serge doucement.

— Ne parlons pas de cet individu, intervint Dumiège : il n'est guère intéressant.

Et, levant sa coupe, il s'écria :

— A la santé de notre camarade le ressuscité !

— Tout de même, reprit Villardon après avoir déposé son verre, je me demande ce qu'il a pu se passer dans la tête de ce malheureux.

Farnay, tout en allumant une cigarette, expliqua :

— Un cas de folie furieuse... C'est presque classique. Rollet ne t'aimait pas...

— Oui, dit Listrac, tu te souviens, Serge : un soir, vous vous étiez battus, bien avant ton départ pour la France.

— Rollet m'en a toujours voulu, je ne l'ignorais pas ; il prétendait que je l'avais mouchardé auprès de la direction. Mais enfin, entre ne pas éprouver de sympathie pour quelqu'un et lui flanquer trois balles dans la peau, il y a une marge !

— Médicalement parlant, reprit Farnay, son geste est facile à comprendre. Le bougre a l'esprit faible ; dans sa tête s'incrute une idée fixe : « C'est la faute de Villardon... Je hais Villardon qui me veut du mal. » Cette première idée le conduit à une autre : « Me venger de Villardon... » Ajoute à cela l'aimable climat de ce pays, l'alcool et le reste... Alors, un beau matin, pour obéir à l'obsession que l'on ne peut plus vaincre, on prend un revolver, on l'arme, on appuie sur la gâchette...

— ... Et l'on tue notre camarade. Une fois mort, on le transporte à Shanghai, dans une excellente clinique où il est soigné par le célèbre docteur Farnay qui le fait opérer. Six semaines plus tard, le pauvre décédé boit du champagne !!!

Et Listrac, qui venait de débiter sa petite tirade, esquissait un joyeux entrechat.

Le visage de Serge s'illumina d'un sourire. Sous la gaité un peu bruyante de ses compagnons, il devinait une profonde sympathie à son égard, la satisfaction très réelle que le drame ne se fût pas terminé sur une note funèbre, comme le dernier tableau d'une pièce tragique. Pourtant, que de fois, immobilisé dans son lit par ses blessures, les tempes martelées par une mauvaise cognade de fièvre, le malheureux, durant les nuits où il cherchait en vain de sommeil, n'avait-il pas regretté ce dénouement optimiste, cette mansuétude d'une Providence tutélaire le protégeant au seuil du tombeau ! Que pouvait-il espérer désormais ? Quelle vie serait la sienne, à présent que ses rêves les plus chers s'étaient évanouis au souffle décevant de la réalité ? Comment envisager une existence à peu près normale, escompter un jour ou l'autre rétablir son équilibre, supposer le chloroforme de l'oubli assez puissant pour engourdir petit à petit la douleur lancinante des regrets, alors que, sur l'écran du cerveau, se déroule éternellement le même film tragique ?

Oh ! le jour néfaste entre tous où, chez les Belle-

court, M. de Molève était venu le voir... Cette entrevue, jusqu'en ses moindres détails il s'en souvenait avec une atroce précision. Dans le salon où le visiteur l'attendait, il était entré souriant, persuadé que son futur beau-père venait pour bavarder quelques instants avec lui, peut-être même l'inviter à dîner, et déjà il escomptait le plaisir de passer plusieurs heures aux côtés de Lydia. Et quand il eut appris le motif de la visite, connu la réponse tragique donnée par le docteur Car-telet, quand son esprit, qui d'abord se révoltait, refusait d'admettre la monstrueuse iniquité du sort, mesura brusquement l'étendue du désastre, le malheureux jeune homme avait ressenti comme un grand vide dans sa tête, s'était demandé s'il résisterait à cette secousse brutale qui le désarçonnait et le jetait bas.

Sur son visage s'était imprimée une telle expression de démence que M. de Molève, inquiet soudain, oubliant sa propre douleur, avait essayé de le calmer, de le raisonner, d'éviter que la plaie saignante ne s'envenimât tout à fait.

Et cette lettre pour que Lydia ignorât la raison véritable empêchant le mariage, comment avait-il trouvé la force nécessaire pour l'écrire!...

Et ce départ, cette fuite plutôt, où, malgré les exhortations des Bellecourt le suppliant de réfléchir, de ne pas obéir à un coup de tête, de terminer au moins ses vacances à Paris, il avait préparé ses bagages, bourrant les malles à grands coups de poings, empilant pêle-mêle ses vêtements, pour se précipiter à la gare de Lyon, gagner Marseille, s'embarquer en toute hâte, à la façon d'un proscrit traqué par la police et qui n'a plus un jour, plus une heure, plus une minute à perdre s'il veut échapper à ses poursuivants, passer au travers du filet qui, implacablement, se resserre autour de lui...

Son poste rejoint, il avait donné de vagues excuses, toutes aussi invraisemblables les unes que les autres, pour expliquer tant bien que mal ce retour prématuré.

Pas plus ses camarades que ses supérieurs n'avaient été dupes des raisons invoquées. On n'abrège pas ainsi des vacances. On ne reprend pas de gaité de cœur le collier de misère. Sans un motif sérieux, on ne raye pas sur le calendrier un long mois de détente, trente jours à passer en France et durant lesquels on peut se délasser, se distraire, se retenir un peu dans la bonne vie d'autrefois et oublier les fatigues des co-

lonies... Mais, respectueux du secret de Serge, ils n'avaient pas insisté davantage et s'étaient bien gardés de l'importuner par des demandes indiscrètes.

Tout juste avaient-ils essayé de le distraire un peu, de le sortir du morne accablement dans lequel il semblait plongé, car il aurait fallu que ses compagnons se fussent appliqué un triple bandeau sur les yeux pour ne pas s'être aperçus, dès l'arrivée de Villardon, que celui-ci portait en lui une blessure secrète et douloureuse !

Et les jours avaient passé...

Puis, brusquement, le drame absurde...

Une discussion futile, comme il en éclatait presque quotidiennement entre Serge et Rollet, avait dressé les deux hommes face à face.

Des mots violents, des phrases agressives, trois coups de feu, des mains qui se portent à la poitrine comme pour comprimer les blessures et arracher les balles meurtrières, un corps qui lentement s'effondre, glisse à terre, une tête qui heurte le plancher avec un bruit de boîte creuse, cependant que le meurtrier, demeuré debout, un revolver à la main, éclate subitement d'un rire strident et imbécile...

Tout cela n'a pas duré une minute...

... De nouveau le champagne moussait dans les coupes, et Dumiège, à présent, racontait l'histoire de la lettre.

— Tu te rends compte de la gaffe que j'ai commise par ta faute ? dit-il en s'adressant à Farnay. Notre ami Villardon m'avait confié une lettre. Je devais la mettre à la poste en cas de mort du signataire. Un testament, en quelque sorte. Serge, avant son transfert à l'hôpital, me murmure : « Pense à ma commission... » Il se croyait fichu. Seulement, il n'est pas médecin, il a donc le droit de se tromper. Alors je t'ai interrogé, morticole ignare, et que m'as-tu répondu, disciple indigne d'Hippocrate ? Tu m'as répliqué, d'une voix à faire pleurer les pierres : « Aucune chance : dans une heure tout sera fini... »

— Tu ne pouvais pas attendre, au lieu de faire du zèle ? répliqua le docteur.

— Enfin, toujours est-il, interrompit Listrac, qui bourrait sa pipe, que Dumiève flanque l'enveloppe à la boîte... L'aventure est assez comique. Je pense à la tête des héritiers de Serge, qui déjà avaient esquissé un joyeux rigaudon, en apprenant la navrante vérité...

« Coucou ! me revoilà. Suis pas mort ! » C'est le texte de la dépêche que j'aurais envoyée, à la place de Villardon.

Ils se mirent à rire joyeusement, en évoquant le geste prématuré de Dumière. Serge, pour leur faire plaisir, s'efforçait, lui aussi, de donner à son visage une expression de gaieté.

Et cependant il ne parvenait pas à vaincre un sentiment de gêne, comme un froissement de pudeur blessée, à la pensée que cette lettre était parvenue à M. de Molève, où il étalait son amour pour Lydia, où il répétait, avec des phrases graves et émouvantes, que jamais il ne parviendrait à oublier la jeune fille, dont la silhouette fine et blonde se profilerait encore dans son cerveau à l'heure noire de l'agonie, lorsque, pour la dernière fois, se dessine en la mémoire le souvenir des êtres chéris. Certains mots doivent être lus quand celui qui les a tracés repose au cimetière... Le jour où il avait reçu l'assurance formelle qu'il entrait en convalescence, que sa guérison s'avérerait certaine, il s'était hâté d'envoyer quelques lignes à M. de Molève. Il expliquait ce qui s'était passé, racontait la bétise de son collègue et s'excusait presque d'être encore vivant.

— Encore un peu de champagne, Villardon?... Une résurrection, ça se fête !

— Merci... J'ai déjà beaucoup bu...

— Allons, allons, insista Listrac, veux-tu te dépêcher !... Tu es guéri, à présent, tu n'es plus intéressant.

Puis, ayant consulté sa montre :

— D'ailleurs, ajouta-t-il, il va bientôt falloir songer à la fuite.

Serge allait prononcer quelques paroles aimables pour les retenir, leur dire qu'ils avaient encore le temps et les remercier d'être venus de si loin pour le voir, le distraire un peu, quand on frappa à la porte.

— Entrez !

Une religieuse parut.

— Tiens, Sœur Marie-Jésus ! Quel bon vent vous amène ? dit Serge en reconnaissant celle qui l'avait soigné avec dévouement.

— Une lettre est arrivée ce matin pour vous, monsieur Villardon. On avait oublié de vous la donner. Je sais que les convalescents aiment bien les nouvelles, alors je vous l'apporte. La voici...

Et, discrète, trotte-menu, elle disparut avec un bon sourire.

Machinalement, le jeune homme regarda l'enveloppe : l'écriture de Lydia... Alors un vertige le prit. Il oublia tout : sa blessure, ses camarades... En bouffées, une chaleur lui monta au visage. Il devenait rouge, il perdait la tête... Il ne reprit véritablement un peu conscience de ce qui se passait autour de lui qu'après le départ de ses camarades. Leur avait-il seulement dit au revoir, serré la main ? A présent il hésitait devant le geste à faire pour libérer le papier... Enfin, d'un mouvement sec, il se décida.

« Devant la table où je suis en train de vous écrire, Serge, je me sens toute tremblante... Ma main est agitée, mes yeux doivent briller d'un éclat inaccoutumé, mes joues peut-être sont rosies par la fièvre, et tant de mots se pressent, se heurtent en ma tête que j'hésite, que je ne sais plus par lesquels commencer... Mais rassurez-vous bien vite, ne soyez plus inquiet. Heureuse ? Oh ! oui, ... folle de joie, même ! Et ce bonheur inattendu qui, soudain, illumine d'une clarté fulgurante la morne obscurité où je me débattais est tellement impétueux, tellement violent, qu'il me plonge en une émotion intense et me fait un peu mal.

« D'abord je suis guérie, complètement, définitivement. Le docteur Cartelet s'était trompé le jour où il avait avoué à mon père l'inanité de ses efforts.

« Ensuite je n'ignore plus rien. Je sais pourquoi vous m'avez écrit la lettre qui me causa tant de peine. Je sais que vous avez été blessé, que vous avez failli mourir, que vous êtes sans doute encore alité, à peine en convalescence, et que je ne puis pas vous soigner... Je sais — car mon père m'a lu certains passages de votre deuxième lettre, celle qui est partie vers la France — alors que vous pensiez n'avoir plus que quelques instants à vivre — combien je vous suis chère, et de mon côté, Serge, je mesure à cette heure l'étendue infinie de mon amour pour vous.

« Mais ce que je sais aussi, c'est que toutes ces heures noires appartiennent au passé... C'est devant nous, à présent, qu'il faut regarder. Et nous y voyons qu'un certain M. Villardon — aussitôt qu'il en aura la force, qu'il pourra le faire sans commettre une imprudence — prendra le bateau et regagnera les environs d'Albi où, comme par hasard, une jeune fille l'attend avec une impatience... ! Oh ! Serge, quelle impatience que cette impatience-là ! Imaginez que, vous supposant de retour

dans un mois et demi, j'ai acheté un petit calendrier pour rayer quotidiennement le jour qui vient de s'écouler. Ne m'avez-vous pas dit que vous agissiez de la sorte quand vous étiez à la caserne?

« Mais il me semble que nous n'avons pas fini de consulter l'avenir!... N'est-ce pas votre avis, cher Monsieur? Ouvrons tout grands nos yeux... C'est la modeste église d'un petit village... Le temps est beau, le ciel est clair. Les cloches, de leur carillon joyeux, vibrent dans l'air limpide. L'orgue modeste joue la *Marche nuptiale* de Mendelssohn, car — certes, jamais vous ne l'eussiez deviné — on célèbre un mariage...

« Serge, cela me ferait tant de plaisir que l'abbé Herpin bénit notre union dans son humble sanctuaire... Il me semble — ne riez pas — que l'on prie mieux dans une simple chapelle de campagne, que la ferveur des âmes agenouillées doit monter plus directement vers le ciel, et que, loin de la ville, parmi ces cœurs naïfs de paysans, Dieu doit se montrer particulièrement indulgent aux fiancés qui viennent s'incliner devant Lui...

« Et puis, la messe terminée on donnera une petite réception, maman me l'a promis. Oh! surtout des intimes : de votre côté, les Bellecourt; du mien, M^{me} Smithton, son fils et quelques relations que, pour ses affaires, papa sera obligé d'inviter. J'aurais aimé aussi que le docteur Cartelet fût des nôtres, mais il n'est pas certain de pouvoir s'absenter. Il travaille beaucoup. D'ailleurs, ces temps-ci, il paraît triste. Quelle reconnaissance pour cet homme qui m'a sauvée, qui m'a rendue à la vie! Mais je désire aussi que l'on invite les braves gens du pays, afin qu'ils puissent se régaler... Oh! je ne suis pas meilleure qu'une autre, Serge, et si j'agis de la sorte, ce n'est pas uniquement par charité, ce serait plutôt par égoïsme : il me serait trop pénible de penser que, le jour de mon mariage, quelqu'un dans le village pourrait ne pas être heureux.

« Serge, il me faut tout de même terminer ma lettre. Et pourtant, que de choses encore à vous dire!... Comme c'est drôle : moi qui, si je dois répondre à une amie, donner de mes nouvelles, me contente juste de griffonner quelques lignes hâtives, quelques phrases concernant la pluie et le beau temps ou les menus incidents de la vie quotidienne, il me semble que je demeurerais là, devant ma table, à vous écrire durant des heures et des heures!...

« Serge, vite, revenez ! Je vous attends... »

Et, après des tendresses, une signature où, pour s'amuser, elle s'était exercée à écrire le nom de Villardon, la jeune fille, prise soudain de peur, s'imaginant sans doute que son futur mari, dans la hâte de venir la rejoindre, allait brûler les étapes, ne pas attendre même un rétablissement complet, avait ajouté, en un post-scriptum d'affection et de prudence :

« Surtout je veux, j'exige, que vous ne commettiez pas la moindre témérité, que vous attendiez votre totale guérison pour quitter la clinique et venir me rejoindre.

« Vous me le promettez, n'est-ce pas ? »

Sans arrêt, il lisait et relisait la lettre, en savourait les phrases une à une, les répétait à haute voix, comme pour les apprendre par cœur, les incruster à jamais dans sa mémoire, et tout à coup, épuisé, à bout de force, grisé par cette joie soudaine qui lui montait au cerveau et l'enivrait, il se jeta en arrière, s'enfonça dans ses oreillers, et de ses lèvres s'exhalaient en un murmure, en une plainte douce, en un vagissement prolongé, les syllabes du nom de la tant aimée :

— Lydia... Lydia... Lydia...

XVII

Évaluant de son regard perspicace les conséquences possibles de la cure morale dans laquelle se débattait son malheureux disciple, encore tout ému, malgré une apparence impassible, à la pensée de ce qui serait arrivé si la Providence n'avait pas permis qu'il intervint au bon moment, qu'il arrachât — ou presque — le revolver des mains de Cartelet, le professeur Melinot avait compris que l'heure n'était plus aux hésitations, aux atermoiements, qu'il convenait d'agir rapidement, sans perdre une seconde.

Dès le lendemain de sa visite opportune avenue de

la Grande-Armée, tout en maugréant contre « le sale galopin qui voulait se faire sauter à cause d'un chagrin d'amour », il était allé trouver M. de Molève.

Il fallait d'abord que le père fût rassuré au sujet de son enfant.

Ensuite, carrément, il avait dit la vérité au sujet du mensonge de Cartelet. Mais tout de suite, l'aveu à peine terminé, il s'était efforcé d'excuser son élève. Et, à l'entendre parler avec cette chaleur, cette émotion, on aurait dit un avocat qui plaidait, non pas en faveur d'un client banal dont, l'audience terminée, on ne se rappellerait même plus le nom, mais, bien au contraire, comme pour défendre un être cher, un parent affectionné, presque un frère plus jeune que l'on aurait vu grandir, que l'on s'efforcerait de couvrir d'une tendresse paternelle...

Le vieux savant avait déployé une telle éloquence que M. de Molève s'était laissé convaincre sans trop de difficultés.

— Je tiens, avait dit le professeur, à ce que Roland vienne vous voir, vous parler.

Comme l'autre protestait, demandait quel serait l'avantage d'une telle démarche, le vieux bonhomme avait répondu :

— Mais si, mais si, j'y tiens absolument!... Il faut faire ce qui doit être fait!

Bien entendu, les deux hommes avaient convenu de garder secrète cette malheureuse affaire. On mettrait sur le compte d'une erreur le diagnostic funeste du docteur. Lydia et M^{me} de Molève elle-même ignoreraient toujours la vérité. Et Melinot, pressé de retrouver Cartelet, avait gagné l'avenue de la Grande-Armée en taxi. Calé dans le fond de la voiture, ronchonnant, envoyant à tous les diables le misérable qui lui faisait perdre son temps, l'obligeait à jouer les médiateurs, il s'était exprimé sur un timbre si puissant, que le chauffeur, au son de cette voix grondante qui parvenait à ses oreilles par la fenêtre entr'ouverte malgré une bise aigrette, avait murmuré, avec le sourire désabusé d'un homme qui en a entendu d'autres :

— Ça fait un piqué de plus que je trimballe dans ma bagnole!

Dès qu'il eut franchi le seuil de la pièce où le docteur l'attendait, le vieux savant s'était écrié :

— Ça y est, j'ai vu M. de Molève! J'ai réparé tes sottises, Tu iras lui parler : chacun son tour...

Très courte, d'ailleurs, cette entrevue qui avait eu lieu le surlendemain. La conversation de deux hommes qui s'expliquent franchement et ne rusent pas avec les mots. L'un, ayant commis une mauvaise action, avouait loyalement sa faute; l'autre l'en absolvait généreusement et, en un geste spontané, lui avait tendu la main en s'écriant :

— Je ne me souviendrai que d'une chose, docteur, c'est que vous avez sauvé la vie de mon enfant. C'est moi qui suis et restera votre obligé. D'ailleurs, si vous le voulez bien, nous ne penserons plus à tout cela...

Durant les semaines qui suivirent, chaque jour, ou presque, le professeur Melinot était venu voir son disciple. Il s'efforçait de raisonner le docteur et, en psychologue qui connaît les méandres du cœur humain, en praticien subtil qui s'adapte aux circonstances, il s'était bien gardé d'employer toujours la même méthode, de lasser son patient par des arguments immuables. Tantôt il l'avait malmené, secoué, à la façon d'un cheval rétif qui se dérobe et refuse l'obstacle; tantôt, au contraire, il s'était ingénié à lui faire entendre la voix de la raison, du bon sens, le traitant un peu à la façon d'un grand enfant malchanceux sur qui les malheurs se sont abattus et que l'on console avec des mots de tendresse, des phrases amicales et persuasives.

Cependant, malgré son habileté et ses efforts, le professeur ne se dissimulait guère les difficultés de sa tâche. Certes, il comptait bien débarrasser Cartelet de cette lèpre morale qui le rongait et l'épuisait, mais le but à atteindre paraissait encore si loin, le chemin qu'il restait à parcourir s'annonçait si âpre, semé de tant d'embûches, que le vieillard, le soir, en regagnant son petit appartement, rageait tout le long du chemin et monologuait avec de grands gestes, sans se soucier des passants moqueurs qui le regardaient en riant.

— Quand, à mon âge, marmottait-il, on est bête comme moi, il n'y a plus d'espoir... Ah! s'il ne s'agissait pas de ce petit pour qui j'ai tant d'affection, je ne perdrais pas mon temps, je resterais chez moi à travailler.

Et le lendemain, soucieux, impatient, devant la porte avant l'heure fixée, il entra précipitamment et scrutait anxieusement, dès son arrivée, le visage de Cartelet.

Celui-ci, ému de cette vigilance constante, le remerciait :

— Combien je vous suis reconnaissant...

Mais l'autre ne le laissait jamais terminer la phrase.

— As-tu fini, avec tes boniments?... Tu ferais mieux de me parler de tes malades, galopin !

... Au soir d'une journée calme et qui semblait le premier indice d'une légère amélioration prochaine, Cartelet, hanté de nouveau par le souvenir de Lydia, avait demandé au professeur qui, le chapeau à la main, s'apprêtait à prendre congé :

— Croyez-vous que l'on puisse oublier ?

Et Melinot, haussant les épaules, s'était écrié, de sa voix ronchonante :

— Naturellement, imbécile ! Mais pour cela il faut beaucoup travailler et prier davantage encore.

XVIII

L'après-midi se terminait en une fin de journée éblouissante. Un vent léger, qui chassait dans le ciel de petits nuages anodins, tempérerait l'atmosphère limpide d'une fraîcheur apaisante. Au faite des arbres, les feuilles dodelinaient, souples et flexibles, se penchaient avec des bercements prolongés d'éventails, et là-bas, dans le lointain, des martinets rapides rayaient l'horizon de leur vol en coups d'ongle.

Sur le gazon épais qui déroulait son tapis vert depuis le perron jusqu'à la porte principale largement ouverte, comme pour inviter les passants à venir partager la joie commune, on avait dressé un buffet où s'étaient généreusement des tours dentelées de sandwiches, des pyramides multicolores de petits fours, des bouteilles penchées dans les seaux à glace et qui semblaient ivres de leur propre champagne. Déjà plusieurs des invités avaient salué les maîtres de maison, félicité le nouveau marié et prononcé une phrase aimable à la jeune épouse, avant de monter dans leurs voitures pour regagner Albi ou quelque demeure environnante. Seuls demeu-

raient les intimes qui, de-ci de-là, formaient de petits groupes, bavardaient soit entre eux, soit avec les villageois engoncés et maladroits dans leurs costumes des dimanches et qui, hésitants, timides, gênés par tout ce « beau monde », cherchaient en vain une phrase pour prendre congé et réintégrer leurs fermes ou leurs métairies.

— Elle était bien jolie, la demoiselle, dans ses dentelles blanches... Pour sûr que le mari, il a tiré un bon numéro, disait la mère Mathieu, dont les petits yeux pétillaient de joie et qui souriait de sa bouche édentée.

— Et pis, c'est des braves gens bien comme il faut, répliqua le père Maudru, qui avait revêtu son plus bel uniforme de facteur. C'est aimable à eux de nous avoir invités; on a beau raconter des histoires : les vrais nobles, ils ne sont pas si fiers qu'on le dit,... à preuve!...

Et, ayant retroussé sa moustache d'un geste de la main, il portait à ses lèvres un cigare — cadeau de M. de Molève, — l'allumait et, après un léger sifflement d'admiration, ajoutait :

— Ça, pour du tabac, c'est du tabac!...

Plus loin, l'abbé Herpin, M^{me} Smithton et M. Bellecourt bavardaient.

— Vous avez été bien aimable, disait celui-ci en s'adressant à l'ecclésiastique, de parler de moi dans votre discours : « Vous, Monsieur, dont le cousin s'occupe de travaux littéraires... » J'ai été infiniment touché. « Travaux littéraires », le mot est gros, je ne m'illusionne pas... Mais enfin — et je ne m'en cache pas, bien au contraire — j'ai essayé de glisser dans mes petits fascicules populaires une note un peu personnelle... et qu'avec beaucoup d'indulgence on pourrait presque qualifier de littéraire... Mais encore une fois, je vous le répète, j'ai été infiniment touché...

Il s'interrompit en apercevant sa femme qui lui faisait signe de venir.

— Vous m'excusez,... je crois que...

Il s'éloigna et, s'approchant de M^{me} Bellecourt, avant même que celle-ci eût eu le temps d'ouvrir la bouche, il disait :

— Je ne sais pas si tu as remarqué le discours du curé, mais il était vraiment très bien.

— Vous avez fait un heureux, disait l'Américaine au prêtre, dès qu'ils furent seuls.

— Rien ne peut me causer plus de joie. C'est si facile de dire un mot aimable !

— Vous êtes le plus chic type que je connaisse !

Le prêtre se mit à rire.

— Bien qu'exprimé de façon originale, le compliment ne me déplait pas, au contraire ! Le plus chic type que vous connaissiez, c'est flatteur : vous avez beaucoup de relations.

— Tout de même, reprit l'étrangère, après un instant de silence, c'est un peu grâce à nous que ces jeunes gens sont heureux...

— Dieu nous a choisis, chère Madame ; c'est à Lui seul que revient tout le mérite.

— Vous avez raison, dit-elle, redevenant grave tout à coup.

Puis, prompte à passer d'une idée à l'autre, à la façon d'un oiseau qui sautille de branche en branche, elle reprit en désignant son fils dont la mince silhouette se rapprochait du buffet :

— Ce Charley, quel terrible garçon goinfré ! Il veut encore flirter avec les petits fours ! Rien qu'en les regardant, il devine les meilleurs. Les marrons eux-mêmes ont beau être déguisés, il les reconnaît tout de suite.

— Je vous félicite, répondit l'abbé Herpin, vous connaissez à présent les finesses de notre langue !

Le jeune Américain, en effet, s'emparait d'une assiette de gâteaux, et lentement, avec méthode, il les engloutissait les uns après les autres.

Il mangeait de si bon appétit, son visage exprimait une telle satisfaction béate, que Michelle de Molève, en train de parler avec Lucien Mithouard, interrompit son compagnon :

— Sapristi ! dit-elle, quel estomac !

Puis, reprenant le fil de sa conversation :

— Voyons, vous alliez me tourner un compliment, mais votre fâcheuse timidité vous empêchait une fois de plus d'exprimer votre idée ?

L'autre était devenu rouge.

— Oui... mais je dois vous paraître un peu ridicule.

— Un peu ? Pourquoi donc ? Pas un peu : beaucoup ! Mais, comme je suis la bonté même, j'arrive à votre secours. Je vais être pour un instant M. Lucien Mithouard et tenter de m'exprimer à votre place. Vous y êtes ? Pour le moment, vous incarnez le personnage

sympathique de Michelle de Molève... Je commence : « Mademoiselle, je veux profiter du mariage de votre sœur pour vous dire combien je rêve parfois au jour où, moi aussi, je tiendrai le premier rôle dans une cérémonie semblable... Mais pour se marier il faut être deux... Et je serais si heureux de penser qu'une jeune fille intelligente, jolie, et qui semble réunir un nombre appréciable de qualités, voudrait bien être ma partenaire... Je la connais, cette jeune fille... »

— Oui, Mademoiselle ! s'exclama-t-il soudain.

— Mais je suis trop sot pour lui parler.

— Oui, Mademoiselle... Enfin...

— C'est bien cela ? dit-elle avec un regard complice.

— Exactement.

— A présent, voici la réponse de la jeune fille : Monsieur, je suis flattée de l'opinion beaucoup trop élogieuse que vous portez sur ma personne. Je vais réfléchir, mais je vous dois la vérité — un instant, elle s'arrêta ; puis, malicieuse, elle continua : — je ne vous défends pas d'espérer.

Et d'une voix toute différente elle concluait :

— Ce serait d'ailleurs le seul moyen pour que vous portiez des cravates nouées à peu près correctement...

— Michelle, tu n'as pas vu ta sœur ? demanda soudain M. de Molève, qui s'était approché.

— Lydia ? Elle est en train de changer de robe, certainement.

En effet, la nouvelle M^{me} Villardon sortait de sa chambre, vêtue d'un costume tailleur d'une sobre élégance, et pénétrait dans le salon où sa mère parlait avec Serge.

— Tu es prête, ma petite fille ?... dit M^{me} de Molève. J'ai moi-même terminé ta valise, la petite, celle que tu garderas avec toi. J'ai mis l'aspirine et le bicarbonate à droite et l'alcool de menthe et le chocolat à gauche... Tu te souviendras ? Tu n'as pas oublié tes lainages ? Il faudra te couvrir, faire attention aux courants d'air.

Et, se tournant vers son gendre :

— Serge, je vous préviens, elle est parfois imprudente et prend facilement des rhumes de cerveau.

— Vous pouvez être tranquille, mère, dit le jeune homme.

Et il ajouta en souriant :

— Je veillerai sur elle comme si elle était ma femme,

— Ah! j'ai encore oublié : il faut que je descende pour...

Et, sans terminer sa phrase, M^{me} de Molève, vive, affairée, sortit précipitamment de la pièce.

Il y eut un silence. Lydia demeurait immobile, les paupières mi closes.

— Heureuse? demanda Serge.

— Infiniment..., répondit-elle. Un peu émue aussi... Voyez-vous, c'est un feuillet qui se tourne au livre de ma vie... Dans dix minutes nous serons partis en auto pour notre voyage de noces, pour l'avenir. Alors je songe au passé, à mon père, à ma mère, à cette petite diablesse de Michelle, à M. l'abbé Herpin qui fut si bon pour moi...

« Et puis, cette maison que je vais quitter avec vous abrite tant de souvenirs... C'est toute ma jeunesse qui passe en ce moment devant mes yeux...

« Serge, il ne faut pas m'en vouloir si quelques larmes gonflent mes paupières... »

Elle s'approcha lentement de la fenêtre grande ouverte :

— Si souvent, étendue sur ma chaise longue, j'ai regardé le jardin, les arbres, de la place où je suis en ce moment... Là j'ai pleuré, là j'ai souffert, là j'ai désespéré de tout... Sur ce piano où ma mère s'accompagnait pour chanter, certaines romances, parfois, me faisaient mal. Tenez, je me souviens : *l'Anneau d'argent*, par exemple...

Serge la regardait sans répondre, comme s'il eût redouté d'interrompre la rêverie.

Elle leva les yeux vers le ciel qui se colorait de teintes admirables, s'auroolait de nuances vives. Le soleil commençait à disparaître, et c'était l'heure très douce, admirable entre toutes, où la grande paix du soir, après la violente agonie du jour, allait envelopper les êtres et les choses de sa mélancolique langueur. Des notes graves vibrèrent : l'angélus, là-bas, venant de quelques clochers villageois... De nouveau ce fut le silence...

— Serge, excusez-moi : c'est fini...

Et à présent, radieuse, elle souriait à son mari.

— Je vous comprends, Lydia, dit-il simplement.

— Pas tout à fait; vous êtes un homme : pour vous, ce n'est pas la même chose!

Elle fit quelques pas dans la pièce. Machinalement,

sa main prit un vieux livre oublié sur le coin d'une étagère.

— Un roman... Je l'ai même terminé un jour où j'étais bien triste...

Elle ouvrit le volume à la dernière page et lut à haute voix :

« Vois-tu, la vie n'est pas si méchante que certains se plaisent à le répéter, puisque, grâce à la Providence, notre aventure se termine par un mariage, à la façon d'un joli conte de fées... »

— Serge..., murmura Lydia, en levant vers celui qui était son mari depuis quelques heures un regard lourd de tendresse.

— Je te ferai oublier les heures mauvaises, continuait-il de sa voix grave, persuasive, je me consacrerai à ton bonheur...

Lydia ne continua pas plus avant. Le livre avait glissé par terre. Les deux jeunes gens étaient dans les bras l'un de l'autre et leurs lèvres se joignaient en un long baiser d'amour.

FIN

ÉDITIONS DE MONTSOURIS
PARIS. — C. O. L. 43.0502 — 31.1113
N° 247. — Dépôt légal 2^e trim. 1948

IMPRIMERIE DE MONTSOURIS
PARIS. — C. O. L. 31.1113
N° 587. — 2-1948

Vous qui aimez-les belles lectures,

achetez les volumes de la

COLLECTION DAUPHINE

Elle publie des œuvres d'histoire ou d'imagination dont l'intérêt captivant et la valeur littéraire méritent d'être remis dans le grand courant de l'édition. Elle constitue une bibliothèque de choix et peu coûteuse. Elle convient aux amateurs de belle et saine littérature, aux professeurs, instituteurs, aux lycéens, étudiants, aux bibliothèques d'écoles ou d'entreprises, etc. Plusieurs de ses textes sont introuvables ailleurs, même dans des éditions de prix élevé.

LISTE DES VOLUMES DISPONIBLES à l'ancien prix de 25 frs.

DES ROMANS

6. MONSIEUR DUPIN. Aventures extraordinaires. Par Edgar Poe.
18. LE CHASSEUR SENTIMENTAL. Par Tourgueniev.
20. MADAME DE LA CHANTERIE. Par Balzac.
35. LE ROMAN D'UN SOLDAT. Par Paul de Molènes.
36. JETTATURA. Par Théophile Gautier.
39. L'INTERDICTION. Par Balzac.
41. SYLVIE. Par Gérard de Nerval.

43. TAMANGO Par Mérimée.
 44. LES SOIRÉES DE MONSIEUR PICKWICK..... Par Dickens.
 46. MARGOT Par Alfred de Musset.
 48. LES EMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN.. Par L. Goulan.
 50. TARASS-BOULBA..... Par Gogol.
 51. DEUX DRAMES DU BOCAGE..... Par Edouard Ourliac.
 53. L'HERITAGE Par Topffer.
 55. LE COLONEL CHABERT..... Par Balzac.
 57. CORBIN ET D'AUBECOURT..... Par Louis Veuillot.
 59. Mlle DE MALEPEIRE..... Par Fanny Reybaud.
 61. LE LORGNON MAGIQUE..... Par Delphine Gay.

DE L'HISTOIRE, DES VOYAGES, DES AVENTURES

1. LE VERT PARADIS..... Par Alexandre Dumas.
 3. LE VOL DE L'AIGLE..... Mémoires de Napoléon.
 7. MADAME DANS LA CHEMINÉE..... Par Alexandre Dumas.
 11. UN FRANÇAIS A LHASSA..... Par le R. P. Huc.
 15. SAUVÉ PAR L'AMOUR..... Par le comte de Lavalette.
 37. CATHERINE II ET SA COUR..... Par le comte de Ségur.
 38. L'INDE EN FEU, 1857..... Par Félix Maynard.
 40. DU SANG SUR LE LOUVRE..... Par Michel de Marillac.
 42. LES GRANDS JOURS D'Auvergne..... Par Fléchier.
 45. D'AUSTERLITZ A WATERLOO.... Par le capitaine Coignet.
 47. JEANNE D'ARC..... Par Michelet.
 49. SOUS LES DRAPEAUX DE LA LIBERTÉ. Par le comte de Ségur.
 52. NAPOLEON CAPTIF..... Par Thiers.
 54. PEINTRE DE REINES..... Par Mme Vigée-Lebrun.
 56. MERVEILLES DU MONDE..... Par Marco Polo.
 58. MARIAGES DE PRINCES..... Par Saint-Simon.
 60. AMOURS DE JEUNESSE..... Par Goethe.

*Si vous ne les trouvez pas chez votre
 libraire ou dépositaire, commandez-les di-
 rectement aux*

ÉDITIONS DE MONTSOURIS, 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e)
*en joignant à votre commande (dans la
 même enveloppe) le paiement en mandat-
 poste. Chaque volume franco : 25 francs.*

©

*Les nouveaux volumes paraissent aux prix
 de 30 et 40 francs.*

Pour les Enfants



LES MEILLEURS ROMANS
LES PLUS BELLES AVENTURES

paraissent dans

LA COLLECTION **LISETTE**

POUR LES PETITES FILLES

et dans

LA COLLECTION **PIERROT**

POUR LES GARÇONS



UN VOLUME PAR MOIS

96 pages de lecture captivante



EN VENTE CHEZ VOTRE DÉPOSITAIRE DE JOURNAUX

ÉDITIONS DE MONTSOURIS
1, RUE GAZAN — PARIS · XIV^e

la *Collection*
STELLA

publie les
**MEILLEURS
ROMANS**

ÉDITIONS DE MONTSOURIS

I • RUE GAZAN • PARIS • XIV